

OEUVRES COMPLÈTES

DE

JULES LAFORGUE

1860-1884

IV

LETTRES. — I

(1881-1882)

INTRODUCTION ET NOTES

de G. JEAN-AUBRY

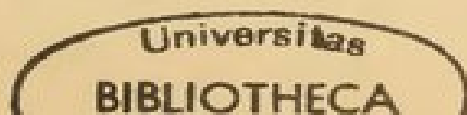


PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMXXV



Lettres

Jules Laforge



Mercure de France, Paris, 1925

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

INTRODUCTION

1881

<u>I.</u>	À SA SŒUR
<u>II.</u>	À SA SŒUR
<u>III.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>IV.</u>	À SA SŒUR
<u>V.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>VI.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>VII.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>VIII.</u>	À SA SŒUR
<u>IX.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>X.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XI.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XIII.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XIV.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XV.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XVI.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XVII.</u>	À CHARLES EPHRUSSI

1882

<u>XVIII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XIX.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XX.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XXI.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XXII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XXIII.</u>	À M ^{me} MULLEZER

<u>XXIV.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XXV.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XXVI.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XXVII.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XXVIII.</u>	À M ^{me} MULLEZER
<u>XXIX.</u>	À M ^{me} MULLEZER
<u>XXX.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XXXI.</u>	À M ^{me} MULLEZER
<u>XXXII.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XXXIII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XXXIV.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XXXV.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XXXVI.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XXXVII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XXXVIII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XXXIX.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XL.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XLI.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XLII.</u>	À M ^{me} MULLEZER
<u>XLIII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XLIV.</u>	À M ^{me} MULLEZER
<u>XLV.</u>	À M ^{me} MULLEZER
<u>XLVI.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XLVII.</u>	À M ^{me} MULLEZER
<u>XLVIII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XLIX.</u>	À M ^{me} MULLEZER
<u>L.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LI.</u>	À M ^{me} MULLEZER
<u>LII.</u>	À M ^{me} MULLEZER
<u>LIII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LIV.</u>	À SA SŒUR
<u>LV.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>LVI.</u>	À M. CHARLES HENRY

<u>LVII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LVIII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LIX.</u>	À CHARLES EPHRUSSI

1883

<u>LX.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXI.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>LXII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXIII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXIV.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXV.</u>	À SA SŒUR
<u>LXVI.</u>	À SA SŒUR
<u>LXVII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXVIII.</u>	À MAX KLINGER
<u>LXIX.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>LXX.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>LXXI.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXXII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXXIII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXXIV.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXXV.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXXVI.</u>	À MAX KLINGER
<u>LXXVII.</u>	À SA SŒUR
<u>LXXVIII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXXIX.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXXX.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>LXXXI.</u>	À UNE DAME
<u>LXXXII.</u>	À CHARLES EPHRUSSI

1884

<u>LXXXIII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXXXIV.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXXXV.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXXXVI.</u>	À MAX KLINGER
<u>LXXXVII.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>LXXXVIII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>LXXXIX.</u>	À MAX KLINGER
<u>XC.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XCI.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XCII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XCIII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XCIV.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>XCV.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XCVI.</u>	À M. CHARLES HENRY

1885

<u>XCVII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XCVIII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>XCIX.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>C.</u>	À LÉON VANIER
<u>CI.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>CII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>CIII.</u>	À LÉON VANIER
<u>CIV.</u>	À LÉON VANIER
<u>CV.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>CVI.</u>	À M. THÉOPHILE YSAYE
<u>CVII.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>CVIII.</u>	À LÉON VANIER
<u>CIX.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>CX.</u>	À LÉON VANIER
<u>CXI.</u>	À M. CHARLES HENRY
<u>CXII.</u>	À M. CHARLES HENRY

- [CXIII.](#) À ÉMILE LAFORGUE (fragment)
[CXIV.](#) À LÉO TRÉZENIK
[CXV.](#) À M. CHARLES HENRY
[CXVI.](#) À THÉOPHILE YSAYE

1886

- [CXVII.](#) À M. CHARLES HENRY
[CXVIII.](#) À M. CHARLES HENRY
[CXIX.](#) À ÉMILE LAFORGUE
[CXX.](#) À SA SŒUR
[CXXI.](#) À M. FÉLIX FÉNÉON
[CXXII.](#) À THÉOPHILE YSAYE
[CXXIII.](#) À M. CHARLES HENRY
[CXXIV.](#) À M. ÉDOUARD DUJARDIN

1887

- [CXXV.](#) À SA SŒUR
[CXXVI.](#) À M. ÉDOUARD DUJARDIN
[CXXVII.](#) À M. ÉDOUARD DUJARDIN
[CXXVIII.](#) À M. ÉDOUARD DUJARDIN
[CXXIX.](#) À M. ÉDOUARD DUJARDIN
[CXXX.](#) À M. ÉDOUARD DUJARDIN
[CXXXI.](#) À M. ÉDOUARD DUJARDIN
[CXXXII.](#) À M. ÉDOUARD DUJARDIN
[CXXXIII.](#) À M. ÉDOUARD DUJARDIN
[CXXXIV.](#) À M. ÉDOUARD DUJARDIN
[CXXXV.](#) À CHARLES EPHRUSSI
[CXXXVI.](#) À CHARLES EPHRUSSI
[CXXXVII.](#) À CHARLES EPHRUSSI
[CXXXVIII.](#) À M. ÉDOUARD DUJARDIN

<u>CXXXIX.</u>	À M. ÉDOUARD DUJARDIN
<u>CXL.</u>	À TEODOR DE WYZEWA
<u>CXLI.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>CXLII.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>CXLIII.</u>	À SA SŒUR
<u>CXLIV.</u>	À TEODOR DE WYZEWA
<u>CXLV.</u>	À TEODOR DE WYZEWA
<u>CXLVI.</u>	À CHARLES EPHRUSSI
<u>CXLVII.</u>	À TEODOR DE WYZEWA
<u>CXLVIII.</u>	À SA SŒUR
<u>CXLIX.</u>	À TEODOR DE WYZEWA
<u>CL.</u>	À M. ÉDOUARD DUJARDIN
<u>CLI.</u>	À TEODOR DE WYZEWA
<u>CLII.</u>	À M. ÉDOUARD DUJARDIN
<u>CLIII.</u>	À XAVIER PERREAU

[NOTES.](#)

INTRODUCTION

On trouvera ici, pour la première fois réunies en grand nombre, des lettres que, durant les six dernières années de sa trop courte vie, Jules Laforgue adressa à sa sœur, à l'un de ses frères, à quelques-uns de ses amis les plus chers ou les plus empressés à favoriser les débuts de sa carrière, comme à alléger de sa fin les soucis et les souffrances.

À plusieurs reprises, des lettres de Jules Laforgue avaient été données dans des revues, aussi bien dès le lendemain de sa mort (comme ces *Lettres à un ami* publiées dans l'*Art Moderne* de Bruxelles en décembre 1887) que tout récemment (celles, entre autres, que M. Édouard Dujardin a mises au jour l'an dernier dans les *Cahiers Idéalistes* : mai 1923). Une édition des Œuvres de Jules Laforgue publiée antérieurement, (Mercure de France, 1900-1903), contenait, dans son troisième volume : *Mélanges Posthumes*, un premier groupement de ces lettres, mais il n'en comprenait qu'une trentaine qui n'étaient adressées qu'à trois destinataires. On en trouvera ici environ cent cinquante et à quatorze personnes différentes, soit qu'on les ait tirées de la *Revue Blanche*, de l'*Art Moderne*, de la *Cravache parisienne*, de *Lutèce*, où elles étaient demeurées, soit qu'elles nous aient été communiquées en manuscrit par leurs destinataires ou leurs possesseurs actuels.

Nous nous sommes efforcés, non seulement d'en offrir au lecteur un texte en tout point correct, d'en éclairer les allusions, d'en spécifier les circonstances, mais encore d'en préciser les dates laissées souvent incomplètes par l'écrivain.

Nous avons été assez heureux pour pouvoir, soit par l'examen des lettres mêmes, soit à l'aide d'un précieux *Agenda* tenu par Laforgue pendant l'année 1883, attribuer presque à chacune de ces lettres une date indubitable, lors même que l'écrivain n'y avait porté qu'une indication imprécise de jour et de mois.

La réunion de ces lettres nous a été singulièrement facilitée par un concours de bonnes volontés au premier rang desquelles il me faut citer Madame G. Labat (née Marie Laforgue) et M. Félix Fénéon, à qui nous devons la communication de mainte lettre inédite et qui, depuis trente-cinq ans, a, mieux que quiconque, servi la mémoire de Jules Laforgue. Avec une complaisance et un empressement dont nous lui sommes vivement reconnaissants, M. Auguste Marguillier nous a fourni mainte précision fort utile en ce qui touche les lettres adressées à Charles Ephrussi. Il est regrettable, en revanche, que des scrupules respectables, mais qui nous semblent extrêmes, aient engagé M. Paul Bourget à ne point mettre au jour les lettres nombreuses et d'un intérêt certain qu'il reçut de l'auteur des *Complaintes* durant la même période ; nous n'en sommes pas moins reconnaissants envers notre maître et ami M. Henri de Régnier et notre ami Gérard Bauer des démarches qu'ils voulurent bien faire à cet effet auprès de M. Paul Bourget.

Il faut également déplorer que M. Gustave Kahn n'ait pas cru devoir remplir la promesse qu'il nous avait faite de nous communiquer les lettres qu'il avait reçues de Jules Laforgue.



Au cours de cette correspondance, qui s'étend ici de septembre 1881 à août 1887, c'est-à-dire des débuts de sa vingt-et-unième année jusqu'aux tout proches menaces de la mort, on verra paraître sans cesse le cœur et l'esprit de Laforgue tout parés de la séduction irrésistible de leur fraîcheur spontanée et savante, et de leur souriante ironie. Il n'est personne, sans doute, en qui ces lettres ne pourront accroître l'affection que fait naître pour leur auteur la lecture des *Complaintes* ou des *Moralités Légendaires*.

Qu'il écrive à son protecteur, Charles Ephrussi, à ses grands amis de chaque jour M. Charles Henry ou Théophile Ysaye, à la plus chère des sœurs ou à la plus lettrée des amies, il conserve toujours un naturel égal, une intelligence prompte, un cœur exquis. Si la lettre à Trézenick est un document littéraire d'importance, les lettres à sa sœur sont des témoignages humains d'incalculable prix : elles ajoutent grandement aux plus touchants vestiges littéraires que nous ait laissés la tendresse fraternelle et elles

placent Marie Laforgue parmi ces sœurs, discrètes mais inoubliables, Laure de Balzac, Pauline Beyle, Henriette Renan, etc., dont les visages s'éclaireront toujours des plus tendres reflets de la gloire de leur frère.

C'est par l'une de ces lettres que s'ouvre ce recueil. Jules Laforgue est alors à Paris depuis cinq ans, après avoir vécu d'abord six années à Montevideo, où il est né le 16 août 1860, puis neuf à Tarbes, où, en compagnie de son frère aîné, Émile, il a fait ses études au lycée, de 1869 à 1876. Sa mère est morte en 1877, à Paris, peu après qu'elle était venue s'y installer avec son mari et ses onze enfants. Le chagrin de cette perte a miné profondément la santé de M. Laforgue père : ne s'abusant probablement pas sur son état, il a décidé de retourner à Tarbes, berceau de sa famille, où ses enfants, dont l'aînée n'a pas vingt ans, pourront du moins trouver auprès de leurs cousins aide et protection, s'il venait à disparaître. Emmenant neuf de ses enfants, le père n'a laissé derrière lui que les deux aînés : Émile, qui fait son service militaire, et Jules, qui vient d'être engagé comme secrétaire par Charles Ephrussi, critique et amateur d'art. C'est la première fois depuis sa sortie du lycée que Jules Laforgue se trouve seul, privé de l'atmosphère familiale et surtout des entretiens avec cette sœur qui est la confidente de ses goûts, de ses essais, de ses espoirs.

Trois mois plus tard, sur la recommandation de Charles Ephrussi et de M. Paul Bourget, Jules Laforgue était agréé comme lecteur français de l'impératrice Augusta. Il occupa ce poste du 30 novembre 1881 au 8 septembre 1886, suivant la Cour à Berlin et dans des villégiatures régulières ou occasionnelles : Bade, Coblenz, Babelsberg, Hombourg, Ems, Wiesbaden, Mainau, ne revenant en France qu'à l'été passer chaque année deux mois à Tarbes et quelques jours à Paris. Il ne devait rentrer définitivement dans cette ville, au début d'octobre 1886, que pour y mourir moins d'un an après, le 20 août 1887, laissant, comme témoignages de son génie, ses poèmes, les *Moralités Légendaires*, maint essai ou fragment sur la vie et sur l'art, et, comme aveu de son être quotidien, les lettres qu'on va lire.

G. JEAN-AUBRY.

I

À SA SŒUR^[1]

Septembre 1881.
Prends garde de laisser tomber
un petit souvenir que je t'envoie.

Pour toi seule à lire avant de
t'endormir. Dis à la cousine que je
lui rembourserai l'éclairage.

Pauvre chère sœur,

Il est sept heures. Je rentre fatigué. On me donne ta lettre. Ah ! comme je l'attendais ! Si tu savais comme je m'ennuie aussi !

Comme cette gare était triste le soir où vous êtes partis ! Dans ce wagon. Toi au fond. Je t'appelais voyant tes yeux mouillés, tu ne répondais pas et il a fallu s'en aller. Je n'ai même pas dit adieu à Ernest, Paul et Charlot^[2]. Je suis parti en courant, navré, désormais seul dans ce Paris. Je suis rentré, je suis monté à ma chambre, banale, triste, où rien ne m'appartient et ne me connaît, où tant d'autres ont passé ! Je n'aurais pas pu dormir. J'avais le cœur gros, la gorge serrée, tu m'excuseras, j'ai fait ce que tu m'avais défendu ; à une heure du matin, je suis allé chez Rieffel, il était seul, je me suis mis dans un fauteuil, devant son lit, enveloppé d'une couverture, grelottant de tristesse, et j'ai attendu le matin.

Je n'en pouvais plus. Nous avons pris du chocolat ensemble, et je suis parti chez Ephrussi^[3], si bon pour moi.

Et la semaine s'est passée ainsi. J'ai vu Charlot une fois, rue Berthollet, puis plus personne. Je m'ennuie ! je m'ennuie ! Tous les jours presque j'allais rue Berthollet, emportant à chaque fois quelques livres.

Jamais une lettre. Ce matin seulement trois journaux pour papa et que je lui renvoie plus une lettre d'Émile toujours gai et demandant quand vous partez ! J'ai laissé quelques livres inutiles au concierge, entre autres un

manuel du baccalauréat pour son fils, plus tard. En retour, M. Cortet m'a fait payer huit francs pour deux clefs absentes. Mystère. Le premier du mois j'ai reçu deux cents francs d'Ephrussi. J'ai rendu ses cinq francs à Charlot — payé mon terme — le blanchissage — acheté des bas, trois gilets de flanelle (je demandais des rouges, au Bon Marché, on m'a regardé comme un monsieur qui arrive de pays extra-terrestres et fabuleux) puis aujourd'hui : — tu sais comme j'étais habillé ! veston tout reprisé, gilet en loques, pantalon frangé et tu ne m'en voudras pas, n'est-ce pas ! — aujourd'hui, dis-je, j'ai couru pour voir des tailleurs et je me suis arrêté à un vers cinq heures — pour quatre-vingts francs j'aurai un costume complet en cheviote, ce drap que tu aimes tant ! et je le soignerai bien pour aller te voir en avril prochain, tu veux, dis ?

Puis j'ai prêté quarante francs à Riemer^[4], qui allait se trouver sans place et dont on retenait tous les effets à son lycée, s'il ne payait pas ses dettes avant de partir. Et comme l'argent s'en va à manger ! Les deux premiers jours, j'ai mangé, pour ne pas paraître ridicule devant Rieffel, à cet hôtel où j'avais souvent mangé déjà avec lui (tu te souviens, cela te fâchait, pauvre !) — cela coûte 3 fr. 50 par jour. Puis Rieffel est parti — alors je me suis nourri très irrégulièrement — tantôt avec un franc par jour, tantôt douze sous. Une fois j'ai voulu, après bien des hésitations, entrer dans un petit restaurant à un franc.

Je suis sorti de là les joues en feu, la tête lourde ! si tu savais ce que c'est que cette nourriture bon marché, dont la cuisson est bâclée à la diable ! et que de poivre ! Au moins à la maison j'avais des bols de café au lait, d'énormes assiettes de ragoût, etc., si je n'avais que cela, et c'était sagement cuit. Voilà bien des détails terre à terre, n'est-ce pas ?

Hier, dimanche, je me suis tellement ennuyé, j'avais le cœur si serré de mon isolement dans ces foules se promenant, que cela devenait pour moi une sorte de jouissance d'artiste. Le matin j'ai pris une tablette Lombart, du café et deux sous de pain, puis j'ai travaillé jusqu'à cinq heures dans ma petite chambre. Et le soir ! Ah ! si tu m'avais vu ! Je me promenais seul, regardant les foules endimanchées rentrer, les tramways qu'on prenait d'assaut. Et des détails qui me faisaient sentir plus fortement encore ma solitude, une femme endimanchée, sortant d'une boulangerie, tenait à deux mains sur une serviette un rôti fumant, repas de famille, etc., etc. — Tu ne

sais pas comment j'ai dîné. Oh ! très bien ! Il me fallait une boulangerie, une charcuterie, une fruiterie. Trois de ces boutiques se trouvent tout près, à ma porte, dans la rue. Mais je n'aurais pas voulu que mes concierges prenant le frais sur le seuil me vissent ; j'ai été assez loin, dans une boulangerie j'ai acheté deux sous de pain qui ont disparu dans les profondeurs caverneuses de ma poche. Pour la charcuterie c'était plus difficile. Je passais et repassais devant sans oser entrer.

Tantôt intimidé de voir au comptoir deux jeunes charcutières aux joues roses et luisantes, aux manches immaculées, riant entre elles : à quoi bon les déranger ? Puis, devant une autre où je n'avais pas le même prétexte, ne voyant au comptoir qu'une vieille charcutière à palatine d'astrakan chauve sur ses épaules, j'hésitais encore, me demandant si c'était bien de la galantine que cette chose s'appelait. Enfin à une autre j'entre. Un homme borgne s'avance, ceint de son tablier, le coutelas effilé au côté. De la galantine, s. v. p. — Pour combien ? — Six sous, balbutiai-je. — Truffée ou non truffée ? — Diable, pensai-je, je n'ai jamais goûté de l'une ni de l'autre, et dans l'éclair d'une seconde, sous l'œil inquisiteur du charcutier, je me fis à part moi ce petit raisonnement : Si je prends de la truffée, je n'aimerai peut-être pas la partie truffée et serai obligé de la jeter, et ce sera cela de poids en moins — Or, je l'aime non truffée, et les truffes en moins feront du non truffé en plus — et je conclus à haute et intelligible voix : — Non truffée ! Cet être s'attaqua à un gros bloc recouvert de gelée ambrée et m'enveloppa dans un papier une grande plaque mince qui alla rejoindre les deux sous de pain dans ma poche. Puis dans une fruiterie j'ai acheté pour la modique somme de dix centimes une tranche de melon qu'on m'enveloppa aussi, et je remontai chez moi. Je m'enferme à double tour et je mange en songeant à la vie, à toi qui ne m'écris pas, etc. Puis, une fois tout fini, ne voulant pas laisser dans ma chambre la croûte de la tranche de melon, ce qui aurait révélé ma misère au garçon préposé à l'entretien de ma chambre, je pris mon chapeau, ma canne, mis mes gants, puis fit passer ladite croûte dans ma poche. Je descendis, et faisant semblant de me promener sous les arcades de l'Odéon, j'épiaï un moment favorable, et laissai tomber cette croûte à terre. Puis, je suis allé chez Henry ^[5], où j'ai pris du café, et, à onze heures, je me suis couché.

Comme cela je mange ce que je veux ; je suis à mon aise, loin des indiscrets et je dépense peu. Néanmoins, il me reste quarante francs pour aller jusqu'au bout du mois, c'est plus qu'il ne faut. Et, pauvre et bonne sœur, ne sois jamais inquiète de mon sort au sujet de l'argent — jamais, entends-tu ! Promets-le-moi, que je te sache au moins ce souci en moins, tu en as tant ! Mais ne t'ennuie pas, va, résigne-toi un peu ; observe ces provinciaux, méprise-les et attends. Je vais travailler comme un damné pour aller te voir, avec beaucoup d'argent, en avril prochain. Sois en outre sûre que je t'enverrai au moins dix francs par mois. Je voudrais t'envoyer tout de suite les vingt francs de *La Vie Moderne*^[6], mais j'hésite, tu habites chez des voleurs anciens boulangers, et gascons, ce qui est formidable. Mais écris-moi aussitôt cette lettre lue, dis-moi si tu peux recevoir ce mandat en sûreté, et je ^[5] te l'envoie immédiatement. Et surtout pas de remords. Je sais trop ce que c'est.

Oui, résigne-toi, arrange-toi une petite existence résignée et, dans l'attente, fais-toi des opinions hautaines sur Tarbes, les amies et tout le monde. Songe aux personnages, aux femmes de notre grand Balzac ; pense beaucoup ; emmagasine des idées, réfléchis sur les choses et le caractère, deviens une femme supérieure, digne du monde dans lequel nous vivrons. Quant à la cousine et son digne beau-frère, dis-moi si tu as à te plaindre d'eux ! Moi, non seulement je les méprise mais je nourris encore une petite vengeance contre eux, un rien, une lettre très polie ; mais — bien entendu — je la différerai, cette vengeance, tant qu'elle pourra faire rejaillir sur toi le moindre ennui.

Comme tu dois t'ennuyer, ma pauvre Marie ! Au moins, moi, je vais chez Ephrussi, je passe des après-midi d'oubli à la Bibliothèque. Je ne m'ennuie que lorsqu'averti par la faim je songe qu'il faut manger. Je vois tout le monde entrer dans les restaurants, moi je ne peux pas, alors je monte dévorer mes petites provisions dans ma chambre, ou je vais sur un banc caché du Luxembourg. Mais ne t'inquiète pas, va, je suis très heureux.

Puis, très souvent, au crépuscule, en rentrant, je m'accoude à ma petite croisée, et je rêve sans pensée, regardant Notre-Dame et les toits et les cheminées, ce sont des moments d'oubli. Puis j'ai la tête si lourde que je m'endors de bonne heure. Figure-toi que, quoique absolument libre, je ne puis m'arracher de mes habitudes. Tiens, quand je sors de chez Ephrussi à

midi, qui m'empêche de manger dans son quartier et d'aller de là à la Bibliothèque ?

Et non, mes jambes me portent vite et instinctivement dans notre quartier, et je rôde, sans savoir pourquoi, autour de la rue Berthollet^[7], où je n'ai pourtant plus rien à faire ! Quand le soir, à dix heures, je me trouve sortant du cabinet de lecture, je me hâte vers le quartier, comme si tu m'attendais toujours, puissance des habitudes prises ! Le ressort a été monté d'une certaine façon par la main, et la machine marche toujours dans ce sens. Comme ta lettre est triste, ma pauvre petite Marie ; mais il faut de temps en temps de ces séparations, de ces tristesses, pour entretenir la douceur d'enfance de son cœur — tu ne crois pas, tu me trouves cruel peut-être. Mais nous aurons la joie de nous revoir, la joie d'échanger des lettres, etc.

Veux-tu qu'avec le mandat je t'envoie ma photographie ? Réponds-moi vite, vite, et ne t'ennuie pas, sois moins impressionnable, ne t'affecte pas tant des moindres choses ! Autrement je serais trop malheureux, je ne travaillerais plus ! Oh ! je veux travailler, travailler, me mettre dans mes meubles, avoir mon chez moi, aller à Tarbes, te voir, t'embrasser, te faire des misères.

Adieu, réponds-moi une longue lettre, un peu résignée.

JULES LAFORGUE.

Chère petite pauvre, je vous envoie un timbre. Persuade à papa — car toi seule est capable de cette initiative d'amour filial — persuade-lui de voir un médecin, de s'astreindre à un régime, de revivre. C'est un excellent père, va, bien qu'il ait trop lu Jean-Jacques Rousseau^[8].

Que puis-je t'envoyer comme souvenir cette fois-ci ? Je découpe dans un coin derrière la commode un morceau de la tapisserie de ma pauvre chambre, garde-le précieusement. — Je t'enverrai un jour une cassette où tu mettras uniquement mes lettres et tous les petits souvenirs que je t'enverrai. Nous en rirons en les revoyant.

1. ↑ La sœur à qui ses lettres sont adressées était sa sœur Marie (aujourd'hui M^{me} Labat), l'aînée des enfants qui venaient de partir pour Tarbes avec leur père.

2. ↑ Ses cousins.
3. ↑ Cf. [note p. 19](#).
4. ↑ Riemer, un ancien condisciple du lycée de Tarbes qui a suivi, depuis lors, la carrière de l'enseignement.
5. ↑ M. Charles Henry, physiologiste et érudit, est né à Bolleviller (Alsace) le 16 mai 1859. Il était donc, de fort peu, l'aîné de Jules Laforgue. Il était arrivé à Paris un peu avant lui en 1875, avait suivi les cours de la Sorbonne, du Collège de France et du Muséum et avait été un moment préparateur de Claude Bernard et de Paul Bert. Cette année même il était devenu un des bibliothécaires de la Sorbonne et préludait à ces travaux sur l'esthétique picturale et musicale, sur la psychologie expérimentale, la physiologie des sensations qui ont donné depuis la mesure de son intelligence extraordinairement diverse et audacieuse.
6. ↑ Pour un poème en prose, *Tristesse de réverbère*, publié dans *la Vie Moderne* du 3 septembre 1881.
7. ↑ Où se trouvait, au numéro 5, au premier étage, l'appartement que la famille Laforgue venait de quitter.
8. ↑ Il avait, par admiration pour Rousseau, donné le prénom d'Émile à son fils aîné et élevé tous ses enfants assez sévèrement. « Mon père, un dur par timidité », a dit plus tard Laforgue dans le premier poème des *Fleurs de Bonne Volonté*.

II

À SA SŒUR

[Dimanche 20] Nov. 81 [\[1\]](#).

Ma chère Marie,

Que dire ? je suis abattu par une immense tristesse. Je ne pense pas, je ne sens pas. Tout est triste, et je sens que c'est à moi d'avoir courage.

J'ai reçu la lettre de la cousine ce matin dimanche, à midi. Et papa est mort vendredi matin ! Oui, j'ai vécu vendredi et samedi, ne sachant rien, allant à mes occupations ordinaires, et pendant ce temps, là-bas, mon père était mort. Je ne m'en consolerais jamais.

Il est mort, et je ne l'ai pas revu avant qu'il mourût. Et maintenant c'est fini, je ne le verrai plus. Ah ! raconte-moi des pages pleines de détails sur ses derniers jours, ses derniers moments. Que pensait-il de moi, le pauvre père ! N'a-t-il pas dit un mot pour moi, avant de mourir ? Vois-tu, je serai triste pour toute la vie, si papa n'a pas dit un mot bon pour moi avant de mourir. Raconte-moi tout en détail, je veux savoir. A-t-il conservé sa connaissance jusqu'au bout ? Qu'a-t-il dit ? sentait-il qu'il allait mourir ? Ne vous a-t-il pas tous recommandés à moi ?

Fini, fini, je ne le reverrai plus. Et rien, sinon se résigner, quelle vie !

Aujourd'hui, dimanche, à deux heures, j'étais chez la tante, je croyais leur annoncer la nouvelle et eux me croyaient à Tarbes. Ç'a été une journée de sanglots. J'y ai écrit à Charles. Je suis parti à six heures. Je t'ai envoyé ce télégramme si économique, sec, que tu as reçu sans doute, et qui m'a fait pleurer.

Puis j'ai erré par les rues pleines de foules. Je n'osais pas rentrer. À neuf heures, je rentre et je t'écris. Comme la vie est triste ! Je vous vois là-bas autour de la lampe.

Et pourtant il faut se faire à cette idée que nous n'avons plus de père, il faut l'envisager, en voir les conséquences.

Comment ai-je le courage de penser à autre chose qu'à ma douleur de fils, à la douleur de n'avoir pas revu papa et de ne pas savoir ce qu'il pensait de moi en s'en allant ?

N'a-t-il pas laissé des instructions, des papiers, des lettres, avec la recommandation de me les faire parvenir ? Est-il parti espérant en moi ?

Oh ? raconte-moi tout.

Oui, nous voilà onze orphelins^[2].

Et moi qui me préparais à aller à Tarbes avant de partir pour l'Allemagne, vous apprendre que j'étais nommé, que je tenais mon avenir^[3]. J'étais si heureux vendredi et samedi, et là-bas mon père était mort, maintenant je vois l'enterrement.

Et toi, pauvre Marie, si tu avais entendu chez ma tante — toutes les larmes étaient pour toi. — Tu es capable de tomber malade de chagrin, tu es si bonne, tu souffres pour tous. Et moi je te voyais, tu n'as probablement ni mangé, ni dormi de tous ces jours. Vois-tu, je suis prêt à tous les dévouements, à toutes les abnégations ; mais, avant tout, mon but est ton bonheur à toi, je ne veux songer qu'à cela, je rendrai mes frères et sœurs heureux, mais pour toi ce sera de l'adoration, de la vénération, et si tu mourais je mourrais.

Ainsi, soigne-toi ! si tu ne veux pas me rendre malheureux, me décourager dans mes dévouements, aie du courage.

Vois-tu, je vais être logé, nourri au palais, j'aurai un domestique ; à la moindre chose j'aurais là un grand médecin ; j'aurai 9.000 francs par an. Je prends pour moi seul Charlot et Adrien^[4]. Je serai heureux et vous le serez.

Les premières semaines de douleur passées, nous songerons au positif, le terrible positif. Mais je me sens et du cœur et des forces, va. Remercie la cousine de sa lettre. Je n'ai pas besoin de dire tout ce que j'attends de leur part de dévouement, d'elle et de Pascal^[5]. Ma tante est encore trop abattue pour songer fermement. A-t-on écrit à Émile ?

Je serre la main à ce brave cœur d'Ernest^[6].

Ma chère Marie, réponds-moi vite, mais peut-être une lettre de toi est-elle déjà en chemin, donne-moi bien des détails.

Je vous écrirai de nouveau demain. Je n'ai pas mangé depuis hier au soir et tout est fermé. Je suis bien triste. Mais du courage, du courage — il faut se raidir, et regarder la vie en face. Je vous embrasse tous.

JULES.

-
1. ↑ Les dates entre crochets sont des indications qui ne figurent pas sur les manuscrits, mais qui ont été ajoutées ici, pour plus de précision, chaque fois que le contexte le permettait.
 2. ↑ Émile, Jules, Marie, Madeleine, Charles, Pauline, Louise, Adrien, Charlotte, Édouard et Albert Laforgue.
 3. ↑ Sur la recommandation de M. Paul Bourget, avec qui il était entré en relations au début de 1881, et de Charles Ephrussi, Jules Laforgue venait d'être agréé comme lecteur français de l'impératrice Augusta, femme de Guillaume I^{er}. Il attendait d'un moment à l'autre des instructions pour son départ et se trouva ainsi dans l'impossibilité de se rendre à Tarbes à l'enterrement de son père. Il ne devait rejoindre son poste que huit jours plus tard.
 4. ↑ Ses deux plus jeunes frères, en faveur de qui il fit abandon de sa part d'héritage. Émile, nommé plus loin, était son frère aîné qui faisait alors son service militaire.
 5. ↑ Cousin germain du père de Jules Laforgue ; il avait été le correspondant d'Émile et de Jules quand ceux-ci étaient pensionnaires au lycée de Tarbes.
 6. ↑ Cousin germain de Jules Laforgue.

III

À CHARLES EPHRUSSI^[1]

[Paris, 20 novembre 1881.]

Cher Monsieur Ephrussi qui êtes si bon pour moi,

Je reçois à l'instant la nouvelle de la mort de mon père. Il est mort vendredi 18 novembre. Je ne puis rien faire, ni songer. Je ne le reverrai plus. Je suis bien triste.

Je viendrai demain lundi à 1 h.

JULES LAFORGUE.

-
1. [↑] Charles Ephrussi (né à Odessa en 1849, mort à Paris en 1905), amateur et historien d'art, collaborateur (à partir de 1876), puis co-propriétaire (à partir de 1885) et enfin directeur (à partir de la fin de 1894) de la *Gazette des Beaux-Arts*, où il publia notamment des articles sur le peintre vénitien *Jacopo de Barbarj*, sur *Le Triptyque d'Albert Dürer exécuté pour Jacob Heller*, sur *Les Dessins d'Albert Dürer* et *Les Dessins de la collection His de la Salle* ; collaborateur du vicomte Both de Tauzia pour le *Catalogue des Dessins du Musée du Louvre*. Il fut un des premiers à défendre le mouvement impressionniste et à collectionner des œuvres de ses principaux maîtres (v. plus loin la lettre IX) ; très lié notamment avec Manet et avec Renoir, il a été représenté par celui-ci dans le tableau *Le Déjeuner des canotiers*.

IV

À SA SŒUR

[22] nov. 81, mardi matin.

Ma chère Marie,

Je n'ai pas encore reçu de lettre de toi.

Avez-vous écrit à Émile ? sait-il ?

Ma pauvre Marie, comme je m'ennuie, moi qui dois avoir le plus de courage ! J'ai si peur que tu ne sois tombée malade de tout cela. Écris-moi, écris-moi. Si tu savais quelle journée je passe ! dire que je ne reverrai plus mon père !

Quels projets ont Pascal et la cousine, et Ernest ? Qu'allons-nous faire ? Comment allons-nous vivre ? Tu sais que je ne sais rien des affaires de papa. J'ai entendu nommer M. Carbonnel, mais je n'en sais pas davantage. Comment va-t-on s'arranger ? qu'on m'écrive.

Oh ! n'aie pas peur, ce n'est pas le courage qui me manque. S'il ne s'agit que de gagner de l'argent. J'en gagnerai, tu le vois déjà, et ma vie entière ne sera qu'un dévouement, à mes frères et sœurs. Je ferai tout, tout. Mais s'il est une chose dont je sois absolument incapable, c'est de prendre connaissance de notre situation pécuniaire et de l'administrer. Et qui le fera, Pascal ? ma tante ? Charles ?...

Ma chère Marie, écris-moi, donne-moi des détails sur les derniers jours et derniers moments de notre père. Dis-moi comment tu vas. Comment sont les enfants.

Comme je voudrais être à Tarbes ! je me ronge de rester à Paris, et de ne pouvoir rien et de ne rien savoir. Écris-moi !

Comment vivez-vous en ce moment-ci ? Qui est à la maison ? Quels sont les projets de Pascal et de la cousine ? Écris-moi, dis-moi tout, confie-moi tout. Il faut que je sache tout. Ah ! pourquoi n'ai-je pas encore une lettre de toi ? Que signifie tout cela ? Ah ! si tu tombais malade !

Je n'ai pas encore reçu d'Allemagne l'ordre de partir. J'ai probablement encore huit ou dix jours. Et je ne puis aller à Tarbes encore, il faut que j'attende. Écris-moi.

Ma pauvre Marie, console-toi, résigne-toi, soigne-toi. Tu le vois, j'ai des protections, je vais gagner largement ma vie, je vais m'occuper de Charles et d'Adrien. Et avant longtemps nous vivrons ensemble, et je te ferai une existence heureuse, si du moins il en peut être une pour toi. Soigne-toi surtout ! Je t'ai dit que si tu mourais, je ne te survivrais pas, rien ne me retiendrait, ni l'avenir de mes autres frères et sœurs, ni mes ambitions, rien.

Comme je voudrais être à Tarbes !

J'ai tant peur que la mort de notre père ne t'aie donné un coup. Je veux espérer que, le soignant à chaque heure, tu devais être peut-être préparée à cette fin. Soigne-toi. Je te rendrai heureuse, non seulement en te comblant de tout, mais encore en rendant heureux mes frères et sœurs.

Mais écris-moi, écris-moi. Comment se fait-il que je n'aie pas une lettre de toi ?

Combien de jours faut-il que je passe encore dans ces angoisses ?

Écris-moi, écris-moi une lettre chaque jour, et je t'écirai chaque jour d'ici à mon départ. Adieu, soigne-toi, et espère ; tout ce que tu pourras espérer, je le réaliserai.

Je t'embrasse,

JULES.

V

À CHARLES EPHRUSSI

[Paris, 28 novembre 1881.]
Lundi 11 h. du soir.

Cher Monsieur Ephrussi,

Monsieur votre frère vous a sans doute dit, en vous transmettant mes adieux, que j'étais venu aujourd'hui vers midi 1/2. J'ai trouvé votre petit billet. Mais, comptant partir ce soir à 9 h., il m'était matériellement impossible de me trouver 77 rue d'Amsterdam à 3 h., chez Manet.

Et voilà que je n'ai pu partir ce soir à cause de retards. Mais je pars demain matin à 7 h, et j'arriverai le soir à 10 h. ^[1]. J'arriverai donc le mardi indiqué et tout est sauvé.

Je pars donc demain matin. C'est fini. Il me semble que ce chemin de fer va m'emporter dans un grand rêve. Le cœur me battra un peu. Mais, au fond, je me laisse aller ; car je crois que tout est écrit, que tout est marqué d'avance.

Il était écrit que je vous rencontrerais dans la vie ; il était écrit que j'irais à Coblenz ; et la façon dont je me tirerais de tout cela est écrite depuis l'éternité.

Je ne vous en serai pas moins reconnaissant toute ma vie de tout ce que vous avez fait pour moi.

Je vous serre la main, et je vous écrirai aussitôt arrivé.

JULES LAFORGUE.

1. [↑] À Coblenz, où se trouvait alors l'impératrice et sa cour comme d'ordinaire à cette époque de l'année, avant de regagner Berlin pour les premiers jours de décembre.

VI

À M. CHARLES HENRY

Château de Coblenz, mercredi
[30 novembre 1881].

Cher Henry,

Série d'éblouissements. Arrivée hier au soir à 11 heures. Ce matin à 11 heures, présenté à l'Impératrice. Ce soir, fait une lecture à 8 1/2 de la *Revue des Deux Mondes*. Ouf !

Je suis très correct, pas de timidités. J'évolue parfaitement, sagement, cela tient à ce que je ne sais pas un mot d'allemand^[1]. Je suis superbement logé, exquisément nourri de fadeurs multiples. J'ai déjà un ami, le docteur de la Reine. Dîné avec lui ce soir. Pas sorti dans la ville.

Nous partons demain matin à 9 heures pour Berlin. Il est 1 heure et je n'ai pas encore fait ma malle.

Des valets, des lumières, de larges escaliers blancs, des glaces. — Des glaces, de larges escaliers blancs, des lumières, des valets. Je n'ai pas encore eu un moment pour réfléchir. C'est heureux ; sans cela j'aurais des affolements charmants !

À une autre lettre des détails.

Jules Laforgue, près de S. M. l'Impératrice-Reine, Prinzessinen Palais, Berlin.

Une poignée de main, un bonjour, un air penché, une « intonation » et un sourire à Madame Mullezer^[2] dont le salon me manque. J'en ai le cœur gros. Je l'aime tant.

À bientôt.

Je serre la main à M. Bellanger^[3] dont le tableau vous a empoignés.

JULES LAFORGUE.
ex-diplomate.

-
1. [!\[\]\(467d80e979964f7f8c752fb22248b5b7_img.jpg\)](#) Jules Laforgue n'était pourtant pas sans avoir quelques rudiments de la langue allemande, car on la lui avait enseignée au collège de Tarbes et il obtint même à la fin de l'année scolaire 1873-1874, classe de quatrième, un deuxième accessit de langue allemande (Archives du lycée Théophile-Gautier, à Tarbes).
 2. [!\[\]\(b71552d33dbf62adf5e5199a70ee02bf_img.jpg\)](#) M^{me} Mullezer, à laquelle Jules Laforgue adressa plusieurs lettres charmantes que l'on trouvera plus loin, réunissait chez elle le dimanche, quelques jeunes gens épris de poésie et de musique moderne. Elle composait des poèmes sous le nom de Sanda Mahali : et l'on verra que Laforgue, qui éprouva pour elle un sentiment où la littérature et une certaine tendresse se mêlaient, fut amené à en corriger quelques-uns. Jules Laforgue avait été présenté à M^{me} Mullezer par M. Charles Henry, peu avant son départ pour l'Allemagne.
 3. [!\[\]\(03134b765d1473836ff001925b1b0550_img.jpg\)](#) Bellanger, peintre ami de M. Charles Henry, qui s'acquit un moment quelque renom par ses tableaux et sa contribution à des éditions illustrées d'œuvres de Zola.

VII

À CHARLES EPHRUSSI

Coblentz, mercredi minuit.
[30 novembre 1881.]

Cher Monsieur Ephrussi,

J'ai fait un excellent voyage, merci. Je suis arrivé à Coblentz mardi soir à 11 h. Une voiture m'attendait. Je suis très bien logé, très bien servi. J'ai vu M. de Knesebeck^[1] ce matin. Il m'a parlé de vous. Il m'a présenté à 11 h. à la Reine. Je m'en suis bien tiré. J'étais assurément plus timide chez vous. Pourquoi ? Je suis encore trop ahuri pour me livrer à la psychologie de tout ce qui tourbillonne, valse et farandole dans ma pauvre tête.

On ne me laisse pas le temps de me recueillir, et par conséquent de m'effrayer. J'ai lu ce soir une étude de la *Revue des Deux Mondes* à la Reine. Ma voix était très assurée. J'ai eu assez de présence d'esprit pour sauter, sans que nul ne s'en aperçût (il y avait là des messieurs et des jeunes filles, feuilletant des albums, brodant) un passage scabreux que je prévoyais, et par cela même à jamais mémorable. (Vous le trouverez au numéro du 15 novembre, page 332)^[2]. — Le plus fort est fait.

Ma voix n'a pas tremblé. D'où cela vient-il ? — Pourtant, rappelez-vous que j'ai failli tomber dans votre bureau quand Madame C... m'a parlé !

Je voudrais vous écrire tout en détail, cher Monsieur Ephrussi, mais j'ai tant de lettres à écrire !

La politesse exigeait que je vous écrivisse cette lettre, vous à qui je dois tant, vous par qui je suis ici, vous si bon, si délicatement bon.

Dites-moi cependant que sans être indiscret je puis vous écrire encore d'autres lettres, quand même vous n'y devriez pas répondre.

Je vous vois à votre bureau, au milieu de votre travail, des journaux à lire, des revues à dépouiller, des articles à faire, des lettres à écrire ou à

parcourir. Comment me lirez-vous ?

Cependant, puisque vous avez voulu qu'il y eût un lien — de quelque nature qu'il soit — entre nous, vous êtes obligé de recevoir mes lettres. Et vous en recevrez.

D'ailleurs quand je vous l'ai demandé vous y avez consenti, et j'espère que ce n'était pas par pure politesse.

Vu le Rhin dans le brouillard. Nous partons demain pour Berlin.

Jules Laforgue, près de S. M... Prinzessinen Palais, — Berlin.

Façon de vous avouer que j'espère tôt ou tard recevoir une lettre de vous.

Et votre *Albert Dürer*^[3] avec ses « feuillets du carnet »^[4], ses « cat. Posonyi »^[5], a-t-il paru pour faire taire les exigences sceptiques de Monsieur votre frère — à qui je serre la main — ?

Ah, ce Quantin^[6] du Retard !

Je salue MM. Dreyfus^[7], Renan^[8] et Deudon^[9].

Je salue respectueusement Madame votre mère.

Je vous serre la main.

JULES LAFORGUE.

Mes amitiés au Claude Monet que vous savez^[10].

1. ↑ Secrétaire de l'impératrice.

2. ↑ Il s'agissait, dans une étude sur *Mazeppa, l'histoire et la légende*, par le vicomte Melchior de Vogüé, d'un passage où l'auteur fait allusion, le plus discrètement du monde, à la passion de Mazeppa pour la femme de Falbovsky, sentiment qui fut la cause du malheur célèbre de Mazeppa. La lecture de ce passage en dit long sur la prudence qui régnait à la cour de l'impératrice Augusta, ou sur l'idée que Laforgue s'en faisait.

3. ↑ L'important ouvrage *Albert Dürer et ses dessins*, à l'achèvement duquel Jules Laforgue avait travaillé.

4. ↑ Dessins du carnet de route de Dürer dans son voyage aux Pays-Bas.

5. ↑ Références au catalogue de la riche collection de dessins de Dürer formée par M. Posonyi et passée au Cabinet des estampes de Berlin.

6. ↑ Éditeur de l'*Albert Dürer* de Ch. Ephrussi.

7. ↑ Gustave Dreyfus, amateur, possesseur d'une collection renommée d'œuvres d'art de la Renaissance.

8. ↑ Ary Renan, peintre, fils d'Ernest Renan.

9. [↑](#) Amateur et collectionneur de tableaux impressionnistes.
10. [↑](#) *La Grenouillère*.

VIII

À SA SŒUR

Coblentz, Décembre 81, mercredi, minuit [\[1\]](#).

Ma chère Marie,

Enfin je respire, et puis songer à la foule de lettres qu'on attend de moi là-bas, en France. Et c'est à toi que j'écris la première.

Je suis arrivé hier au soir, mardi, à Coblentz (ici) à onze heures. J'aurais pu t'envoyer une dépêche, penses-tu. Ah ! oui, une dépêche, quand j'ai passé une nuit et une journée où le cœur me battait à se rompre.

Mais tout s'est très bien passé. Voici :

Commençons par le commencement.

Après un voyage confortable en première, rembourré, avec glaces, et chauffé, pris du café au lait à huit heures le matin à Paris avec Émile, puis déjeuné à la frontière belge (onze heures) et dîné à Cologne (huit heures). J'arrive à Coblentz à onze de la nuit. À la gare m'attendait une sorte de carrosse antique au cocher grave. Un valet de pied s'incline devant moi et m'ouvre la portière. Je monte : on entre au château. Des allées interminables, avec, çà et là, des sentinelles au casque pointu et d'innombrables réverbères, on arrive à un perron. Je descends devant une porte, un grand diable galonné s'incline et m'ouvre. C'est mon appartement, — mon domestique et sa femme m'attendaient, allumant un grand feu, disposant mon dîner.

Voici mon appartement de Coblentz : une antichambre, puis un grand cabinet de travail très haut de plafond, à gauche une commode avec une glace et des bougies, deux grandes fenêtres, — au fond mon bureau avec tout préparé pour écrire, un bel encrier, une lampe d'un système très compliqué et que je n'ai pas encore compris, un grand fauteuil, un crachoir,

une chancelière, etc... À droite un canapé-lit, une grande table recouverte d'un tapis, deux fauteuils, huit chaises rembourrées, et sur la table, dans un plateau d'argent, un dîner, des viandes froides, une assiette dorée avec des petits fours, une théière, un sucrier avec pince d'argent, etc...

Puis ma chambre à *coucher*, où l'on avait aussi allumé du feu et où j'ai trouvé ma malle, une toilette, etc... Les domestiques me souhaitent le bonsoir et me quittent.

Je me chauffe, je dîne mélancoliquement, le cœur gros et du bout des dents ; puis ces dîners somptueux sont si fades à mon estomac qui a déjà broyé pas mal de vache enragée !

Tout dort. Je n'entends que le tic tac de la pendule. Je me demande si tout ça n'est pas un rêve. J'écarte mon rideau, je vois, éclairée de mille lumières, la longue façade du château, et les sentinelles graves qui se promènent le fusil sur l'épaule.

J'entre dans ma chambre à coucher où brûlent de fines bougies dans des bougeoirs d'argent.

J'arrange un peu ma malle, puis je me couche. Ah ! le bon lit avec des draps fins comme de la soie, et un édredon bleu ! J'essaie de rappeler mes esprits, et de bien voir les choses, mais, fatigué, je m'endors, en songeant qu'à cette heure-là, tu songeais dans ton lit à tout ce qui arrive à ton pauvres Jules (ma chère Marie, tu ne m'as pas dit ce que tu pensais de ceci).

À huit heures, je m'éveille, la femme de chambre m'apporte sur un plateau tout l'appareil qui accompagne un café au lait avec plusieurs sortes de petits pains minuscules. Je fais ma toilette, je mets mon habit, ma cravate blanche, mes bottines vernies, mes gants, mon claque, etc...

Un valet, à mollets superbes, m'apporte sur un plateau une lettre. C'est une visite pour dix heures. En attendant je regarde dans la cour du château les gardes faire l'exercice à cheval.

À dix heures, visite du secrétaire de la maison de la Reine. On va me présenter à Sa Majesté vers onze heures.

Comme le cœur me bat ! Représente-toi ton pauvre Jules !

À onze heures je monte. Je traverse des corridors pleins de portraits, de glaces, avec des rangées de sentinelles en armes. J'arrive dans une

antichambre qui est un véritable jardin de plantes exotiques. On me présente à la comtesse Hacke, une bonne et maternelle dame (la première dame d'honneur). Elle a su la mort de papa, etc., elle me parle très affectueusement, elle me montre par la fenêtre le Rhin qui coule dans le brouillard, elle me dit de ne pas m'intimider.

Deux valets s'avancent, on m'introduit !

Ç'a été comme un éblouissement. Ah ! mon Dieu. L'Impératrice était là ! elle s'est levée, m'a souhaité la bienvenue, m'a questionné sur ma carrière, m'a plaint longuement de la mort de notre père, m'a demandé qui soignerait mes jeunes frères et sœurs, que je lui en donne des nouvelles, et cela si sincère ! j'étais confondu. Je m'en suis bien tiré, en répondant très simplement. Puis : « Comtesse Hacke, faites visiter la galerie à M. Laforge ». La comtesse Hacke me faisait visiter, elle est aimable, elle m'a dit que j'aille lui rendre visite, etc...

Enfin ! je suis redescendu chez moi. On m'a apporté à déjeuner — des choses innombrables et fines —, mais je n'ai faim qu'en France. J'aurai tâté de bien des cuisines !

J'ai été me promener ; rien que des boutiques allemandes.

En rentrant, je trouve des lettres : une invitation à dîner avec le docteur Velten, médecin de la Reine, et une invitation à aller lire à huit heures et demie chez la Reine ! Pour la seconde fois, représente-toi ton pauvre Jules ! Pour la seconde fois, le cœur me bat ! me bat !...

À six heures, je change de chemise (je te prie de croire que celle que j'avais mise le matin était encore propre !) Un valet me conduit chez le docteur. Je vois un vieux monsieur, charmant, qui me serre la main, me débarrasse de mon pardessus, me fait asseoir, me parle français. Je lui parle de quantité de livres de médecine célèbres que j'ai lus dans mes années de travail humble aux bibliothèques de Paris. Cela l'attendrit, il me sert lui-même, trouve que je ne mange pas assez (j'ai renoncé à compter les plats). Demain la cour part pour Berlin à neuf heures du matin. Nous serons dans le même wagon — à Berlin nous nous verrons tous les jours, nous irons ensemble à l'Opéra ; il jure de me faire apprendre tout à fait l'allemand. Ah ! le brave homme de médecin ! (l'hiver dernier, quand j'avais mes palpitations, je ne me doutais pas). À huit heures je rentre, on me sert du

thé, le cœur me bat ! Dans une demi-heure, je lirai à la reine ! Il pleut à verse, toutes les heures on vient entretenir mon calorifère — un grand calorifère carré qui monte jusqu'au plafond. En habit, j'arpente ma chambre. Enfin ! Vois-moi, de grâce, montant les larges escaliers blancs !

À huit heures et demie, un valet vient me chercher. Je suis en habit. Je traverse d'innombrables corridors, entre des sentinelles, et j'entre ! Je ne suis pas tombé à la renverse.

Autour d'une table, deux princes, quatre jeunes princesses, la comtesse Hacke, l'Impératrice en toilette. Les princes feuillettent des albums, les demoiselles brodent. L'Impératrice fait de l'aquarelle. Une place est vide, l'Impératrice me fait asseoir. Je suis entre la comtesse Hacke et l'une des princesses.

Je lis comme dans un rêve, tâchant d'assurer ma voix. Peu à peu, je reprends ma présence d'esprit, je songe à bien lire ; et bien m'en a pris !!!!!

J'arrive à un passage un peu lesté !! la comtesse Hacke me regardait inquiète, ou du moins, je le devinais ; sans faire semblant de rien, j'ai sauté habilement le passage^[2] ! Sauvé, mon Dieu ! la comtesse seule a dû s'en apercevoir, j'ai deviné un regard de reconnaissance. J'en aurai vu de belles dans ma bizarre vie !

Puis l'Impératrice m'a demandé des détails sur les expositions de peinture à Paris, etc... je répondais avec assurance.

Puis on s'est levé, et, le cœur léger, je suis rentré dans mon cabinet de travail, avec un bon feu et, sur ma table, un souper auquel je n'ai pas encore touché (pâté, cuisse de poulet, petits fours) et je t'écris ! Il pleut — minuit, les fenêtres de la Reine sont éclairées.

Ah ! ma chère Marie, le plus fort est fait !

Je suis sauvé. Je vais me laisser vivre dans ces opulences. Je vais m'y habituer, m'assouplir, gâter mon estomac, soigner ma personne, et bûcher mes livres, mes chers livres, qui sont ma seule ambition en dépit de tout !

Ah ! ça, mes amis ! Que pensez-vous de tout ceci ?

Ma chère Marie, Émile a dû vous arriver ; il vous amènera bientôt à Paris.

Il aura une place : mes frères n'ont qu'à se laisser faire, je les caserai tous. Si Adrien avait six ans de plus, il serait dans quatre ans mon successeur. Le vois-tu en habit de cérémonie, lisant à Sa Majesté et sautant les passages lestes ?

Dis-lui de ma part d'être bien sage et de t'adorer.

Ma chère Marie, es-tu contente de moi ? Espères-tu ?

Je vous embrasse tous ainsi qu'Anastasie, l'oncle, Pascal, la cousine.

Ton JULES.

Je n'ose pas déchirer un bout de ma tapisserie dorée pour faire le pendant de celui de ma chambre, que je t'ai envoyé il y a deux mois.

Je me figure toujours avoir des valets galonnés autour de moi.

Écrivez-moi : M. Jules Laforgue, près de S. M. l'Impératrice-Reine, Prinzessinen Palais, Berlin, Allemagne.

-
1. ↑ Plus exactement nuit du mercredi 30 nov. au jeudi 1^{er} déc.
 2. ↑ On a vu plus haut ce qu'était ce passage « un peu leste ».

IX

À CHARLES EPHRUSSI

Berlin. Lundi.
[5 décembre 1881.]

Cher Monsieur Ephrussi,

Avez-vous reçu une lettre de moi datée de Coblenz ?

Nous sommes partis de Coblenz jeudi à 9 h. du matin et arrivés à Berlin le soir, à 10 h., où j'ai entrevu la Princesse Royale.

Vous connaissez sans doute Berlin. Je loge *Unter den Linden* au palais des Princesses. À Coblenz je voyais le docteur Velten, médecin de l'Impératrice, le comte de Nesselrode, grand maître de l'Impératrice, la comtesse de Brandebourg, etc. Maintenant je ne vois personne, sauf Monsieur de Knesebeck, le secrétaire (nous logeons porte à porte), et Madame la comtesse Hacke chez qui je fais tous les soirs la lecture à l'Impératrice.

Je ne suis pas du tout intimidé. Je lis très clairement, très lentement, d'une voix très assurée. Je ne sais pas à quoi cela tient, peut-être à ce que je suis en pays allemand. D'ailleurs, je prépare consciencieusement mes lectures. Hier au soir, par exemple, je devais résumer à l'Impératrice le livre du baron James de Rothschild : *Les Continueurs de Loret*. J'ai débité tout cela sans hésitation. Je prends mes fonctions très au sérieux, et il se pourrait que j'y apporte plus de zèle qu'on n'était habitué à en voir à mes prédécesseurs.

Hier dimanche, je me suis bien ennuyé. Dans la rue j'ai reconnu M. Lippmann^[1], c'était bien lui. Je l'ai salué, mais il ne m'a pas vu, et très probablement il ne m'eût pas reconnu.

Albert Dürer et ses dessins a-t-il paru ?

Je lis tous les jours le *Figaro*, les *Débats* et l'*Indépendance Belge*. Nous recevons le *Livre* d'Octave Uzanne et la *Revue des Deux Mondes*. Je n'ai encore rien vu qui eût trait à votre livre. Me ferez-vous cadeau d'un exemplaire ? Vous voyez que je suis sans gêne et que les grandeurs m'ont positivement tourné la tête.

Chaque ligne de votre beau livre me rappellerait tant de souvenirs ! Surtout les heures passées à travailler seuls dans votre chambre où éclatait la note d'un fauteuil jaune. — Et les impressionnistes ! Deux éventails de Pissarro bâtis solidement par petites touches patientes. — De Sisley, la Seine avec poteaux télégraphiques et ciel de printemps. Ou une berge des environs de Paris avec un voyou bucolisant par les sentiers. — Et les pommiers en fleurs escaladant une colline, de Monet. — Et la sauvageonne ébouriffée de Renoir, et de Berthe Morisot un sous-bois profond et frais, une femme assise, son enfant, un chien noir, un filet à papillons. Et encore de Morisot, une bonne avec son enfant, bleu, vert, rose, blanc, soleil. — Et de Renoir encore, la Parisienne aux lèvres rouges en jersey bleu. Et cette très capricieuse femme au manchon, une rose laque à la boutonnière, dans un fond spirituellement fouetté de neige. Et la danseuse de Mary Cassatt en jaune vert blond roux, fauteuils rouges, nu des épaules. Et les danseuses nerveuses de Degas, et le Duranty de Degas — et le Polichinelle de Manet avec les vers de Banville !

Ah ! les douces heures passées là, à m'oublier sur les tables d'*Albert Dürer*, à rêver, et comme je bénissais l'austère M. de Tauzia^[2] qui me chassait dans votre chambre claire où éclatait la note d'un fauteuil jaune, jaune, très jaune !

Ici, je n'ai pas encore vu le musée. Je n'ose entrer nulle part. Je sais si peu d'allemand. J'arrange mes phrases avec une lenteur ridicule, puis, au diable ! ce que je comprendrais dans un texte, je ne le comprends plus dans la bouche d'un être, on parle trop vite.

Mais, que de marchands de cigares blonds ! Et quel ruisseau ignoble que la Sprée ! Et les beaux soldats que les soldats du roi Guillaume ! La comtesse Hacke trouve que ce ne sont pas de beaux hommes. Pendant la guerre elle a vu bien des Français, et elle les trouvait bien plus beaux (!) J'ai entrevu M. de Bismarck hier. Je m'ennuie bien au fond. J'élargis chaque

jour le cercle de mes excursions par la ville. Mais je ne m'aventure pas trop ; j'ai peur de me perdre et de ne pas me trouver à sept heures et demie pour la lecture chez la comtesse Hacke. Vous figurez-vous la chose ?

Au fond je suis heureux et j'ai bien de la chance. Quoique en résumé je n'aie pas changé d'opinion et que je pense toujours que la vie est une chose bruyante et inutile. La terre est née, la terre mourra ; ç'aura été un éclair dans la nuit. N'eût-il pas mieux valu l'éternité noire sans Impératrice et sans *Albert Dürer, mais je ne vous aurais jamais connu.*

JULES LAFORGUE.

Rappelez-moi, je vous prie, au bon souvenir de Monsieur votre frère.

-
1. [↑] Friedrich Lippmann était le directeur du Cabinet des dessins et des estampes au Musée royal de Berlin.
 2. [↑] Vicomte Both de Tauzia, conservateur du département des peintures et des dessins au musée du Louvre.

X

À M. CHARLES HENRY

Berlin [lundi 5 décembre 1881].

Mon cher Henry,

Un soir sur ses longs pieds allait... à la Sorbonne,
Sa serviette ventrue au bras,
Henry ! De noirs voyous — plaisantaient sa personne ;
Mais lui — grand — ne les voyait pas !
Hâtif, il souriait aux mornes cheminées,
Cœurs d'or aux tuyaux de fer-blanc,
Et ces filles, d'un spleen fuligineux minées,
Saluaient ce noctambulant.

Cela vous dit suffisamment combien je m'ennuie, aujourd'hui lundi — pas un jour de beau temps encore.

Jeudi dernier nous sommes partis de Coblenz pour Berlin. Un voyage d'un jour, des burgs démantelés, des montagnes drument hérissées de sapins noirs, des vallées idylliques, un homme accroupi comme un insecte au milieu des vastes champs sous le grand ciel, dix-neuf tunnels. Puis les gares pavoisées, les vivats à toute vapeur, et le reste. Je voyageais avec le docteur Velten et le comte de Nesselrode, grand-maître de l'Impératrice (un vrai type, et rien comme une journée face à face en wagon pour étudier un monsieur, je l'ai vu dormir, etc.) ; à Cassel dîné avec des demoiselles d'honneur et la comtesse de Brandebourg qui a un sourire divin au sens illuminant du mot (le sourire de M^{me} Müllezer, entre nous). Arrivé à Berlin à 10 heures du soir, foule, le prince et la princesse royale, le prince Henri (sans y grec), etc., des voitures de cour avec une profusion de panaches et de chamarrures.

Je demeure palais des Princesses, *Unter den Linden*, sous les tilleuls, une petite édition de notre boulevard des Italiens. Je demeure sur la place à un

rez-de-chaussée élevé à un mètre du sol. Devant moi la caserne avec musiques militaires, des canons braqués ; ensuite l'Université, puis le palais du Roi et le Musée ; à ma gauche l'Opéra et le palais de l'Impératrice ; à ma droite^[1] rien que des colonnes, rien que des statues, etc.

J'ai cinq fenêtres en tous sens. Je ne vois que des monuments. Et des officiers au monocle pâle !

Ah ! si vous voyiez comme je suis logé ; mon cabinet de travail est quatre fois grand comme celui de la rue Séguier ; il contient six tables dont deux grandes, et n'en est pas encombré. Deux immenses canapés, deux glaces, deux fauteuils, dix chaises, une bibliothèque, et un grand calorifère qui monte jusqu'au plafond, puis une antichambre, et ma chambre à coucher. Du feu toute la journée dans mes trois pièces.

Mon domestique est un brave homme qui, sachant mon ignorance de la langue, se multiplie, me devine, me sert sans me parler. Il y a une idée féconde là-dedans. Le domestique de l'avenir. Les muets.

Quoi de plus ? Tous les soirs à 7 1/2 je vais au palais, à deux pas. Je cause une demi-heure avec la plus vieille des dames d'honneur, la comtesse Hacke (qui m'a dit orthographier le français comme un cochon (*sic*), puis l'Impératrice vient, et je lui fais la lecture. Hier au soir elle venait de dîner avec Maxime Du Camp. J'avais dans la journée dépouillé les *Continueurs de Loret*, de J. de Rothschild, et je les lui ai résumés. Je crois que j'y mets plus de zèle que mes prédécesseurs. Hier, en terminant, elle m'a souri et m'a dit : « Bonsoir, Monsieur Laforgue, bien obligée ». Je ne me suis pas trouvé mal.

Je suis si changé d'allures que vous ne me reconnaîtrez pas. Assurez Madame Mullezer que je ne serai plus gauche avec elle. Quand recevrai-je son manuscrit ? Bien des choses de ma part.

À propos, hier au soir, l'Impératrice m'a donné le numéro de décembre de la *Revue des Deux Mondes*. Elle m'a fait lire le bulletin biblio. Arrivé aux *Récréations mathématiques*^[2], elle m'a interrompu et a dit en souriant dans ses fards verdâtres : « Comment peut-on se récréer avec des mathématiques ? » (authentique).

Et Kahn vous écrit-il^[3] ? Quelle est son adresse ? Voici la mienne :

Jules Laforgue, auprès de S. M. l'Impératrice-Reine, Prinzessinen Palais, Unter den Linden, Berlin,

Votre Stendhal a-t-il paru dans la *Nouvelle Revue*^[4] ?

De grâce, parlez-moi de ce que vous faites ; ne me laissez pas moisir ou je vais me jeter dans les vases de la Sprée, un ruisseau ignoble. Mais j'ai vu le Rhin et le pont de Kehl.

J'ai vu M. de Bismarck, hier, il a l'air bien hargneux.

Mais c'est ennuyeux de tout écrire. Il n'y a rien qui remplacerait une conversation et nous causerons quand je reviendrai à Paris.

Dès que je me serai remis de tout ceci, dès que la machine de mes habitudes fonctionnera automatiquement, je me remettrai dans l'atmosphère de Paris et je tramerai plus serré mon volume de vers, et je m'attellerai à mon roman, et je rêverai à mes bouquins d'art. Que de livres me hantent^[5] !

Et notre anthologie ?

Adieu. Je baise la main à Mademoiselle, que j'avais chargée d'une mission à laquelle elle ne pense peut-être plus. A-t-on retrouvé le chien de M^{me} Mullezer, Sanda Mahali ? et le manuscrit en question ? Rappelez-moi au souvenir de Bellanger. Adieu.

JULES LAFORGUE.

Un de mes amis vous a-t-il rapporté le Wateck^[6] et les *Fleurs du Mal* ? Un gros service : passez un jour rue Monsieur-le-Prince ; s'il y a des lettres pour moi, envoyez-les-moi.

1. ↑ Ici quatre mots devenus illisibles. (Note de M. Félix Fénéon.)

2. ↑ Les *Récréations mathématiques*, d'Édouard Lucas. Paris, Gauthier-Villars, 1882, in-8° carré.

3. ↑ Le poète Gustave Kahn qui faisait alors son service militaire en Afrique.

4. ↑ Il ne parut rien de M. Charles Henry au sujet de Stendhal dans la *Nouvelle Revue* : c'est dans cette revue qu'au mois d'août suivant M. Paul Bourget publiait son « Stendhal » des *Essais de Psychologie contemporaine*.

5. ↑ Jules Laforgue travaillait alors à son premier recueil de vers *Le Sanglot de la Terre*, qui ne devait paraître, fragmentairement, qu'après sa mort, et à un roman *Un raté* dont il ne nous est rien parvenu, que quelques brèves notes.

6. ↑ Lire : Vathek. Il s'agit ici non du Vathek de Beckford, mais de l'un des 95 exemplaires de la PRÉFACE | à | VATHEK | réimprimé sur l'original français | de BECKFORD | PAR |

STÉPHANE MALLARMÉ | PARIS | Chez | *l'Auteur* | M DCCC LXXVI. La réédition de
Vathek dont est détachée cette préface a été tirée à 220 exemplaires in-8^o sur les presses de
Jules-Guillaume Fick, de Genève, pour Adolphe Labitte, libraire de la Bibliothèque nationale.

XI

À CHARLES EPHRUSSI

Berlin, 7 décembre 1881.

Cher Monsieur Ephrussi,

Je viens de recevoir votre lettre, la première qui m'arrive de Paris. Oh ! la bonne lettre ! Une bonne longue lettre de quatre pages et si délicate.

Je vous vois m'écrivant à votre bureau.

Et maintenant vous devez encore avoir reçu une lettre de moi datée de dimanche dernier ? Je vous remercie bien profondément de tout.

Je suis heureux ici autant qu'on peut l'être. Voici mes journées.

Le matin, à neuf heures, je reçois l'*Indépendance Belge*, les *Débats* et le *Figaro*. Je note les articles intéressants, je résume les bulletins politiques et les bibliographies, puis, à onze heures, je vais chez l'Impératrice faire la lecture.

Elle est si bonne pour moi. Je suis même bien souvent embarrassé, tellement elle est naturelle et familière avec moi.

Elle veut que je lui fasse faire des exercices sur la question des participes passés, puis je lui pose des questions de grammaire ou de prononciation. Je fais des remarques, tout cela très consciencieusement. Je lui résume les journaux ou bien des articles de la *Revue* qu'elle n'aurait pas le temps de se faire lire. Je fais la lecture à onze heures ou bien le soir à sept heures et demie.

Quand c'est le matin, c'est chez l'Impératrice en compagnie d'une dame d'honneur, dans un cabinet très intime et assez artistique avec des gravures, des *loggia*, etc.

Quand c'est le soir, c'est chez la comtesse Hacke.

Oh ! la bonne et charmante dame qui me protège et me fait venir tous les jours chez elle et veut à toute force être « ma maman ». J'arrive toujours chez elle une demi-heure avant que l'Impératrice ne vienne. Nous causons. Je lui fais des dictées, je lui corrige les fautes d'orthographe ou de prononciation (me voyez-vous, moi, corrigeant des fautes d'accent !). Elle veut savoir ce que j'ai fait de ma journée, etc... elle connaît Paris.

Puis, entre l'Impératrice. Elle s'assied, je m'assieds... me demande invariablement si je suis allé encore au musée. J'avoue que non — etc., puis je lis pendant qu'elle fait de l'aquarelle.

Je suis un peu timide, mais ce n'est rien relativement à ce que j'avais peur d'être quand j'y songeais à Paris. Ce qui fait mon assurance, c'est que je prépare très consciencieusement mes lectures, et que je puis débiter imperturbablement en français correct toutes sortes de commentaires.

Voilà quelles sont mes journées.

Je ne vois personne, sauf M. de Knesebeck, le docteur Velten et les comtesses Hacke et de Brandebourg avec qui je lis.

Ne vous figurez pas que je vis à la cour, ce serait trop horrible. J'ai un petit appartement retiré à côté de celui de M. de Knesebeck et de celui du D^r Velten. Pour faire mes lectures, je vais au palais de l'Impératrice, où je ne vois personne.

Je sors peu.

Le reste du temps, je suis chez moi. Je ne puis écrire un vers ni une ligne, mais je lis sans relâche et je prépare mes lectures. J'en ai déjà préparé pour un bon mois.

Ainsi, je ne vois pas cette chose vague qu'on appelle la cour, et je ne connais pas ni n'ai encore vu ni n'ai entendu parler dudit comte de Seckendorff. Si je ne me trompe, c'est bien un chambellan, n'est-ce pas ? Il est peut-être au palais du Roi. Mais je connais le comte de Nesselrode, le grand-maître de l'Impératrice, un charmant et sceptique monsieur, avec qui j'ai passé une journée en chemin de fer. — Je l'ai bien étudié, et j'ai écrit des pages sur lui uniquement pour le plaisir de l'analyser ou du moins d'analyser le monsieur qu'il me semblait être ^[1].

Vous parlez de M. Lippmann et de M. votre cousin. Je serais bien, bien heureux de faire leur connaissance et d'avoir ces deux relations. Ai-je besoin de vous dire combien je serais reconnaissant des deux lettres d'introduction dont vous me parlez. Je les attends avec impatience et les ajoute à tout ce que je vous dois déjà.

Vous me parlez d'une étude sur les dessins His de la Salle, sans doute à propos du catalogue de M. de Tausia^[2]. Hélas ! nous ne recevons ici ni la *Gazette* ni l'*Art*.

Votre *Albert Dürer* paraît dans quelques jours. Nous avons ici un libraire français. Je vais surveiller sa vitrine.

J'ai la fatuité de supposer que comme vous êtes en relations d'art très suivies avec Lippmann et qu'il n'aime pas à écrire, je pourrai parfois vous rendre un menu service. Inventez-en, vous me rendrez si heureux.

Vous me recommandez de travailler. — Vous verrez !

Adieu, je vous serre bien la main. J'ai l'intention d'aller au Musée aujourd'hui pour mon plaisir et aussi pour que l'Impératrice ne me tourmente plus là-dessus... et

Je vous quitte. Je vous réécrirai un de ces jours.

Que devient P. Bourget, poète anglais et français ?

Je salue tous ceux de vos amis à qui vous m'avez présenté.

Je serre la main à M. votre frère, qui était toujours si aimable avec moi.

Je salue respectueusement madame votre mère.

Votre bien dévoué,

JULES LAFORGUE.

-
1. ↑ Le comte de Nesselrode, grand-maître de la cour de l'Impératrice, un bon vivant et un brave homme, trop borné pour chercher les défauts de son prochain, trop indifférent aux choses de ce monde pour les remarquer en beau ou en laid. » (Comte Paul Vasili, *La société de Berlin*, p. 52. Paris, 1883).
 2. ↑ Le catalogue des dessins du Musée du Louvre, où toute la partie concernant les dessins de l'école allemande a été rédigée par Charles Ephrussi.

XII

À M. CHARLES HENRY

Berlin [lundi 12 décembre 1881].

Mon cher Henry,

Il fait bien froid ce matin ! Il est neuf heures ; les grisettes berlinoises filent, le nez rouge, tenant leur manchon d'une façon qui me fait regretter les Parisiennes. Je n'ai pas vu encore un seul pied, ici, une seule paire de ces pieds d'oiseaux, comme j'en ai vu une — oh ! mémorable ! — l'été dernier, par une après-midi chauffée à blanc, rue du Quatre-Septembre, en promenant ma petite nausée universelle.

Il fait froid (il neigeait). J'ai pris mon café, j'ai lu les *Débats*, l'*Indépendance Belge* et le *Figaro*. À onze heures, j'irai faire une lecture (les *Souvenirs littéraires* de Maxime Du Camp, dans lesquels Flaubert joue un rôle enfantin, que l'Impératrice a saisi très spirituellement), et je vous écris, près de mon feu, un grand calorifère de Germanie, où rougeoient, mornes, d'énormes blocs de charbon.

Cependant, je n'ai rien à vous dire de neuf. J'ai reçu votre lettre trop courte, trop courte, trop courte. À propos, un de mes amis n'a-t-il pas déposé chez votre concierge le *Wateck* (sic) de Mallarmé et les *Fleurs* de Baudelaire ?

J'ai reçu les sonnets de notre cher poète^[1]. (Bien souvent, au crépuscule, j'ai la vision de ce salon si artistiquement encombré, la vision et la nostalgie.) J'ai relu ses sonnets et j'ai refait par-ci par-là. Mais j'attends une bonne soirée, libre, près du feu (savez-vous que je fume trois cigares par jour !) et je m'y mettrai. Je ne vous cache pas que je suis très flatté et très embarrassé de quelques retouches que l'on me fait l'amitié de me demander. Je me suis acharné après un que j'ai trouvé vraiment beau d'idée,

et que je n'avais pas encore lu, *De Charybde en Scylla*. Je vous enverrai le tout bientôt. Mais envoyez-m'en d'autres.

Je me suis décidément attelé à mon roman, *Un raté*. J'y ajoute une page tous les matins. Pour ce, je me lève à cinq heures, et mon domestique est épaté lorsque, à sept heures, il vient, ne voit personne dans mon lit, et me trouve dans mon cabinet de travail, la lampe allumée, parmi mes paperasses étalées. Ce qui fait que la comtesse Hacke, qui de plus en plus joue à la maman avec moi, m'ordonne de me coucher à dix heures, de me lever à huit et d'aller aussitôt me promener au bois, lequel bois est à cinq minutes de Prinzessinen-Palais. Je n'y suis pas encore allé, mais je vais très souvent au Musée. Nous avons deux musées, comme le Louvre et le Luxembourg, — petite édition. — Quelques Rembrandt, deux Titien noirs et élégants, des Dyck moins fins que les nôtres, des Rubens, mais pas un étalage comparable au nôtre. Mais une collection de primitifs ! Surtout des Van Eyck ! J'en rapporte chaque fois des notes ; j'en ai déjà pas mal sur notre Louvre. J'oubliais les Ruysdael.

Dans le nouveau Musée, une imperturbable quantité de croûtes lisses et purléchées. Je crois jusqu'ici que les Allemands ne sont pas artistes au sens complexe, comme nous. Il n'y a ici qu'un M. Joseph Brandt dont les *Cosaques*, à l'Universelle de 1878, m'avaient enthousiasmé inoubliablement. Je l'ai retrouvé au Musée. Voilà au moins de la peinture Hermann et Dorothee avec du pittoresque à la Calame^[2]. Ces gens-là ne méritent pas de soupçonner nos impressionnistes. Quelle ville artiste que celle qui fait des Degas, des Forain, des Monet, des Manet, etc. Ah ! l'atmosphère de Paris !

Tout ce que je pourrai faire ici, ce sera de devenir un érudit d'art.

Serrez la main à Bellanger. Parlez un peu de moi à notre cher poète de la rue Denfert.

Le chien est-il retrouvé ? Le chien est un candidat à l'humanité, comme dit l'autre. Faites qu'on ne m'oublie pas.

Je m'ennuie, je m'ennuie. Je suis immensément amoureux, immensément et vaguement. J'ai dans le cœur du soleil de dimanche avec des bruits de cloches, en province, quand on regarde sortir les robes blanches à paroissien d'ivoire par la porte où l'on grava : *Deo optimo maximo*.

Adieu.

JULES LAFORGUE.

-
1. [↑](#) M^{me} Mullezer, qu'il appelle aussi « le poète de la rue Denfert. »
 2. [↑](#) Alexandre Calame, peintre suisse, paysagiste (1810-1864).

XIII

À CHARLES EPHRUSSI

Berlin [13 décembre 1881].

Cher Monsieur Ephrussi,

J'ai reçu votre bonne lettre hier matin. Je n'ai pu vous répondre tout de suite. Ce matin j'ai reçu une lettre de Bourget et une autre de Pigeon^[1]. Je vous réponds en même temps.

Ah, le vilain temps ! Un dimanche matin — vous connaissez Berlin, n'est-ce pas ? mes fenêtres donnent sur la *Platz am Zeughaus*, pleine de flaques d'eau, balayée de rafales, d'averses. Il y aura au moins un peu d'eau dans la Sprée.

Mais vous savez que je n'ai rien reçu en fait *d'Albert Dürer* !! Vous m'écrivez que vous m'avez envoyé un exemplaire, vous me demandez s'il a bonne mine ! Je n'ai rien reçu ! — Tout le monde est de la fête excepté moi ! à quoi attribuer cela ? Je suis au désespoir. Est-ce que les livres s'égarent dans les postes allemandes ? Il aura été du côté de Nuremberg ! Qui me donnera mon *Albert Dürer* ! Il me tarde tant de voir si les tables sont irréprochables !

Vous voyez qu'il a du succès ! Et puis ce n'est pas un roman, un livre de vers, une bulle de savon. C'est un moellon, quelque chose édifié lentement et qui reste. C'est égal, je ne vous ai vu qu'à la fin, quand vous n'aviez plus besoin que du coup de main d'un manœuvre quelconque, mais je sens l'énorme d'un pareil bouquin, si touffu, si exact, où il n'y a que des os et pas de baudruches à donner à dégonfler aux plumes de la critique. D'abord les longues années à dépouiller et à s'assimiler indéracinablement l'immense alluvion formel par tous les livres, toutes les brochures apportés sur l'homme. Puis les vagabondages à travers l'Europe, archives, bibliothèques, musées, estampes inaccessibles, collections privées, avec les

minuties infinies de chaque pièce. Puis l'étude de l'homme lui-même d'âme à âme, de pensée à pensée, alors l'œuvre, le plan, les échafaudages, tout. — Rien que cette mince brochure de votre *Voyage inédit*^[2] — ô bénédictin de la rue Monceau (81) !

Mais pourquoi n'ai-je pas l'exemplaire que vous avez bien voulu m'envoyer ? Je me perds en conjectures. M'arrivera-t-il ? demain ? après-demain ? — Où est-il ?

Car maintenant il me reste à l'étudier, à penser, à rêver dessus ; ce que je n'ai pu faire encore.

J'ai reçu vos deux lettres, pour M. votre cousin et M. Lippmann.

Je les ai reçues hier. Je les ai encore dans mon tiroir. À demain. Dois-je être intimidé devant votre cousin ? Je vous remercie bien de tout. Et votre article sur les dessins His de la Salle ? Pour les notes que vous me recommandez de prendre, je n'y manque aucun soir en rentrant chez moi. Je fais aussi une heure d'allemand. Je refais mon volume de vers^[3]. Mais en juillet quand je reviendrai à Paris, — pour trois mois, — je l'aurai prêt à toutes les bontés d'un éditeur qui me tombera du ciel.

Matériellement mes jours se ressemblent. Je fais la lecture le matin ou le soir. Quelquefois les deux. Puis toujours très consciencieux, j'ai provision de lecture pour longtemps. Je fais venir trois volumes de Sully Prudhomme. Si vous m'entendiez ! Je n'avale plus mes mots. Je lis très haut et très clairement, et j'ai toujours quantité de commentaires sur les livres. À la lecture du matin, je résume les journaux et je fais faire à l'Impératrice des exercices de grammaire. Je fais toujours la lecture avec la Comtesse Hacke. La Comtesse de Brandebourg est en voyage. Quant aux deux autres dames d'honneur, elles sont arrivées depuis peu (deux autres étant parties) et je ne les ai pas encore vues. Le soir je suis toujours une ½ heure à l'avance chez la Comtesse Hacke, qui joue à la maman avec moi. Je lui fais des dictées, et chaque fois je lui apporte une collection de mots et de phrases terribles pour éprouver son orthographe.

Je crois que je serais plus intimidé à Paris dans le monde. Mais je suis à une bonne école et j'en profiterai.

Au revoir.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir des personnes auxquelles vous m'avez présenté. — Pourquoi ne suis-je pas à Paris pour voir votre Albert Dürer aux vitrines et aux étalages ?

Votre reconnaissant,

JULES LAFORGUE.

Je vous écrirai bientôt pour vous parler des deux visites à M. votre cousin et à M. Lippmann.

-
1. [↑](#) Amédée Pigeon, que Laforgue venait de remplacer comme lecteur de l'impératrice : il collabora à la *Gazette des Beaux-Arts* et au *Figaro* où il donna des articles sur l'art allemand et l'art anglais, publia un volume de poèmes, *Les Deux Amours* (1876), deux romans : *La Confession de M^{me} de Veyre* (1886), *Une Femme jalouse* ; un ouvrage sur l'Allemagne, *L'Allemagne de M. de Bismarck* (E. Giraud et C^{ie}, Paris, 1885).
 2. [↑](#) *Un voyage inédit d'Albert Dürer*, par Charles Ephrussi. Paris, 1881, in-4 ill.
 3. [↑](#) *Le Sanglot de la Terre*.

XIV

À M. CHARLES HENRY

Dimanche [décembre 1881].

Mon cher ami Henry,

Qu'il y a longtemps que je n'ai de vos nouvelles ! Vous dois-je une lettre ou bien est-ce vous qui me la devez ? Que faites-vous ? et vos livres ? Et notre poète ? Je lui ai écrit, il ne m'a pas répondu : ma lettre était sans doute un peu chose. Enfin.....

Je m'ennuie prodigieusement. Depuis que j'ai traversé l'Atlantique (6 ans couchant sur la mer) je n'avais eu d'aussi noires crises de spleen^[1]. Si j'avais de l'argent et pas de famille, je planterais l'Europe là, pour m'en aller dans des pays fous et bariolés oublier mon cerveau.

C'est vous dire que je fais pas mal de vers. Mes idées en poésie changent. Après avoir aimé les développements éloquents, puis Coppée, puis la *Justice* de Sully, puis baudelairien : je deviens (comme forme) kahnesque et mallarméen.

J'ai un bel exemplaire de Cros^[2] relié en parchemin, je le lis beaucoup.

Je songe à une poésie qui serait de la psychologie dans une forme de rêve, avec des fleurs, du vent, des senteurs, d'inextricables symphonies avec une phrase (un sujet) mélodique, dont le dessin reparaît de temps en temps.

Je tâtonne en des essais. Comme oraison funèbre de ma première manière, je vous envoie une petite pièce.

Je fréquente beaucoup les albums anglais de Kate Greenaway, Swerby, Emmerson.

J'ai découvert ici un aquafortiste de génie, méconnu^[3], sur qui je voudrais faire quelque chose, mais qui est un sauvage insaisissable.

Je fume beaucoup de cigares. Je ne passe pas de jour sans entendre de la musique^[4].

Bals à la cour.

Et Kahn ? Quelles nouvelles ? sait-il mon adresse ? Quelle est la sienne ?

Demeurez-vous toujours rue Berthollet^[5] ? avez-vous grandi depuis que je ne vous ai vu ? Allez-vous toujours à la Sorbonne ?

Pourriez-vous savoir chez Cadart combien coûterait une collection d'eaux-fortes de Chiffard ?

Avez-vous lu *la Faustin*^[6] ? *Pierrot sceptique* de Huysmans et Hennique ?

Moi, je suis tiraillé de tous côtés. Quand je flâne, je me reproche de n'être pas à arranger mon bouquin de vers. Quand j'y travaille, je songe à l'érudition d'art que je lâche sous prétexte qu'il faut des voyages ; puis je me reproche de ne pas faire assez d'allemand (je ne parle que français ici, et ne fais d'allemand qu'avec mes livres). Puis des idées de romans. Même une pièce en deux actes. Même une pantomime. Et j'en reviens à l'idée de planter là l'Europe et d'aller visiter le Saint-Sépulcre ou le Japon ou d'aller vivre dans un quartier pauvre de New-York.

Pour l'instant (dimanche soir) je voudrais être à Paris, flâner avec vous rue de l'Abbé de l'Épée, rue Séguier, les quais, etc.

Adieu. Écrivez-moi. Et dites au poète^[7] de m'écrire. Quel est le titre de son volume ? Est-ce pour bientôt ?

JULES LAFORGUE.

-
1. ↑ En 1866, Jules Laforgue, avec ses frères Émile et Charles et ses sœurs Marie et Madeleine, était venu, sous la conduite de sa mère, de Montevideo à Bordeaux à bord d'un voilier. Le navire, pris par un calme plat, mit soixante-quinze jours pour faire la traversée. Cet interminable voyage affecta grandement les enfants qui, à tour de rôle, tombèrent malades d'ennui.
 2. ↑ *Le Coffret de Santal*, par Charles Cros (1873).
 3. ↑ Max Klinger.
 4. ↑ Par l'entremise d'un journaliste français alors à Berlin, M. Th. Lindenlaub, Jules Laforgue venait de faire la connaissance de jeunes musiciens belges, l'un violoniste, l'autre pianiste, Eugène et Théophile Ysaye ; c'est surtout avec ce dernier que Laforgue se lia. Ils se voyaient chaque jour quand les exigences de la cour n'entraînaient pas Laforgue hors de Berlin.

5. [!\[\]\(83eb2aa26b610eb6a9dca7cf4702d681_img.jpg\)](#) M. Charles Henry habitait alors rue Berthollet un appartement qui donnait sur les jardins du Val-de-Grâce dont la vue avait enchanté Jules Laforgue, l'automne précédent.
6. [!\[\]\(94dfacbf937cdd7da4837a6fcd8fc785_img.jpg\)](#) Le roman de Goncourt.
7. [!\[\]\(dae8c3c5fa7c80febd6526a5e8a853bf_img.jpg\)](#) M^{me} Mullezer.

XV

À CHARLES EPHRUSSI

Berlin [24 décembre 1881].

Cher Monsieur Ephrussi,

Je suis très embarrassé. Vous m'aviez dit d'aller faire votre visite à M. votre cousin dimanche dernier en lui envoyant la lettre la veille.

Je vous ai écrit que cela m'avait été impossible. Je songeai donc à envoyer la lettre aujourd'hui samedi. Je suis allé *In den Zelten*. Mais là, j'ai rebroussé chemin, me disant que, très probablement, j'allais être importun en faisant cette visite demain dimanche qui est la Noël. Je vois ici depuis quelques jours tant de préparatifs, on respire un si joyeux air de fête que ce jour de Noël me paraît être très important ici, comme le Jour de l'an à Paris. Alors, j'ai pensé que, très probablement, je dérangerais votre cousin.

Dites-moi que rien n'est perdu et que je n'ai pas commis de faute.

Je viens de recevoir le *Livre* où je lis une petite note sur votre *A. Dürer* que je bouquine. J'ai lu l'article de Wolff sur Van Praet où il y a trois lignes sur vous. Ô bénédictin, ô grand homme !

L'Impératrice est toujours très contente de moi. Ces lectures se passent presque dans l'intimité, une intimité littéraire, et je prends les plus petits détails de ma besogne à cœur.

L'Impératrice, à ce propos, m'a fait ce matin présent d'un beau nécessaire à écrire avec une exquise bonbonnière azur à peluche bronze. J'étais confondu. Cela m'a été remis par ma bonne comtesse Hacke et à la lecture de demain soir je remercierai l'Impératrice en l'assurant encore de mon dévouement.

Et puis, ma foi, voilà.

Item, hier au soir, copié à la plume le portrait de Maître Hieronymus ^[1] — exécrable. Cette atmosphère de fête m'attriste au delà de la mort. Je ne me rappelle pas une heure de ma vie où la joie ne m'ait navré ou du moins attristé.

La stupide humanité a besoin de fêtes (v. le chapitre des *divertissements* dans les *Pensées* de Pascal).

Je m'aperçois que je bavarde. Je voulais seulement vous exposer ma situation relativement à cette visite tant désirée et que les circonstances m'ont fait retarder. Je suis très anxieux de savoir si je n'ai pas commis quelque faute, surtout si M. votre cousin sait par vous que j'ai votre lettre depuis une semaine. Rassurez-moi.

Votre reconnaissant,

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Un des dessins de Dürer reproduit dans le livre de Ch. Ephrussi.

XVI

À M. CHARLES HENRY

Berlin [30 décembre 1881].

Mon cher Ami,

Je suis resté si longtemps sans vous écrire, attendant toujours dans l'espoir de vous raconter ma visite au ministre en question^[1]. Impossible jusqu'ici. J'ai encore des lettres de recommandation d'Ephrussi et je n'ai pu les utiliser, vous voyez.

Avez-vous lu le *Dürer* d'Ephrussi ? Je l'ai reçu. C'est énorme.

Je suis très pris, j'ai souvent deux lectures par jour.

Je lis et travaille d'énormes bouquins comme les *Mémoires de Metternich* et dont, en somme, je ne tire que la provision de deux ou trois lectures.

Puis des courses, des courses.

Aujourd'hui, la comtesse Hacke^[2] m'a pris dans sa voiture ; des cochers à aiguillettes d'argent qui, passant devant les postes de casernes, font pousser un hurlement bizarre au factionnaire et sur ce accourir le poste qui présente les armes, avec un roulement de tambour, et l'officier saluant d'un éclair de son épée blanche. Et des badauds qui ôtent leurs coiffes. Très amusant, pour moi ancien locataire — payant — d'un garni rue Monsieur-le-Prince. Et nous avons couru durant des heures, des heures. Été visiter le pensionnat de l'Impératrice, une cage adorable et chaste.

Une institutrice, une Parisienne timide, nièce de Meyer du Collège de France, m'a fait visiter tout l'établissement, dortoirs blancs, réfectoires, cuisines, infirmerie, cabinets de bains, etc. Nous étions seuls... nous vagabondions à travers les étages ; je lui arrachais des bouts de conversation ; à la fin nous étions amis. Puis des visites, en ville, et rentrée

à cinq heures. Je n'avais que le temps de manger et de me préparer pour la lecture du soir et lire les feuilles...

Demain la même chose...

Et des tas de lettres à écrire, des tas !

Je n'écris pas une seule ligne de mes livres. À peine le temps de lire chaque jour mes quelques versets de l'Éthique^[3].

Connaissez-vous Lindenlaub^[4] ?

Qu'est-ce que votre livre sur la peinture à l'encaustique^[5] ?

A-t-il paru quelque chose d'intéressant ?

Je vous envoie quelques sonnets^[6]. Si vous saviez comme c'est horrible ! Toujours la peur de trop corriger ou de ne pas assez faire comme je les aurais voulu. Par exemple ce sonnet, *les Élus*, sur rimes données ! Vous voyez, j'ai trop fait et pas assez ! Je n'aurai pas contenté notre poète et cette affaire me vaudra ses malédictions.

Adviennne que pourra. Je n'ose continuer ainsi pour les autres avant de savoir comment ceux que je vous envoie auront été pris. Non, cette affaire des sonnets a été une idée désastreuse. Je vais perdre une amitié à laquelle j'aurais tenu. Je vous en supplie, ménagez la chose, soignez notre exorde, défendez-moi, montrez la candeur de mes intentions.

Maintenant me voici en face de la correspondance de Talleyrand avec Louis XVIII. Je lis du Sully Prud'h. à petites doses. J'ai cherché dans le *Coffret de Santal*^[7], rien, c'est d'un art trop compliqué.

Je deviens très lourd, et vous finirez par trouver mes lettres stupides.

Quand j'aurai mon outillage d'eau-forte, je mettrai sur cuivre un dessin très bizarre fait l'autre dimanche pour *l'Amour et le Crâne* de Baudelaire.

Je lis la corresp. de Balzac et de Stendhal. Je fais de l'allemand.

Je vais me remettre à mes vers, tâcher à farder plus tristement ces pauvres fleurs sans sève.

N'es-tu pas, comme moi, un soleil automnal,
Ô ma si pâle, ô ma si froide Marguerite^[8] ?

La fiancée de mes quatorze ans, en province, s'appelait Marguerite. Je lui
faisais des vers d'une facture très audacieuse pour mon âge :

Marguerite ! si tu savais combien je t'aime !

Si vous croyez que je vais dire... C'est pourquoi je me tais et cherche
autre chose. Quoi ?

Adde nunc vires viribus
Dulce balneum suavibus
Unguentatum odoribus [\[9\]](#).

Nil inveni melius quam credere Christo.

La pendule aux accents funèbres
Sonnait brutalement midi.
Et le ciel versait des ténèbres
Sur ce triste monde engourdi [\[10\]](#).

MON CŒUR, prière (suite)

Qu'il fasse tout pur, à travers l'azur,
Et, mordu d'un cilice,
Qu'il marche vers Vous, déchiré de tous,
Et brûle et resplendisse,
Au seuil des grands cieus, dans un radieux
Écroulement de roses,
[\[8\]](#)

Ardent reposoir où monte, le soir.
L'encens triste des choses...

La débauche et la mort sont deux aimables filles [\[11\]](#).

Et Kahn ? pas de nouvelles ?

De l'arrière-saison le rayon jaune et doux [\[12\]](#).

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées [\[13\]](#).

« Dieu s'aime soi-même d'un amour intellectuel et infini » [Spinoza].
« La Béatitude est l'amour de Dieu. »

J'ai le cœur très pourri de tristesse.

Guten Abend
Lehn' deine Wang' an meine Wang' ! [\[14\]](#)

O schwöre nicht und küsse nur,
Ich glaube keinem Weiberschwur !...

O schwöre, Liebchen, immerfort [\[15\]](#).

Und wüssten's die Blumen, die kleinen,
Wie tief verwundet mein Herz,
Sie würden mit mir weinen,
Zu heilen meinen Schmerz [\[16\]](#).

Pourri, pourri de tristesse.

JULES LAFORGUE.

Pardon de ce que le Souza n'ait pas encore été remis, n'est-ce pas [\[17\]](#) ?

-
1. [↑](#) M. Ch. Henry avait prié Jules Laforgue d'aller voir le ministre du Brésil à Berlin, baron de Jaurú, au sujet de la publication posthume des *Mélanges de calcul intégral* du mathématicien brésilien Joaquin Gomez de Souza, édités par les soins de M. Ch. Henry, chez Brockhaus, à Leipzig.
 2. [↑](#) Au lieu de « la comtesse » Laforgue avait d'abord écrit « maman ».
 3. [↑](#) De Spinoza.
 4. [↑](#) M. Th. Lindenlaub, aujourd'hui rédacteur au *Temps*, était, en 1881, correspondant d'un journal français à Berlin. Il se lia avec Laforgue dès l'arrivée de celui-ci. Sur ces circonstances, cf. l'Introduction de *Berlin, la Cour et la ville* de Jules Laforgue (Éd. de la Sirène. Paris, 1922).
 5. [↑](#) *L'Encaustique et les autres procédés de peinture chez les Anciens* qu'en collaboration avec Henry Cros M. Charles Henry devait publier en 1884.
 6. [↑](#) C'est-à-dire des sonnets de M^{me} Mullezer.
 7. [↑](#) Charles Cros, *Le Coffret de Santal*.
 8. [↑](#) Cf. le fragment *Amour de la quinzième année* (*Vie Moderne*, 27 août 1887) et le poème : *Excuse macabre* (cf. *l'Appendice des Poésies*) où figure ce même prénom « Marguerite, Margaretha, » et qui datent l'un et l'autre de la tout première époque littéraire de Laforgue.
 9. [↑](#) *Les Fleurs du Mal* : Franciscæ meæ laudes.
 10. [↑](#) *Ib.* : Rêve parisien.
 11. [↑](#) *Les Fleurs du Mal* : Les deux bonnes sœurs.
 12. [↑](#) *Ib.* : Chant d'automne.
 13. [↑](#) *Ib.* : Le Balcon.
 14. [↑](#)

Bonsoir.
Appuie ta joue à ma joue (H. Heine, *Intermezzo*, VI).

15. [↑](#)

Ô ne jure pas, baise seulement,
Je ne crois à aucun serment de femme !...
Ô jure, aimée, perpétuellement ! (H. Heine, *ib.*, XIII).

16. [↑](#)

Et si les fleurs, les petites fleurs
Savaient combien profond est blessé mon cœur,
Elles pleureraient avec moi
Pour guérir ma douleur. (H. Heine, *Intermezzo*, XXII.)

17. [↑](#) Un travail de Joaquin Gomez de Souza, le mathématicien brésilien dont il a été question précédemment.

XVII

À CHARLES EPHRUSSI

Berlin 31 décembre [1881].

Cher Monsieur Ephrussi,

Pardon, pardon d'avoir tant attendu pour vous répondre. J'ai fait une foule de courses, mais, comme je vous l'ai dit, mon incurable timidité est assez aise du prétexte de la semaine du Jour de l'an pour retarder encore ces deux visites que je désire tant, M. votre cousin et M. Lippmann.

Je sors de ma lecture de 11 h. Rien dans les journaux. L'Impératrice goûte beaucoup les articles d'Étincelle. *Le Royaume des chiffons* l'a enchantée tout particulièrement. Je suis chargé de fureter dans les journaux pour trouver des entrefilets de modes pour la première femme de ch. de l'Imp., M^{lle} de Meindorff.

Toujours Metternich et toujours Sully Prudhomme.

Si vous saviez que je vous aime.
Surtout si vous saviez comment,
Peut-être vous entreriez même [\[1\]](#)
Tout simplement.

L'Imp. a ici un pensionnat modèle, quelque chose comme Saint-Cyr. J'y ai trouvé une Parisienne institutrice, nièce de P. Meyer du Collège de France.

Et je travaille, travaille. Je fais de l'allemand, des vers, du musée de Berlin, de l'*A. Dürer* (un article pour moi).

Aujourd'hui, une journée de printemps avec le soleil et le ciel bleu clair et des grands militaires reluisants. — À Paris vous avez naturellement des marécages, des averses, du brouillard malade, et comme toujours les arrosages, les éternels arrosages sur la voie publique.

Merci de vos bonnes lettres, mais je ne veux pas qu'elles soient un ennui pour vous. Répondez-moi quand vous avez un petit quart d'heure à tuer et que votre papier à lettres n'est pas loin de votre main. Je sais que vous pensez à moi et que vous n'oubliez pas qu'il y a quelque part, à Berlin, un être qui vous doit tant et vous en est si reconnaissant. — Pour moi, laissez-moi vous écrire souvent, à l'aventure, vous racontant n'importe quoi, avec toujours cette épigraphe sous-entendue : *nil sub sole novum* ou plutôt *omne sub sole novum*.

Bourget m'écrit. J'ai trouvé ici un de ses amis. J'attends toujours aux *Débats* l'article de Clément ou du *fidèle Berger*. Je reçois les jeudis et les lundis de Bourget, et je verrai aussi. Il y a cinq chroniques à écrire sur votre livre. — Une sur vous, votre silhouette, votre jeune gloire (de bénédictin-dandy ?), vos travaux, vos collections ; très parisienne. Une autre, sur trois sortes de critique d'art, en prenant comme exemples, par exemple, votre procédé, celui du Watteau des de Goncourt, celui de M. Taine. Une autre sur ceci : jusqu'à quel point un Parisien de 1882, qui collectionne des impress. et va à Bruxelles pour écouter une première et a son fauteuil à l'Opéra, et va chez Brébant et fume sur le boulevard et porte des tuyaux de poêle, peut comprendre l'âme d'Albert Dürer, etc., etc.

Voyons ce que je vais trouver un de ces jours dans le *Parlement*^[2]. De toute façon vous verrez combien cette âme de poète aura compris votre œuvre et comprend l'âme de celui qu'entre nous nous appelions notre maître — bien que je n'aie jamais fait d'infidélité au vieux Rijn.

Sur ce je vous quitte, et, puisque c'est l'usage et malgré mes convictions fatalistes, permettez-moi de vous « souhaiter une bonne année » à vous et aux vôtres.

Votre bien reconnaissant,
JULES LAFORGUE.

1. ↑ *Sic* (au lieu de : Vous entreriez peut-être même).
2. ↑ Journal auquel collaborait M. Paul Bourget.

XVIII

À M. CHARLES HENRY

Mercredi [4 janvier 1882].

Mon cher Henry,

Je viens de recevoir votre lettre.

Je suis très pressé. Pas encore été chez le ministre. J'ai dû chercher son adresse. Les fêtes de Noël, très importantes ici, m'ont fait croire que je l'eusse importuné ces jours-ci. *À demain.*

J'ai remis six sonnets de mon mieux ^[1]. Je vais vous les envoyer avec une dissertation nécessaire. N'en parlez pas encore à notre cher poète, car je vous réécrirai demain. Je suis très pressé.

J'ai un ami ici, un jeune M. Lindenlaub, qui vous connaît et que vous étonnez, qui a connu Ferté et m'a édifié sur votre compte.

Reçu un beau cadeau et une bonbonnière exquise de l'Impératrice.

Spleen, spleen.

À bientôt.

Et Kahn ? et Bellanger ?

JULES LAFORGUE.

1. [↑] C'est-à-dire que Laforgue avait corrigé de son mieux six sonnets de Sanda Mahali (M^{me} Mullezer).

XIX

À CHARLES EPHRUSSI

Berlin [9 janvier 1882].

Cher Monsieur Ephrussi,

Qu'il y a longtemps que je ne vous ai écrit ! Je vous écris parce que j'ai à vous dire que d'abord j'ai envoyé avant-hier samedi votre lettre et une carte à M. Bernstein lui demandant si je pouvais lui faire ma petite visite le lendemain vers 10 heures. Il m'a répondu qu'à cette heure il ne serait pas libre, mais que je vienne à 4 h. $\frac{1}{2}$ dîner en famille à moins que je ne fusse pris. (Que lui dites-vous donc dans votre lettre pour que, ne me connaissant pas, il soit si bon pour moi et si aimable ? Ah ! vous n'en faites jamais d'autres !)

Cela néanmoins ne laissait pas que de m'effrayer ; de plus, j'avais lecture à faire et surtout à préparer, et j'ai écrit à M. Bernstein lui disant que je lui ferais ma visite le lendemain lundi à 1 h. (il m'avait prévenu qu'il était tous les jours chez lui à 1 heure), que je le remerciais bien, etc.

Mais voilà que ce matin lundi je reçois la visite d'un homme cherchant qui est M. le Comte de Seckendorff, lequel me dit qu'il me présentera cette après-midi à la Princesse royale.

Alors, j'ai écrit de nouveau à M. Bernstein, professeur de droit romain à l'Université de Berlin, le priant de m'excuser et de ne pas m'en vouloir.

Et je viens d'être présenté à la Princesse royale^[1]. Elle est d'une simplicité et d'une amabilité charmantes. Je m'en suis tiré, je crois (sauf que j'ai été peut-être un peu bavard, mais la Princesse m'a mis sur votre chapitre, et dame...), d'ailleurs dites-moi, n'est-ce pas ? ce que M. de Seckendorff vous en dira, si tant est que tout ceci ait, en réalité, l'importance que cela a eu pour moi. La Princesse m'a tout de suite parlé de vous (je ne suis plus timide, je deviens observateur). Je vois son geste me

montrant vaguement avec un sourire une table de travail, et me disant : Je l'ai presque terminé (votre livre).

Alors je me suis mis à bavarder, parlant de vos *portraits historiques* ; de M^{me} V^e Grahl, veuve de M. Grahl, possesseur d'une collection de dessins anciens à Dresde ; de l'article de Chesneau ; d'une deuxième édition de votre livre.

J'ai insinué que la publication de pareils livres à l'époque du jour de l'an, pêle-mêle avec la pacotille des livres d'étrennes, leur ôtait peut-être quelque chose de leur caractère imposant et durable... etc. J'ai bien bavardé, trop peut-être. J'ai toujours peur — enfin.

Outre cela, j'ai porté l'autre jour votre volume à l'Impératrice. J'ai mis le livre devant elle, elle a feuilleté les premières pages, puis, à son côté, je lui ai montré une à une les héliogravures et quelques dessins. Elle était émerveillée et plaçait des appréciations justes. Seulement elle a vu à la première page votre petit mot, et j'ai eu toutes les peines du monde à lui persuader que c'était pure amabilité de votre part, que je n'avais fait qu'un travail de copiste, et que d'ailleurs il était évident que j'étais trop jeune pour collaborer à de pareils ouvrages. Alors, elle m'a félicité du cadeau que vous m'aviez fait là. Etc.

Et voilà.

Et maintenant, ô bénédictin-dandy de la rue de Monceau, que faites-vous ? Je vois toujours les sommaires de la *Gazette* et de l'*Art*. Que tramez-vous entre votre *Grenouillère* de Monet et le *Constantin Guys* de Manet et le Van Goyen noyé d'averses et de brume, et la chose d'Ary Scheffer, et les archéologies bizarres de Moreau — dites ?...

Et Bourget ? Je vois très souvent ici un de ses amis qui fait de la critique musicale. Je fais des connaissances, un peintre de Dresde, un pianiste, le violoniste Ysaye, élève préféré de Vieuxtemps, ami de Rubinstein, etc.

Je travaille, travaille. Assez d'allemand — beaucoup de vers — une dissertation sur l'amour, cette force éternellement charmante et sale et ridicule.

Puis, je me réchauffe les yeux avec une pile de crépons japonais laissés par Pigeon.

Puis je refais des vers. Vu les peintures du café Bauer. Il fait ici un temps de mars très doux et pluvieux.

Je regrette les galeries de l'Odéon, les ciels malades que l'on voit du pont de la Concorde, les belles flaques de la place de ce nom. (J'ai été amoureux de la statue de Nantes qui symbolise la chasteté saine et virile.) Je regrette les enterrements à la Madeleine et à Saint-Augustin, et les rosses résignées et somnolentes des fiacres.

Je vous serre la main. J'espère que vous ne m'oubliez pas, même si vous n'avez pas le temps de m'écrire et je suis votre bien reconnaissant

JULES LAFORGUE.

On m'écrit qu'on a vu votre livre à Tarbes (Hautes-Pyrénées) !

1. [↑] Femme du Prince Frédéric, futur et éphémère Frédéric III. Cette princesse, comme on le sait, était Anglaise, ce qui aux yeux de Laforgue, shakespearien et curieux d'art anglais, lui ajoutait des attraits dont par ailleurs elle ne manquait pas.

XX

À M. CHARLES HENRY

[Janvier 1882].

Mon cher Ami,

Je viens de recevoir votre lettre. Je suis très embêté des reproches que vous me faites. Ne m'en veuillez pas. J'étais décidé à remettre ces livres avant le jour de l'an. J'ai écrit pour demander l'audience. On m'a répondu que le ministre^[1] était pour quelques jours absent de Berlin et qu'à son retour il m'indiquerait le jour et l'heure demandés.

J'attends.

Et vous me pardonnez. — D'ailleurs tout ceci vous a donné l'occasion de m'écrire une lettre (que vous trouvez) spirituelle, et me voilà plus que pardonné.

Je vous avoue, d'autre part, qu'en ouvrant votre lettre j'avais peur d'y trouver l'annonce de la rupture entre notre poète et moi. J'en suis quitte pour la peur. Bien plus, il va m'écrire.

(Et cette photographie dont vous me parliez dans votre dernière ?)

Votre bouquin à l'encaustique m'épate — très. — Cela jure un peu avec l'anesthésiomètre et Fermât et Caylus^[2]. Mais il faut s'attendre à tout avec vous.

Lindenlaub vient me voir. C'est un charmant garçon, une intelligence curieuse de tout et qui sait tout. Il vous admire profondément. Il ne trouve que l'épithète de « singulier » à mettre à votre nom. Nous parlons de vous, il songe ; puis secouant la tête : « Ah ! le singulier garçon, la singulière existence. »

C'est cela ; écrivez à Kahn.

Béni soit M. Minoret^[3] ! Quand tout cela paraîtra-t-il ?

Et moi aussi je travaille. Je travaille mon bouquin de vers. Je fais deux pendants à mes deux soleils malades : *Amitiés à la Lune*. La placidité berlinoise m'exaspère et j'en ai peur, aussi je n'écris pas une phrase, un vers sans vouloir du suraigu, pour me prouver que je ne m'en vais pas. Mais sans doute l'alcool à Berlin est tisane à Paris. Enfin, j'ai ici mon Baudelaire, mon Cros, des Stendhal, une foule de Balzac, *En ménage*, du Taine et mon Hartmann^[4].

Mes jours se ressemblent, à part la secousse du jour de l'an, des réceptions et des défilés de carrosses de cour que je croyais décidément relégués dans le bric-à-brac des beaux siècles d'apparat.

Ah ! ça, fait-il, oui ou non, froid à Paris ?

Ici, tout le monde est ahuri. Du ciel bleu, un air tiède, des ondées d'avril, un temps charmant qui emplit les belles rues de jolies femmes qui se croient au printemps. Mes fenêtres donnent sur la promenade la plus fréquentée et je regarde. Il y en a d'adorables. Je passe des heures à les regarder, je fais des rêves. Mais bientôt je songe qu'elles ont, ces anges ! pantalons et organes génitaux — pouah ! pouah ! — c'est là, d'ailleurs, la grande tristesse de ma vie. —

Oui, monsieur !

Mais n'éveillons pas les questions irritantes, comme on dit dans le *Panache*. Enfin, est-ce le roi de Bavière ou l'empereur du Brésil qui a écrit ce livre : *Mission actuelle des Souverains par l'un d'eux*<ref>Ouvrage du marquis de Saint-Yves d'Alveydre.</ref> ?

Pour remplir le blanc qui me reste je vous envoie une réflexion.

La Terre ? — Voici : Dans des semaines d'éternités, la Conscience, par esprit d'ordre, fera le bilan des espaces et des temps depuis son dernier compte. Au bas d'une page, elle arrivera à une planète bête avec son histoire insignifiante, valeur négligeable pour la Conscience, et suivront une foule de milliards de planètes semblables, et parmi elles se trouvera la Terre. Et la Terre aura pour tout souvenir un « idem » dans cette colonne de nullités. La Terre ? — Voilà^[5].

Sur ce, adieu. Je vous réécrirai bientôt, mais ne m'oubliez pas.

Dois-je compter sur la lecture de notre poète ? Je ne suis pas encore très rassuré.

JULES LAFORGUE.

-
1. ↑. Toujours le ministre du Brésil.
 2. ↑. Objets divers des travaux de M. Charles Henry à cette époque.
 3. ↑. M. Minoret, collectionneur auquel appartenaient les lettres de M^{lle} de Lespinasse à divers amis, et que M. Charles Henry allait publier quelques années plus tard, en 1887.
 4. ↑. *En ménage* de Huysmans et la traduction de la *Philosophie de l'Inconscient* de Hartmann.
 5. ↑. C'est l'idée reprise plus tard dans *Hamlet ou les suites de la piété filiale (Moralités légendaires)* : « Et toi, silence, pardonne à la Terre ; la petite folle ne sait trop ce qu'elle fait : au jour de la grande addition de la Conscience devant l'Idéal, elle sera étiquetée d'un piteux *idem* dans la colonne des évolutions miniatures de l'Évolution Unique, dans la colonne des quantités négligeables... »

XXI

À CHARLES EPHRUSSI

[Berlin, 13 janvier 1882.]

Cher Monsieur Ephrussi,

Je vous demande de m'excuser, mais je ne trouve vraiment pas le temps d'écrire. Ce matin lecture, puis faite (enfin) ma visite à M. Bernstein, puis des courses, puis préparer la lecture, puis la lecture et à 9 h. un thé chez la Princesse royale. J'en sors ; il est 11 h. ½. M. Bernstein a été bien aimable pour moi. J'ai bavardé très longtemps, sur vous et sur tout. Je soupçonne que M. Bernstein est un bibliophile convaincu. J'ai vu aussi M^{lle} Bernstein qui s'intéresse beaucoup à notre littérature. Je me suis tout de suite senti dans une atmosphère de sympathie. M. Bernstein commençait à croire que j'étais un être mythologique, mais j'espère qu'il m'a pardonné mes retards (vous devez lui avoir dit que j'étais coutumier de ces sortes de choses). Mais je voudrais qu'on fût bien persuadé que je supporterais tout plutôt qu'on crût que j'ai commis une impolitesse avec intention.

J'étais bien effrayé de ce thé pour ce soir, mais au bout de cinq minutes j'étais remis et j'observais des types. De bien curieux. Werner^[1] (les peintures du café Bauer), Curtius, le comte de Pourtalès, etc... et les femmes...

J'ai tout de suite revu des connaissances, outre l'aimable M. de Seckendorff, et j'en ai fait de nouvelles.

De 9 à 11 h. j'ai été tout yeux et tout oreilles, malgré mon air de mélancolique errant. Un instant la Princesse royale est venue à moi et m'a parlé. Je sentais tous les yeux braqués sur moi, mais je ne me suis pas effrayé, et j'ai été souple comme dans un roman de Stendhal. Mais j'ai glané des pages de notes. Un curieux profil de diplomate anglais. De vieux gâteaux chamarrés de ferblanteries dorées. Et les femmes.

Je me repaissais de réflexions méphistophéliques.

Un incident :

Vers 10 h. j'étais dans un groupe. Je voyais un militaire chamarré causant avec celui-ci, celui-là. Je ne le connaissais pas. Brusquement il vient à moi, me serre franchement la main et se met à causer très familièrement en riant. Je réponds ; je souris aussi devant cette rondeur affable, et je bavarde. Il me quitte et alors je demande au D^r Velten quel est ce militaire qui vient de me quitter ? Mais c'est le Prince royal.

Tableau, comme on dit. Je lui raconte mon cas et il me rassure. Néanmoins je vais me confesser encore à M. de Seckendorff qui me rassure et à l'aide-de-camp, M. de Nivenheim, qui en rit à son tour et fait plus que me rassurer.

Ce matin l'Impératrice me dit en souriant ironiquement : « Vous étiez au thé hier, vous avez vu mon fils ?... » (Le D^r Velten lui avait raconté la chose.) Alors, j'ai raconté à mon tour, et que finalement j'étais bien confus, et que je n'avais pas eu l'honneur d'être préalablement présenté à Son Altesse... etc... Elle m'a répondu qu'il n'y avait pas de quoi être confus. Et voilà.

Je lis une page de Spinoza ou de Hartmann, et je suis à mille lieues au-dessus de toutes ces dorures. Il n'y a que l'Art. Vous le savez aussi, vous qui êtes le bénédictin-dandy de la rue de Monceau.

Et que devient Bourget ? On me dit qu'il a disparu, qu'il est en Angleterre en pourparlers avec miss Parnell. Peut-on lui écrire ^[2] ?

L'Impératrice a trouvé la *Vie inquiète* très distinguée de sentiment. Je lui ai parlé de l'auteur comme étant le premier de la génération en vogue : ce qui est vrai. Et voilà.

Que faites-vous ? Que fait-on ? M. Blanche ^[3] suit-il vos conseils et ne met-il plus d'eau dans son vin ? Le bedeau de Saint-François-de-Sales est-il toujours le sérieux cicérone artistique que nous avons connu ?

Il est probable que je reverrai M. Bernstein et sa famille. Si vous aviez quelque conseil à me glisser à ce sujet, j'en serais bien plus à mon aise.

Mais ne m'écrivez que si vous avez dix minutes à tuer.

Je vous serre bien la main.

JULES LAFORGUE.

-
1. [↑] Le peintre Anton von Werner, auteur du fameux tableau du Château royal à Berlin, *La Proclamation de l'Empire à Versailles*.
 2. [↑] M. Paul Bourget fit à cette époque un séjour en Angleterre, et particulièrement à Oxford d'où il rapporta *Sensations d'Oxford* qui parurent en septembre 1883 dans la *Nouvelle Revue*.
 3. [↑] Le peintre Jacques-Émile Blanche.

XXII

À M. CHARLES HENRY

Dimanche [15 janvier 1882].

Mon cher Henry,

Il est 11 h. $\frac{1}{2}$. Hier au soir j'ai reçu une lettre de la part du baron de Jaurú. Il m'attendait un de ces jours à 11 h. et j'y suis allé ce matin. J'en sors.

Enfin, c'est fait. — Vous ne m'en voulez plus.

Il demeure, à un 2^e, une belle maison, dans une belle rue. Il m'a bien reçu. Paraît cinquante ans, visage osseux et brûlé, moustaches maigres. Yeux enfoncés derrière des lorgnons d'écaille. Il prononce *poublication*. Il me dit qu'il est en *correspondance épistolaire* avec vous. Me raconte l'histoire de cette publication. J'entame votre éloge, en terminant par la déclaration de votre âge. Il vous donnait quarante ans, docteur Henry. J'ai eu de la peine à lui persuader que vous n'en aviez que vingt-deux. Nous avons parlé de l'Impératrice, puis je me suis retiré.

Maintenant pourquoi ne m'écrivez-vous pas ? Notre poète est toujours furieux contre moi sans doute. Enfin, j'irai peut-être au printemps prochain lui demander pardon. En tous cas, dites-lui que j'avais, en tout ceci, les meilleures intentions du monde.

Mon cher ami, que je voudrais vous avoir ici ! Je traîne mon habit noir partout ; j'observe. J'ai été présenté à la princesse royale pour causer d'Ephrussi. J'ai été invité avant-hier au soir à la soirée du Prince royal (avec qui j'ai une aventure que je vous dirai un jour et dont on a bien ri). Curieuses ces soirées, des habits constellés de ferblanterie, des épaules blanches, des titres, des militaires sanglés, etc.

Je lis plus que jamais mon Spinoza. Je fume continuellement. Je rime plus que jamais, et j'attends vos lettres.

Et votre Salon ?

Je lis en ce moment un roman d'Henry Gréville, *Perdue*, d'une forme plus que neutre, mais l'idéal du roman à lire ici. Je suis heureux d'avoir mis la main dessus. Quand ce sera fini, je me rabattrai sur Hector Malot ou frère Féval.

Toutes les fois que vous lirez quelque chose de lisible ici ou en entendrez parler, signalez-moi, n'est-ce pas ? la bouée en question.

J'attends une lettre de Kahn qui sait mon adresse.

Croyez-vous que le baron de Jaurù donne des soirées et qu'il m'invitera ?

Rappelez-moi au souvenir de Bellanger, de Cros^[1] et Kahn et ne m'abandonnez pas trop.

Adieu.

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Henry Cros, le sculpteur des admirables cires et pâtes de verre, né à Narbonne en 1840, mort en 1907. Il était le frère du D^r Antoine Cros (1833-1903) et du poète Charles Cros (1842-1888), l'auteur du *Coffret de Santal*.

XXIII

À M^{me} MULLEZER

Berlin, 23 janvier 1882.

Mon cher poète,

Mes meilleurs remerciements pour votre bonne et spirituelle lettre. Ne pouvant vous les faire de vive voix, je vous les transmets par la poste et j'abuse de ce prétexte pour remplir les quatre pages que voici.

Je ne vous cacherai pas la belle peur que j'avais que cette affaire des sonnets, si outrecuidamment corrigés par moi, n'eût jeté, comme on dit, un froid dans nos relations à peine encore ébauchées. Mais me voilà trop rassuré par la charmante poignée de main que vous m'envoyez ; mais, je me trompe, c'est « l'expression de vos meilleurs sentiments » que vous m'envoyez. Que veut dire « meilleurs sentiments » ? Simple formule, sans doute. C'est au mieux.

Je n'avais pas osé toucher aux autres sonnets, mais, puisque vous le voulez, je les achèverai de mon mieux, comme les précédents.

Comme vous le dites, vous seul savez l'âme de vos pièces, et vous comprenez admirablement que tout ce que je pouvais faire se bornait à essayer d'en serrer un peu la trame en éliminant les expressions neutres et en les remplaçant par des virtuosités de plume. — Lisez-vous, cher poète, Baudelaire, Bourget, Charles Cros ?

Venir à Pâques ? je l'espère bien, quoi que ce soit l'époque où nous allons à Bade. Enfin j'espère revoir Paris en avril, quand les arbres du Luxembourg ont des feuilles tendres et transparentes au soleil, et que les manuscrits de la Bibliothèque nationale sentent le printemps. — Tous les dimanches, cher poète, à la tombée du soir, j'ai des spleens lancinants à songer à Paris à cette heure, à notre quartier, rues Denfert, Gay-Lussac, Berthollet, Monsieur-le-Prince, etc. — Ces rues existent-elles toujours ?

Je vois Henry filant comme une élégante sauterelle le long de la rue Denfert, et puis causant avec vous dans votre petit salon et j'en suis très jaloux. Fermez-lui parfois votre porte au nez, n'est-ce pas ?

Ici, je suis dans une rue tout en palais et monuments, c'est vous dire qu'on n'y entend jamais les sanglots d'automne des orgues de Barbarie. Les orgues, mes bons amis de Paris. Ici, je n'en ai entendu qu'au Bois, si déplacé que cela puisse vous paraître. Et il me tarde bien d'entendre celui qui est toujours vers cinq heures à la porte du Luxembourg. La rue Denfert n'étant pas loin de là, j'irai vous voir, dites ?

Dans votre salon intime et obscur aux meubles sévères. J'ai toujours dans l'âme la chanson de l'averse du soir, de ce dernier soir où je vous vis, moi le cœur serré à songer à mon départ, vous souriant en causant, tandis que vos yeux pleuraient encore cette espèce de chien enlevé dans des circonstances si mystérieuses dans la journée du 27 novembre 1881.

Oui, Henry est un être extraordinaire. Son ministre du Brésil, dont il vous a peut-être parlé et qui l'appelle le docteur Henry, ne voulait pas croire à ses 22 ans. Henry a un grand tort, celui de n'être pas dandy : il devrait soigner ses mains, se chauffer fin, être toujours fraîchement rasé, porter des vêtements faisant valoir l'aristocratie de ses allures.

J'aime beaucoup Bellanger, qui a fait d'excellentes choses très coloristes, très nerveuses dans *Nana*, *l'Assommoir* et *le Ventre de Paris*. Conseillez-lui, cher poète, et ordonnez-lui d'illustrer à lui seul *Thérèse Raquin* ou un autre livre bien moderne.

Je n'ai vu qu'une fois Henry Cros.

Ici je tâche à ne pas trop oublier. Je vois des journalistes, des musiciens. Mais je suis très occupé ; de mémoire de lecteur, l'Impératrice n'avait jamais lu aussi assidûment. Je n'ose mettre cela sur le compte de mes attrait multiples, mais je suis très occupé.

Je serais très heureux, cher poète, mais n'en dites rien à Henry, si vous répondiez à ma lettre et si vous vouliez que nous échangeions ainsi des bavardages hebdomadaires, ou tout au moins bimensuels.

Je vous serre affectueusement la main et j'attends une lettre bien charmante et bien spirituelle.

JULES LAFORGUE.

Pardonnez à l'orthographe probablement hétérodoxe de l'adresse.

P.-S. — Je vais vous dire ce que je dis à tous ceux à qui j'écris. Mon domestique fait collection de timbres. Demandez-en de ma part à Henry et si vous en avez vous-même que vous devez jeter, envoyez. Je vous remercie d'avance.

XXIV

À CHARLES EPHRUSSI

Dimanche [Berlin, 29 janvier 1882].

Cher Monsieur Ephrussi,

Voilà longtemps que je ne vous ai écrit. J'ai reçu un feuilleton de Bourget sur *la Faustin*^[1] et j'ai cru reconnaître votre écriture dans l'adresse de sa bande. Donc vous vivez encore.

Vous ai-je conté ma première visite à M. Bernstein ? J'ai été encore le voir mardi dernier, M^{lle} Bernstein était souffrante et je n'ai pas encore vu M^{me} Bernstein.

M. Bernstein est bien aimable pour moi. J'ai passé deux bonnes heures avec lui. Il a un Goyen comme vous, un beau, bien automne, bien triste. Un Patenier. Il m'a montré une série adorable de petits dix-huitièmes, des dessus de tabatières, des fantaisies légères, des allégories charmantes jetées du bout du crayon, relevées de quelques coups de pinceau. Une édition de Molière avec les Boucher. Un traité de géométrie avec des Cochin au bas des figures, etc. Puis nous sommes sortis ensemble, — fait les stations devant les vitrines, et chez moi où je lui ai prêté *En ménage* d'Huysmans, les deux volumes de notre Bourget, le Baudelaire... M. Bernstein est un homme précieux. Il doit être avec moi le seul homme de Berlin qui adore la décadence en tout.

Et vous, que faites-vous ? Vous avez dû acquérir de nouveaux impressionnistes. Je ferme les yeux pour voir le pastel de Blanche, d'un couchant si triste. *La Faustin* fait-elle beaucoup de bruit ? J'ai lu déjà plusieurs fois *Pot-Bouille*.

J'ai reçu une petite lettre de Bourget, une lettre triste, triste, avec parfois un sourire jaune. Outre cela Pigeon m'écrit que Bourget est dans un découragement de tout qui lui fait de la peine. (Et son volume ?)

Et vous, que faites-vous, ô bénédictin, ô dandy, ô homme sain d'esprit, de nerfs et de cœur, ô homme bien équilibré ? Vous reposez-vous sur votre jeune gloire ? Pourquoi n'êtes-vous pas passé par Berlin en allant à Bruxelles voir *Hérodias*^[2] ?

Ah ! vous savez que je connais *Hérodias* maintenant. J'ai ici deux amis^[3]. L'un est violoniste (il avait un article dans le dernier supplément du *Figaro* et jouera vendredi devant l'Impératrice) et son frère est pianiste. Ils ont déchiffré et chanté toute la partition. N'est-ce pas agréable ? Je crois que nous aurons bientôt Saint-Saëns. J'ai fait aussi la connaissance du petit Dangrémont et de son père. Passé plusieurs heures ensemble. Des mœurs bien curieuses. Pris des notes.

Et le ministère qui est tombé ! Hier j'ai expliqué de mon mieux à l'Impératrice ce que c'était que le scrutin de liste... Maintenant les lectures marchent bien ; deux par jour. Jamais l'Impératrice n'avait tant lu. Elle a dit à la comtesse Hacke que je lui plaisais de plus en plus. Et en me le répétant la comtesse Hacke n'en était pas encore revenue, car il paraît que l'Impératrice n'est pas prodigue sur ce point.

Le matin nous faisons des exercices de style et comme sa main est trop faible pour écrire elle me demandait toujours de lui trouver une forme d'exercices. Après bien des réflexions, j'en ai trouvé une qui lui fournit l'occasion d'être spirituelle parfois et de tourner élégamment des phrases de vive voix, sur un mot. Elle en est chaque fois enchantée. (Est-ce assez Machiavel ?)

Et tout est pour le mieux dans le pire des mondes possibles, sauf, etc., etc...

Et je vous serre la main.

Devinez à quoi je songe ? À la façon dont vous disiez « oh, quelle horreur ! » quand Bourget émettait une idée ou une expression... étrange. Vous souvenez-vous ?

Adieu, ne m'en veuillez pas trop.

Votre

JULES LAFORGUE.

1. ↗ Le roman d'Edmond de Goncourt, qui venait de paraître.
2. ↗ L'opéra de Massenet, dont on venait de donner la première représentation au théâtre de la Monnaie à Bruxelles.
3. ↗ Les deux frères Ysaye.

XXV

À CHARLES EPHRUSSI

Berlin (2 février 1882].

Cher Monsieur Ephrussi,

Quand je vous appelais ô homme sain d'esprit, de nerfs et de cœur, ô homme bien équilibré !! — Cher Monsieur Ephrussi, vous êtes un sage de critiquer ainsi la maladie qui pousse des fleurs du genre de *la Faustin*, vous êtes un sage ; jamais vous ne sentirez le charme de la décadence, je vous plains et assurément, quand je raconterai votre sortie à M. Bernstein, lui qui aime la décadence, il vous plaindra aussi avec un sourire d'yeux derrière ses lunettes d'or. Parbleu oui, tout ce que vous dites là est très juste, mais, dame, il faut être de son âge et même en avant de son âge sous peine de passer pour un Monsieur antédiluvien et d'être recommandé aux paléontologues de la critique littéraire.

Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

J'aime beaucoup la description que vous me faites de l'attitude de Bourget chez Renan (dont la *Vie de Jésus* a été appelée par P. Véron « du sirop d'hérésie »).

Je vois encore Coquelin dans Diafoirus, mais j'espère que les sièges du salon de M. Renan ne sont pas si élevés que ça.

Je voudrais bien voir Bourget dans cette attitude et baissant la voix, sa voix qui est tout un orchestre.

Et son Baedeker ? — Et vos dessins de His de la Salle ? J'ai trouvé ici la *Gazette* dans la Journal Zimmer à la Bibliothèque.

Je n'ai pu encore aller voir M. Lippmann (voilà une chose terrible). De 1 h. à 3 h. on peut le voir et je n'ai ces heures bien libres que le lundi, et le lundi son musée est fermé. Voilà encore un petit martyre. Dites ?

Je suis très occupé. Je lis en ce moment les deux énormes volumes de Galiani avec la certitude de n'en pas tirer une page de lecture pour l'Impératrice, c'est un peu vert. Nous avons la ressource de la *Revue des Deux Mondes* (Maxime Du Camp et un article sur les musées de Berlin). Nous allons avoir ces jours-ci l'exposition Vereschagin (est-ce bien l'orthographe ?) Je l'avais déjà vue à Saint-Arnaud à une époque de flâne à outrance, et j'y ai passé, je me rappelle, deux entières après-midi.

Ici, je n'aime, après Menzel et autres, que leur Joseph Brandt, qui a une si belle verve de touche et qui m'était resté inoubliable avec ses Kosaques de l'Expos. Univ. de 1878.

J'ai été voir hier M. Bernstein. Je ne l'ai vu que quelques minutes, il gardait la chambre pour un mal de gorge survenu.

J'irai le revoir. — Merci de votre lettre.

Adieu bien.

Votre

JULES LAFORGUE.

Connaissez-vous le concert Hans Bilse de Berlin ? J'ai fait là-dessus une pochade pour un jour à la *Vie Moderne*. Je me suis aperçu que mon volume de vers était un ramassis de petites saletés banales et je le refais avec rage^[1].

1. ↑ Il s'agit toujours de ce volume que Laforgue voulait intituler *Le Sanglot de la Terre*, qu'il ne publia pas et dont une partie nous est parvenue et fut publiée posthumément. (Cf. Œuvres complètes de Jules Laforgue : *Poésies*, tome I.)

XXVI

À CHARLES EPHRUSSI

[Berlin, 12 février 1882]. Samedi soir.

Cher Monsieur Ephrussi,

Je viens de lire votre article. Il est bien intéressant. Mais rien qu'à la façon dont il commence, rien qu'aux quelques lignes où vous donnez le caractère de ces médailles, rien qu'à la façon dont vous terminez, bref à l'allure consciencieuse et modeste de ces quelques pages j'aurais reconnu que vous en étiez l'auteur quand même je n'aurais pas trouvé votre nom au bas de la dernière.

J'ai lu dans le même numéro les choses si intéressantes que publie G. Guérault^[1], et dont j'avais lu des choses semblables déjà dans la *Revue philosophique* de Ribot — et avec grand plaisir.

Et, dix minutes, je suis resté en extase devant les pieds aristocratiques, uniques ! du duc de Reichstadt. — Bien que « vilain et très vilain » (comme disait ce voyou de Béranger), j'adore la *race* et quand, dans ce monde où je suis un peu fourré, je la rencontre, j'ai des jouissances uniques. Sincèrement, ici, il y en a peu. La plupart de ces piliers de cour sont assez vulgaires.

J'ai vu des jeunes gens à Paris et des dames qui avaient plus de race que ça. Le siècle pue le parvenu, n'est-ce pas ?

La princesse royale, elle, est d'une distinction bien complexe dont on démêlerait les éléments avec plaisir la plume à la main. Quant à l'Impératrice, c'est un type accompli de *grande dame*, comme les aiment ceux qui ont vécu en imagination dans les salons du grand siècle et dans ceux du dernier.

Mais il ne faut pas que je vous fasse trop de confidences. Vous devez sans doute lire le premier article de Pigeon^[2]. Il a fait un triste effet. La

nouvelle s'en est répandue au milieu d'un bal à la cour et a fait du bruit. Un peu de cette petite trahison est retombé sur moi. Mais j'ai pris mes mesures et j'ai eu avec le secrétaire de l'Impératrice une petite conversation qui arrêtera net toutes les méfiances à mon égard.

Le cas de Pigeon est assez... singulier, mais je n'en dis pas davantage pour aujourd'hui. J'ai *vaguement eu un écho* d'un entrefilet sanglant de la Gazette officieuse de la cour, pour Pigeon — et je ne sais pas ce qui arrivera. Motus.

Je me tais.

J'ai été revoir ici les Vereschagin où j'avais flâné de si bonnes après-midi à Paris. Ici, c'est autrement bien installé. Éclairage électrique, derrière la cloison où s'appuie la grande toile du *Prince de Galles*, un orgue joue des choses lentes, éternelles et si tristes, qui m'ont bouleversé quand j'ai contemplé (vous vous rappelez ?) ce pope en noir et argent avec son encensoir devant la plaine des cadavres nus.

J'y ai rencontré M. Bernstein mardi dernier. J'ai enfin fait la connaissance de M^{me} Bernstein, qui lit les *Souvenirs* de Renan dans la *Revue des Deux Mondes* ; elle est bien aimable et m'a semblé devoir être spirituelle.

J'ai reçu hier au soir une de ces cartes comme on en reçoit à Berlin.

HERR BERNSTEIN UND FRAU

beehren sich... etc... einzuladen

C'était un dîner pour demain dimanche à 6 heures. Hélas ! j'ai lecture tous les dimanches à 7 heures, mais après ma lecture je m'échapperai vers les Zelten passer un bon moment, causer avec M. Bernstein, tâcher de lui faire aimer un peu Baudelaire qu'il ne goûte décidément pas. Je lui ai porté le *Gaulois* de Zola, cela l'a dégoûté du reste. Je lui ai porté *la Faustin*. Je lui porterai la *Chanson des gueux*. Est-ce de vous que j'ai reçu ce matin un *Gaulois* avec, marqué, un article de Benvolio ^[3] ? Qui est-ce, Benvolio ?

Adieu. — J'espère que vous êtes toujours le même, bien portant, soignant votre barbe, fumant des cigarettes-thé en riant du style degoncouresque.

Je vous serre la main. (J'espère aussi que M. Hoschedé ni autre ne vous a dépossédé de notre Monet aux barques bien dessinées, et que je le reverrai.)

Votre

JULES LAFORGUE.

Je vous parlerai prochainement d'un projet sur Watteau.

-
1. ↑ *Formes, couleurs et mouvements* (*Gazette des Beaux-Arts*, février 1882).
 2. ↑ Amédée Pigeon, le prédécesseur de Laforgue comme lecteur de l'Impératrice, venait de commencer la publication à Paris d'une série d'articles sur l'Allemagne qui allaient composer son volume *L'Allemagne de M. de Bismarck* et dans lesquels certaines remarques ne pouvaient guère être accueillies favorablement à Berlin, et particulièrement à la cour.
 3. ↑ Article intitulé *Le Public et la Critique* (à propos d'un livre récent du philosophe Caro sur *Le Pessimisme*), publié dans le *Gaulois* du 7 février. Nous n'avons pu savoir quel nom cachait ce pseudonyme « Benvolio » et répondre ainsi à la question posée par Jules Laforgue.

XXVII

À CHARLES EPHRUSSI

Berlin [13 mars 1882]. Lundi.

Cher Monsieur Ephrussi,

J'hésitais tous ces jours derniers à vous écrire. J'ai compris à ce que me disait M. Bernstein que vous aviez quitté Paris pour quelque temps. Je me décide à vous écrire rue de Monceau. Je serais désolé que vous crussiez que je vous oublie. Je ne vous dirai rien de neuf sur moi. Ma vie est toujours la même. Je travaille un peu. J'ai fait chez M. Bernstein la connaissance d'un bien intéressant aqua-fortiste, Max Klinger^[1], et j'essaye quelque chose sur lui. J'ai lu votre premier article sur His de la Salle^[2] avec les beaux spécimens que vous donnez.

Sera-ce suivi de quelques articles encore ? Je me suis mis à relire votre énorme *Dürer*. J'essaie de faire des études scientifiques sur les couleurs, un rêve encore, et commence aussi à revenir à mes très vieilles premières amours, le mouvement chez les végétaux.

Avec cela, je me traîne comme un limaçon, très lentement, à travers les pages d'un Ollendorff pour l'allemand. Puis je *pense* et, après avoir pensé, je doute. Je doute si notre pensée rime à quelque chose de réel dans l'univers. Et je m'ennuie ; et, comme dit Bourget, je déchiquette la fougère amère du spleen. S'il suffisait de croire que l'on a du talent pour en avoir, j'en aurais. — Vous, vous êtes sain et sauf, vous travaillez posément et consciencieusement, sans remords. Vous avez un grand but et vous le tenez. Vous ne vous êtes jamais consumé dans des rêves stériles. Est-ce beau, cette année, l'exposition des indépendants ? Ferez-vous enfin le Salon, cette année-ci, dans la *Gazette* ? Quand ferez-vous des chroniques d'art pour la *Vie moderne* ?

Je donne ici des leçons de conversation à un Monsieur qui non seulement ressemble à M. Hoschedé, mais encore a sa voix. Je commence à devenir superstitieux. Est-ce le spectre de l'*Art de la Mode* qui me poursuit ? Si c'était, je lui réclamerais le louis que cette feuille me doit pour une certaine ballade. Lisez-vous les articles de Pigeon dans le *Figaro* ?

Adieu. N'ayez jamais la pensée que je vous oublie, et laissez-moi en penser autant de vous.

Votre

JULES LAFORGUE.

-
1. [↑](#) Max Klinger, auquel Jules Laforgue adressa quelques lettres qu'on trouvera plus loin et avec qui il se lia d'amitié, était né à Plagwitz près Leipzig en 1857. Il est mort en 1920, laissant une œuvre nombreuse tant comme sculpteur que comme peintre et comme graveur.
 2. [↑](#) *Les Dessins de la collection His de la Salle* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} mars 1882).

XXVIII

À M^{me} MULLEZER

Dimanche matin, Spleen.
[février 1882].

Mon cher poète,

Qu'est-ce que c'est que ce bout de lettre que je reçois ! D'abord cela ne commence par rien : ni cher Monsieur, ni cher ami, ni rien (l'appellation qui doit répondre à notre... nuance, n'existerait-elle pas ou bien avez-vous eu peur ?) puis cela ne finit par rien, et pas de signature. Heureusement, ces lignes me parlaient d'un éternel toutou et j'ai pu deviner de qui tout cela venait.

Maintenant, laissez-moi transcrire ici, sans intention d'ailleurs, et tout simplement pour aller jusqu'au bas de cette page sans frais personnels, la dernière phrase de votre billet : « Je suis bien, bien triste de bien, bien des choses qu'on ne peut pas perdre comme l'on perd son chien, parce que personne ne veut vous les voler. »

Hélas, cher poète, que voulez-vous qu'on vous vole ? Votre tableau italien ? vos illusions ? vos vers ? l'orientalisme bazar de votre pseudonyme (*Sanda* est-il un diminutif mignard d'Alexandra et Mahali, une façon indolente de prononcer Magali ? — « Ô Magali, ma bien-aimée », — comme chantaient Faure et Brunet-Lafleur) ? — Oui, que vous volerait-on ?

Quoi qu'il en soit, je vous renvoie, légèrement et outrecuidamment modifiées, vos deux pièces qui, déjà bien comme forme, sont bien curieuses comme état d'âme ; pour ma part j'y vois beaucoup. Vous ferez de ces copies tout ce que vous voudrez, excepté des papillottes.

Henry ne fait pas grand'chose, dites-vous, cela m'inquiète pour moi.

Moi, je mène toujours ma vie de dilettante. Sachez, cher poète, qu'avant d'avoir des ambitions littéraires, j'ai eu des enthousiasmes de prophète, et

qu'à une époque je rêvais toutes les nuits que j'allais consoler Savonarole dans sa prison. Maintenant, je suis dilettante en tout, avec parfois de petits accès de nausée universelle. Je regarde passer le Carnaval de la vie : sergents de ville, artistes, souverains, ministres, amoureux, etc. Je fume de blondes cigarettes, je fais des vers et de la prose, peut-être aussi un peu d'eau-forte, et j'attends la mort.

— Adorez-vous le cirque ? je viens d'y passer cinq soirées consécutives. Les clowns me paraissent arrivés à la vraie sagesse. Je devrais être clown, j'ai manqué ma destinée ; c'est irrévocablement fini. N'est-ce pas qu'il est trop tard pour que je m'y mette ? Je suis forcé d'interrompre mes bonnes soirées au cirque ; on se figure tout de suite qu'une écuyère est l'objet de vos platoniques assiduités et l'on vous propose d'énormes bouquets à lui lancer ?

Au fond, au tréfond, quand je me replie sur moi-même, je retrouve mon éternel cœur pourri de tristesse et toute la littérature que je m'arracherai des entrailles pourra se résumer dans ce mot de peine d'enfant, « *faire dodo* » (avec la faculté de se réveiller !) Pour tout ceci vous verrez un jour mes vers. La prochaine fois je vous chanterai *la Chanson du petit hypertrophique*. Sa mère est morte d'une maladie de cœur, et il va mourir aussi et il chante pour refrain :

J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle.

Vous mettrez cela en musique. À propos, nous avons ici Saint-Saëns, j'ai passé hier chez lui une bien étrange soirée.

Dites, cher poète, entre nous, écrivez-moi de longues lettres, très sérieuses, très intimes, ne bavardons plus, ne soyez plus spirituelle ; échangeons, voulez-vous, des lettres parfumées de confidences ? Vous voyez que je ne me gêne plus. Dites, voulez-vous ? J'aimerais causer en tête à tête avec vous (*vous*) du fond de mon exil, mais sans que Henry regardât par-dessus nos épaules... Voulez-vous ?

Votre JULES LAFORGUE.

P.-S. — Il me tarde que vous publiiez votre volume ; d'abord pour lui-même, mais encore parce que j'espère que vous joindrez à l'exemplaire à

moi destiné votre photographie.

P.-S. — Merci des timbres et de votre définition des collectionneurs.
Mais qui avez-vous donc en Égypte ?

XXIX

À M^{me} MULLEZER

Mercredi [mars 1882].

Madame, cher Confrère, chère Amie, chère Madame et Amie (?)

(Mon gosier de métal parle toutes les langues.)

J'ai eu votre longue lettre hier soir (je rentre du cirque). — Très sincèrement, cela m'a enthousiasmé. — Vous êtes quelqu'un, vous comprenez tout et décidément (*surtout par ambition et par vision*) vous êtes de la bonne race.

(Et tout de suite, pour m'en débarrasser, merci mille fois des timbres et de l'assurance que vous n'avez pas de correspondant au Caire, pays où l'on fabrique des minarets pour ciels indigo.)

Ce que vous me dites de l'état de notre ami *** ne m'étonne guère ; mais pourquoi s'en effrayer, qui de nous n'est pas un peu névrosiaque ? Comment finira *** ? Comment finirons-nous ? Comment finira l'auteur de *la Faustin* ? Comment a fini son frère ? Notre soleil est un gros hystérique, même la lune n'est qu'un mal blanc. Il n'y a qu'à Berlin où il n'y ait pas de détraqués.

*** n'a qu'à aller se mettre au vert, tout un été vert n'écoutant que les friselis des arbres verts, n'avoir l'œil ébloui que des nappes crues vert-perroquet des prairies, ne respirer que du fumier, déshabituer ses yeux du gaz par les humbles résines grésillantes et revenir à Paris avec un brin de santé à dépenser en un livre pour l'amour de l'Art, puis il ira se remettre au vert.

Voyez-vous une autre vie en 1882 à Paris pour un artiste frémissant à tout, sensitif, malade d'un nuage, heureux d'une nouvelle forme de chapeau pour Parisienne et s'autopsiant avec du Chopin. Voyez-vous une autre vie ?

D'ailleurs les maisons de santé sont ici-bas pour recevoir des pensionnaires. Toute cette danse macabre moderne m'amuse :

Espèce de Soleil, tu songes : Voyez-les,
Ces pantins détraqués buveurs de lait d'ânesse
Et de café... [\[1\]](#)

Je vous ai fait part de mes pleurs, vous n'y croyez qu'avec un sourire et me répondez ce que me répond tout le monde : — « Vous êtes bien jeune ! » hélas ! croyez-vous que je pose ?

Bien des choses à dire !

Trois ou quatre individus savent seuls un peu la vie que j'ai menée à Paris, il y a deux ans. Et encore, non, je suis seul. — Quand je relis mon journal de cette époque, je me demande avec des frissons comment je n'en suis pas mort.

J'avais dix-neuf ans, par conséquent pas un brin de mon métier. — Autrement quel livre noir et aigu, j'aurais à la place de celui sur lequel je m'acharne de temps à autre encore !

Pourquoi bavarder aujourd'hui sur ces deux années qui seront probablement la note aiguë de ma froide, froide destinée ?

Cela se raconte par bouts de conversation de temps en temps quand cela nous remonte à la gorge.

Oui, je bâtis un roman qui sera une autobiographie de ma pensée, alors j'analyserai ma petite névrose, car j'en ai une. Une névrose religieuse. J'étais croyant. Depuis deux ans, je ne crois plus. Je suis un pessimiste mystique. Les vitraux de-Notre-Dame m'ont rendu malade souvent. Pendant cinq mois, j'ai joué à l'ascète, au petit Bouddha avec deux œufs et un verre d'eau par jour et cinq heures de bibliothèque. J'ai voulu aller pleurer sur le Saint-Sépulcre. Maintenant, dilettante, revenu de tout, j'irais fumer une cigarette sur le Golgotha en contemplant quelque couchant aux tons inédits. Pascal n'est que de la Saint-Jean à côté de votre serviteur.

(Avez-vous lu *Le Roi vierge* de Mendès ?)

Maintenant dilettante, virtuose, guitariste.

Cependant je souffre encore parfois. Seulement l'envie de pousser des cris sublimes aux oreilles de mes contemporains sur les boulevards et

autour de la Bourse m'est passée, et je me borne à tordre mon cœur pour le faire s'égoutter en perles curieusement taillées.

La vie est trop triste, trop sale. L'histoire est un vieux cauchemar bariolé qui ne se doute pas que les meilleures plaisanteries sont les plus courtes. La planète Terre était parfaitement inutile. — Enfin peut-être Tout n'est-il que rêve ; seulement Celui qui nous rêve ferait bien de hâter le cuvage de son opium.

Trouvez-vous encore que je sois jeune ?

Sachez, Madame, qu'à dix-neuf ans j'ai rêvé de m'en aller par le monde, pieds nus, prêchant la bonne loi, la désertion des idées, l'extradition de la vie..., etc... (airs connus). Hélas ! à la première étape, la gendarmerie m'eût arrêté comme vagabond. Prophète n'est plus un métier.

Donc je regarde passer la vie, c'est très curieux, je mange mon cœur à diverses sauces épicées, fais des vers, de la prose. Et je rêve, j'essaie la critique d'art de demain.

Et voilà. Si j'avais de l'argent, je collectionnerais des céramiques, des japonais, des toiles aiguës d'impressionnistes... je voyagerais. — Je hais les foules, le suffrage universel, je n'aime que l'art et moi (mon spleen, ma santé, mon cerveau).

Et vous, qui êtes-vous ? Je ne me gêne pas, n'est-ce pas ? Mon Dieu, existez-vous ? Existé-je ? Donc tout est égal. Nous sommes contemporains — vous êtes au-dessus des foules, — causons, désennuyons-nous par notre chanson, chacun la sienne.

Si je vous plais, dites-le-moi, je m'achèterai des fleurs que j'irai respirer longuement dans le coin le plus intime de ma chambre ; maintenant redevenons homme de lettres, citoyen français, majeur, vacciné, impropre au service militaire.

Je vous renvoie la pièce que vous appelez votre « fille unique » (prenez une copie de votre manuscrit et renvoyez-le-moi, car il porte au dos un bout de lettre qui m'appartient) — je l'ai retouché un peu, l'accommodant à un état d'âme que j'ai eu — pas pu faire autrement, pardonnez-moi. *Vision* me plaît beaucoup, beaucoup et je la trouve, moi, très complète ainsi. Seulement, lisez Leconte de Lisle, Coppée (?), Banville.

Vous verrez qu'il ne faut pas rimer *éperdues*, *étendues*, *fantastique*, *extatique*, *fleurs*, *cœurs*, puis pour que cela soit plus *vision*, commencez non pas par :

« Je rêve d'un pays... »

mais par :

« *Un pays...* » (comme si vous le voyiez.) C'est très simple.

Ambitions (ce titre est une trouvaille) me plaît bien aussi, mais :

« Dont aucun voyageur n'est jamais revenu ! »

est d'un français trop lâche... peut-être :

« Dont jamais voyageur encor n'est revenu ».

(Pardonnez-moi, n'est-ce pas, ce vilain rôle que vous m'avez fait prendre.)

Vous sentez le poème en prose, ce qu'il doit être, mais celui-ci est trop phraséologisé. Enfin je crois que j'irai sonner chez vous en septembre (à Pâques l'on n'a pas quinze jours) et j'espère une longue lettre et vous demande, simplement pour l'avoir, votre portrait...

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Début d'un sonnet de Laforgue lui-même intitulé *Encore à cet astre* et qui figure, un peu différemment, dans le *Sanglot de la Terre*. (Cf. Œuvres complètes de Jules Laforgue : *Poésies*, tome I.)

XXX

À CHARLES EPHRUSSI

Berlin [31 mars 1882, vendredi].

Cher Monsieur Ephrussi,

N'êtes-vous plus à Paris ? Je vous écris encore à la même adresse. J'ignore absolument ce que vous devenez. Bourget est à Aix. dans des pays inconnus qu'on voit sur les cartes de géographie. M. et M^{me} Bernstein ont quitté Berlin. J'attends le numéro de demain de la *Gazette* pour voir si vous donnez la suite de votre *His de la Salle*. Je lis chaque jour les belles choses qu'on envoie au Salon : le Roll, le Manet, etc.

À ce propos, vous ai-je parlé d'un artiste d'ici, Max Klinger, qui a une sorte de génie du bizarre ? Il a envoyé au Salon de Paris une toile intitulée *Circé* que je n'ai pas vue, mais qu'il m'a décrite et qui doit être bien étonnante. Il a peur qu'elle soit refusée. Il va envoyer en outre quatre eaux-fortes en deux cadres. Remarquez-les, vous serez étonné. C'est péniblement fait, très travaillé, mais si voulu, si profond. Au reste, si vous voyez M. Bernstein, il vous en parlera et vous serez témoin de ses accès de lyrisme.

Ma vie est toujours la même. Les jours passent et se ressemblent. J'ai trouvé ici des endroits tristes où je vais promener mes mélancolies derrière les Zelten, le Kronprinz Ufer et, de l'autre côté de Berlin, le Luisen Ufer. Le soir, il y a des effets étonnants, ce qui prouve que Guillemet est un paysagiste de génie.

Je lis à peu près tout ce qui paraît d'intéressant comme littérature. Le volume de Bourget continue à ne pas se montrer, mais je sors de son *Renan* qui est étonnant.

Votre amie la Princesse royale est toujours malade. J'entrevois de temps en temps M. de Seckendorff. Il paraît qu'il cultive le paysage. Je n'en ai

rien vu. Ici tout le monde fait du paysage. La Comtesse de Brandebourg, la Comtesse Bruhl, la Princesse Frédéric-Charles, etc.

Nous avons eu l'exposition d'une sorte d'union artistique de dames. C'était bien mauvais, à part une large et brutale copie de Hals de je ne sais qui.

L'exposition Vereschagin continue toujours, et toujours l'orgue caché derrière l'immense toile du *Prince de Galles* joue l'*Ave Maria* de Gounod.

Le poète Bouchor^[1] est venu entendre la *Passion* de Bach.

Il fait beau. Je m'ennuie toujours, et la ville de Berlin est de plus en plus assommante ; heureusement que dans quinze jours nous irons dans une autre.

Quand saura-t-on de vos nouvelles ?

À propos — l'autre jour j'ai trouvé en rentrant chez moi la carte de M. Dreyfus. J'ai été à son hôtel pour le remercier de s'être souvenu que je lui avais été présenté, et lui demander de vos nouvelles. Je ne l'y ai pas trouvé. J'y suis revenu encore à deux reprises, mais en vain. Puis il est parti.

Adieu. La *Gazette* n'arrive ici que cinq jours après qu'elle a paru à Paris, mais il est des mystères qu'il faut se garder de vouloir approfondir.

Je vous serre la main.

Votre

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Maurice Bouchor.

XXXI

À M^{me} MULLEZER

[Berlin, avril 1882] [\[1\]](#)

Chère Madame,

J'ai reçu votre lettre si courte. Je vous vois chantant, roucoulant, avec vos toilettes et vos bouquets, chantant de la musique de *jeune*. (Qu'entendez-vous par un *jeune* ? Moi, je suis un très vieux vieillard...)

Si vous chantiez, non dans un salon, mais devant une rampe, vous auriez de curieux effets de lumière et d'ombres satinées sur votre visage. Bravo pour vos succès.

Moi, je m'ennuie horriblement ; je vais descendre peu à peu à l'état végétatif du corail. On vient de m'offrir quinze jours de congé, je n'ai pas eu la force d'en profiter ; puis, Berlin est à 150 marks de Paris, et je suis plus pauvre que le Jeune Homme d'Octave Feuillet. Ajoutez à cela que je suis obligé de lire de l'H. Gréville et de l'Augustus Craven. Aussi je me lance dans la théorie des couleurs, la botanique et l'eau-forte.

Puis nul ne m'écrit, ni vous, ni Henry, ni personne. Une jeune fille qui m'a pas mal fait souffrir et qui s'était enfin laissé arracher quelques lettres froides, ne me donne plus signe de vie. Hélas ! Hélas !

Et voilà que, comme l'an dernier à pareille époque, je recommence à avoir, à la mourance du jour, mes petits accès de nausée universelle.

Ah çà ! que fait M. Henry que je ne reçoive jamais un mot de lui ?

Serait-il pris dans l'engrenage de quelque passion ? Surveillez-le.

Pour le moment, je voudrais me rouler dans des fleurs, ou aller en hirondelle à Saint-Cloud, vers huit heures du matin, ou etc...

Je m'ennuie, je m'ennuie. Et comme il n'y a pas de raison pour qu'une lettre se termine avec de pareilles litanies, je ferme celle-ci et je vous

l'envoie.

J'irai à Paris, où je passerai tout le mois d'août ou tout le mois de septembre.

Le titre de votre volume est bien ; gardez-le. À moins que vous ne l'intituliez *Confidences*, comme c'était, si je me souviens bien, votre intention première.

Et votre photographie ? Si je ne la reçois pas dans une semaine, je ne vous revois de ma vie, qui d'ailleurs ne sera pas bien longue, car je meurs de spleen, de spleen. Il fait un temps magnifique, qui fait sortir les amoureux de partout, les cloches de Pâques carillonnent et font se souvenir. Dieu, Dieu, que je m'ennuie !

Et que faire ?

Adieu.

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Cette lettre a été publiée par la *Connaissance* avec l'indication erronée, *Coblentz*, 1882, *mars*. Laforgue n'était jamais à Coblentz en mars ; l'impératrice n'y faisant des séjours qu'en juin et en novembre. Laforgue fait allusion dans cette lettre aux cloches de Pâques : Pâques en 1882 était le 9 avril et non en mars.

XXXII

À CHARLES EPHRUSSI

Dimanche [Berlin, 9 avril 1882].

Mon cher ami Ephrussi,

Je viens de recevoir votre bonne lettre qui m'apporte de la fièvre de Paris, une lettre haletante. Que de choses, et que vous êtes heureux ! Si vous vous plaignez de ce tourbillon, c'est, entre nous, pure modestie.

Je lirai probablement ce soir votre nouvel article sur His de la Salle, si la *Gazette des Beaux-Arts* est arrivée au café Bauer.

Vous ai-je parlé, dans ma dernière lettre, d'une toile et de quatre eaux-fortes, envoyées au Salon et signées Max Klinger ?

M. Dreyfus est-il encore à Berlin ? Vous ai-je raconté qu'en vain j'étais allé à plusieurs reprises le voir ?

Je découvre de nouvelles eaux-fortes ici. Hier, à une heure de la nuit, je contemplais une sorte de passage en rivière noire et puante, profondément encaissée entre les murailles lépreuses, sous la lune. C'était enivrant comme eau-forte. Mais vous vous rappelez peut-être, c'est un passage qui mène de la Taubenstrasse à la Hausvogteiplatz.

Tout le monde part. Encore un, hier au soir. Je finirais par être seul, si nous ne partions bientôt aussi à notre tour.

Je suis heureux de ce que vous me dites de la gloire de Bourget. En laissant de côté l'inévitable subjectivité de tous mes jugements, il y a longtemps que je pense et dis à qui veut l'entendre que si quelqu'un a du génie parmi nos poètes, c'est Bourget, au-dessus de Sully, de Coppée, de Richopin, etc. Quant au critique, à part les maîtres bien assis, il est encore le plus pénétrant, avec quelque chose de plus qu'eux tous, son âme.

Il est heureux qu'il soit lié par un traité avec M^{me} Adam. Cela le forcera à nous donner des choses.

J'ai souvent réfléchi à ce que pouvait être la gloire de Bourget. Bourget a adoré la gloire, furieusement, comme un Balzac, un Balzac aux épaules frêles, sans le génie de la patience. Mais le public que nous avons, et l'art comme le respecte Bourget, ne lui donneront jamais que la gloire bourgeoise d'un Taine pour la foule, avec la gloire exquise d'un Tennyson singulier pour le public choisi. Et c'est encore peu pour qui a rêvé les fanfares des siècles passés, ou, tout au moins, les voyages tourmentés d'un Byron.

Tout ceci serait trop long à développer, et l'on n'a pas encore analysé la maladie dont Flaubert est mort.

Maintenant, devant ce succès auquel il n'avait bien certainement pas songé, Bourget se sent peut-être repris d'une de ses frénésies d'antan, mais cela ne durera pas. Le public ne pourra jamais lui donner la gloire qu'il mérite, et à laquelle il a conscience d'avoir droit.

Vous, vous êtes sage et, pierre à pierre, vous édifiez lentement et solidement la pyramide qui supportera votre buste à la barbe bien soignée.

Voilà des idées gaies, n'est-il pas vrai ?

Nous partons pour Bade vers la fin du mois. Ma vie est toujours la même. On vient de m'offrir un congé de quinze jours que je n'ai pas pris pour ne pas déranger l'Impératrice dans ses habitudes. En août, j'aurai deux ou trois mois. Je travaille un peu de tout. Je lis, j'écris, mais, surtout, je pense. Ce changement d'atmosphère civilisée m'a retourné le cerveau comme on retourne une omelette. Et je note, je note toujours. Mais je n'écirai jamais rien sur les gens que je vois en tant que personnes. Mais j'utiliserai mes notes psychologiques en les transposant.

La Princesse royale avait simplement mal aux yeux, un orgelet, pendant ces semaines. Mais maintenant on la voit sortir. Je vous félicite pour le Menzel qu'elle vous a envoyé.

À ce propos, les échos de Berlin m'ont appris que votre ami M. de Seckendorff faisait du paysage. Pourrait-on voir ?

J'ai été visiter une exposition dans la Commandantenstrasse : il y avait peut-être une ou deux bonnes toiles et un tableau sans valeur d'Eugène Chaperon fourvoyé là je ne sais comme.

Vous me parlez tant du Salon. Avec le Puvis, Renan, Blanche, Manet, Bonnat. Hélas ! Je n'en verrai que le catalogue illustré et c'est maigre, bien maigre.

Au revoir et merci de ne pas m'oublier et de votre bonne lettre.

Votre

JULES LAFORGUE.

XXXIII

À M. CHARLES HENRY

Berlin, dimanche [16 avril 1882].

Mon cher Henry,

Que devenez-vous ? Que devient le poète de la rue Denfert ? Kahn vit-il toujours, ou bien a-t-il émigré, sa barbiche en avant, vers un monde meilleur ?

Je lis du Maxime, beaucoup de Maxime du Camp, beaucoup de l'Henry Gréville. Et aussi du Huysmans.

Avez-vous lu la merveilleuse chose que Bourget a publiée sur Renan dans la *Nouvelle Revue* ?

Pendez-vous, brave Henry, vous avez laissé découvrir par un autre le *Cantique des Cantiques* de Bossuet ?

Je voulais vous écrire tout simplement pour vous reprocher votre silence (êtes-vous malade ?) et vous prévenir que mercredi prochain nous partons pour Bade.

Ma nouvelle adresse : *J. Laforgue, auprès de Sa Majesté l'Impératrice-Reine, Maison Mesmer, à Bade.*

Heureux. Vous allez voir le Salon. Je vous recommande uniquement l'envoi d'un ami qui sera bientôt le plus grand, le plus original des peintres de l'Allemagne. Il s'appelle Max Klinger. Il envoie un tableau intitulé *Circé* et quatre eaux-fortes étonnantes.

Je fais un travail sur son œuvre d'aquafortiste déjà considérable. Si vous avez un ami salonnier, ou des journalistes, menez-les devant et obtenez, si possible, des lignes de réclame. Klinger est un grand sauvage qui ne fera jamais ses affaires.

Adieu, mon ami. Bonjour à toutes mes connaissances.

Où sont nos soirées rue Séguier et rue Berthollet ? Nos promenades rue de l'Abbé-de-l'Épée, ou boulevard Port-Royal, et la fête de l'avenue des Gobelins, avec vos singulières causeries. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de travailler pour Paris et d'attendre juillet ou août où j'irai vous voir.

Adieu.

JULES LAFORGUE.

XXXIV

À M. CHARLES HENRY

Wiesbaden, samedi [22 avril 1882].

Mon ami cher Henry,

Comme vous devez m'en vouloir. Mais si vous saviez dans quel trou de spleen j'enfonce, j'enfonce...

J'ai reçu votre « éloquente » lettre au moment de quitter Berlin. Je suis ici depuis deux jours. Je voulais répondre à vos conseils, mais je ne puis retrouver votre lettre dans mes malles à peine défaites, car nous ne restons ici que jusqu'au 29 avril.

Je m'ennuie, voilà tout. Je sens le vide de tout, de l'amour, de la gloire, de l'art, de la métaphysique.

Il est des jours où l'on s'égaie à se dire que l'universelle vie n'est qu'un kaléidoscope transitoire, — et à d'autres jours que, sans la rétine de nos cerveaux *humains*, ce kaléidoscope ne serait que vibrations.

Mais à d'autres...

Et moi j'en suis là.

Je n'écris guère, mais je pense énormément, — et je suis bien persuadé que je m'ennuie réellement et incurablement, et que je ne racle pas quelque guitare littéraire.

Vous qui avez traversé Spinoza et Berkeley, vous qui êtes allé au fond de la pensée humaine, qu'en dites-vous ? Avez-vous traversé cette crise Spleen ?

Je vous entends, mais quoi ? Je ne suis plus anémique. Je n'ai plus mes palpitations. Je n'ai pas de soucis matériels. Je n'ai rien à faire. Je respire un air qui n'a jamais circulé à la Nationale. Je ne désire rien, rien.

Mais, voilà, je m'ennuie, parce que je vois que tout est vide et mensonge et apparence et spleen.

Si vous me trouvez ridicule, c'est que je ne me serai pas bien exprimé, ou que je n'ai rien dit, croyant avoir tout expliqué.

Voilà une étrange lettre. Je vous remercie des timbres^[1].

Quand le poète de la rue Denfert m'écrira-t-il et me consolera-t-il ?

Pourriez-vous avoir un catalogue des œuvres à l'eau-forte de Chiffart avec des prix ?

Il me tarde de vous revoir. Voulez-vous que je vous envoie des vers ?

Je voulais écrire à Kahn. Vous me donnez son adresse, je crois ; mais je ne retrouverai pas votre lettre avant mon installation à Bade.

Je suis en train de dessiner le modèle d'un lit funèbre que je me ferai faire quand j'aurai un chez moi à Paris. Carré, vaste, drapé de velours noir avec un dais de velours noir frangé d'argent sur quatre colonnettes drapées de noir et surmontées de ces énormes houppes noires qu'ont les chevaux aux enterrements de 1^{re} classe à Paris, etc., etc.

Je m'étonne de ne vous avoir jamais dit que mon frère n'était pas à Paris, mais à Tarbes...^[2]

Mais il vous connaît déjà et l'on se verra à Paris. Il travaille. Je crois qu'il fera quelque chose, mais il n'a pas encore trouvé son optique à lui. Adieu.

Écrivez-moi. Je vous serre la main, parlez-moi de vous.

JULES LAFORGUE.

1. ↑ Pour la collection de son domestique.

2. ↑ Son frère Émile Laforgue qui se consacrait à la peinture.

XXXV

À CHARLES EPHRUSSI

Wiesbaden, 26 avril 1882.

Cher Monsieur Ephrussi,

Je suis à Wiesbaden depuis bientôt une semaine. Et je m'y ennuie, je m'y ennuie ! Vous qui avez été partout et même ailleurs, vous connaissez Wiesbaden, n'est-ce pas ?

Je n'ai d'autre distraction, — ne pouvant travailler, car pas installé, n'étant ici que pour dix jours, — que d'aller courir à travers les coteaux, les petits bois. Je me grise de verdure, je note des coins et les sensations y correspondantes. Je fais des kilomètres et des kilomètres.

Les sapins me vont au cœur. Tout est déjà vert ici, mais rien à lire.

J'ai à la fin mis la main sur la dernière *Gazette des Beaux-Arts* et votre article [\[1\]](#) est vraiment étonnant comme langue, — il est vrai que vous êtes russe.

Vous souvenez-vous quand vous me reprochiez de sacrifier à de Goncourt ? Et vous y voilà. Votre vue d'ensemble sur l'art hollandais est vraiment étonnante (entre parenthèses, je ne vous savais pas si amoureux des intérieurs hollandais et des ciels pluvieux). Vous avez surtout un passage avec des touches où l'on sent le paysagiste qui est resté en vous, *la mer plate, les dunes, les grèves cendrées, les brises du Zuyderzée, les taches douces des promeneurs, les blancs gras et savoureux*.

Pourquoi n'avez-vous pas écrit le livre que Havard vient de publier (il y a déjà des mois) chez Quantin dans la série de *l'Enseignement des Beaux-Arts* ? Je n'ai pas vu votre nom sur le catalogue d'ouvrages en préparation.

Je suis heureux de voir que vous aimez Ruysdaël qui, n'en doutez pas, est le plus grand paysagiste qu'ait produit la terre — après Guillemet.

Puis vos lignes sur Backuysen et Rembrandt.

Une chose à faire frémir, c'est les sonnets d'A. Montaiglon. Je me souviens de celui que vous m'aviez fait lire sur la sanguine et la pointe d'argent à vous dédié. C'est un des mieux. Mais que de mauvais vers !

J'ai entendu :

Le soleil, poignardant la rose de son glaive,
Enfiévrant les vitraux du mirage du rêve,
Les verse en mosaïque au pavé froid et nu.

Et celui sur le *Baiser* de Michel-Ange ? Ce *Baiser* est la chose la plus sublime que la planète ait encore produite en fait d'amour.

M. Bernstein vous a-t-il dit beaucoup de mal de moi ? Il m'en veut de lui avoir fait admirer deux ou trois pages des *Fleurs du Mal*.

Spleen, spleen, spleen...

Rien de nouveau sous le soleil.

Quand paraissent les *Aveux* de Bourget ?

Et *Pot-Bouille* ? Je l'ai lu en une journée de chemin de fer, de Berlin à Wiesbaden. Ce ne sera pas son chef-d'œuvre, n'est-ce pas ?

Votre

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Deuxième article sur *Les Dessins de la collection His de la Salle* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} avril 1882).

XXXVI

À CHARLES EPHRUSSI

[Baden-Baden, 1^{er} mai 1882].

Cher Monsieur Ephrussi,

C'est aujourd'hui lundi. J'ai lu votre lettre avant-hier samedi au soir en arrivant ici (Bade, maison Mesmer) où votre lettre m'avait précédé.

Votre lettre était adressée à Berlin, où je n'étais plus, ayant passé dix jours à Wiesbaden avant de venir ici.

Je vous remercie d'avoir songé à moi pour parler de votre livre dans la *Gazette*. Je voulais vous le dire tout de suite, mais figurez-vous qu'ici, le dimanche, la poste reste fermée tout le jour, et qu'il n'y a pas moyen de se procurer un timbre-poste.

Mais je me suis déjà mis au travail. J'espère que vous serez content de ce que je vous enverrai. Quelque chose digne de votre livre et digne du temple de la rue Favart où préside M. Lostalot^[1], assembleur des nuages et projecteur d'éclairs.

Les huit pages vous seront remises le 12 mai exactement — à moins d'un vol des Postes.

Ce que vous me dites comme points sur lesquels insister m'aide beaucoup. Si vous avez encore à préciser des points, faites. Ma machine n'en sera que mieux. Et encore une fois, merci de ce début que vous me procurez. Je vous dis adieu. Ce travail va me désespérer pour un mois. Et d'ici là les *Aveux*^[2] auront paru. Nous avons ici dans le Kursaal un cabinet de lecture auquel je n'ai pas encore rendu visite, mais où j'espère trouver la *Gazette*.

Dans quel travail êtes-vous plongé ? Un tirage à part de votre His de la Salle ? Vos portraits ? Avez-vous de nouveaux impressionnistes ? Dans

toutes les villes, je crois, ici, il y a une Kunst Ausstellung permanente. Mais on n'y voit jamais rien, rien. C'est lamentable et sanglotant. M. et M^{me} Bernstein sont-ils rentrés sous leur tente ? Toute votre famille se porte-t-elle bien ? Avez-vous de la verdure au Parc Monceau ? Et plus de maçons, de plâtriers, de charpentiers brutaux dans votre rue, avec l'horrible marchand de vins d'en face ? Les fleurs et les oiseaux de votre robe japonaise (ou autre) ont-elles toujours leur fraîcheur ?

Adieu.

Votre

JULES LAFORGUE.

-
1. [↑](#) A. de Lostalot, secrétaire de la rédaction de la *Gazette des Beaux-Arts*.
 2. [↑](#) Recueil de poèmes de M. Paul Bourget.

XXXVII

À M. CHARLES HENRY

Bade, lundi [1^{er} mai 1882]
Maison Mesmer.

Mon cher Henry,

Je viens vous déranger de votre quartier (mais votre quartier n'est-il pas plutôt celui de la rue Richelieu ?) pour vous demander un petit service.

Voudriez-vous aller 4, rue Gluck, aux bureaux de l'*Art de la Mode* (au 1^{er}) prendre un numéro de septembre dernier. C'est un où il y a quelque chose de moi [\[1\]](#), mais je le veux surtout pour les planches de modes, prenez donc garde qu'on ne les enlève pas du numéro. Cela vous coûtera 10 francs, je crois, que je vous renverrai. Bien que cette machine ne m'ait pas rapporté le premier sou des 25 francs que le directeur m'en avait promis.

Merci d'avance.

Et n'avez-vous pas reçu ma lettre de Wiesbaden ? Pourquoi le poète de la rue d'Enfer ne m'envoie-t-il pas la photographie que je lui avais demandée et pourquoi ne m'écrit-il plus ?

Mai, juin, juillet, trois mois et j'irai vous voir, vous et votre salon. Ne publiez-vous rien ? Cela me semble bien extraordinaire.

Tenez-moi au courant.

Comment va le baron de Jaurú ? Je fais pour la *Gazette des Beaux-Arts* quelques pages sur l'*Albert Dürer* de Charles Ephrussi.

Spleen, spleen. Comme la vie est vide, surtout ici. Je vous assure que je regrette ma vie de Paris. Bien qu'il soit plus avantageux pour moi d'être bien nourri, d'avoir de l'argent, des loisirs, de voyager, de respirer du bon air.

Heureusement j'irai passer un mois à Paris.

Écrivez-moi, je vous en supplie.

Adieu.

JULES LAFORGUE.

Donnez-moi l'adresse exacte et fixe de l'illustre Gustave^[2]. Je voudrais bien lui écrire.

-
1. ^[1] Le numéro de septembre 1881 qui contenait une ballade de Laforgue : *Ballade du Retour*. (Cf. *Poésies*, tome II. Appendice.)
 2. ^[2] Gustave Kahn.

XXXVIII

À M. CHARLES HENRY

Bade, vendredi [5 mai 1882].

Mon cher Henry,

Je viens de recevoir votre lettre et un peu après le numéro en question de l'*Art de la Mode*. Merci. Et aussi l'adresse de Kahn. Je vais lui écrire.

Votre lettre est drôle, drôles aussi sont les précédentes ! Vous me paraissez bien heureux !

Je trouve la photographie que vous m'envoyez un peu vieille. Elle est assurément plus jeune que cela. Mais quelle bouche curieuse. Je me rappelle ce sourire et ces yeux fous et des sensualités dans les ailes du nez. Avec cela une gorge enfantine. Aimez-vous les gorges plates, très plates ? Non pour la raison de Louis Bouilhet :

On est plus près du cœur quand la poitrine est plate,

mais par goût dépravé pour les maigreurs ? Les vierges de Memling vous ont-elles parfois fait rêver au Louvre ?

Comment vous êtes-vous procuré cette photographie ? Quand paraîtra le volume en question ?

Comment vous portez-vous ?

Tout ceci est un peu incohérent.

Songez-vous toujours à notre anthologie du renoncement ?

Je parie que vous n'allez pas souvent au Salon. Quand Kahn [\[1\]](#) fichera-t-il le camp de ses camps ? Mais je vais lui écrire.

Spleen, toujours. Vos raisons ne me valent rien. Je suis revenu de tant de choses. Guitare. Toutes les littératures me paraissent nulles jusqu'ici. Quelques pages de *l'Imitation*, quelques pages de *la Tentation de saint*

Antoine, et en somme une anthologie du renoncement. Non, vos raisons ne me valent rien.

Vous me dites : aimez. Je ne puis pas. Du cœur, je ne puis plus, et cela seul ne serait pas de l'amour. De la tête, oui. Mais ce ne serait pas de l'amour non plus, et la femme qui m'inspirera un amour de tête, où est-elle ? Des sens. Moins que du reste. Chez moi les désirs ne viennent pas d'un trop plein de l'organisme ; quand je m'ennuie des heures, je me figure que j'ai des désirs, mais ce sont de faux désirs.

Et je m'embête, voilà.

Heureusement j'aime les vers, les livres, les vrais tableaux, les bonnes eaux-fortes, des coins de nature, des toilettes de femmes, des types imprévus... Bref, tout le kaléidoscope de la vie.

Mais on est fini et bien misérable au fond quand la vie n'a pour vous que l'intérêt d'un kaléidoscope, n'est-ce pas ?

Et puis : on ne sait rien.

Sur ce, adieu. Écrivez-moi.

JULES LAFORGUE.

Serez-vous à Paris en juillet et août ?

1. [↑] M. Gustave Kahn faisait à cette époque son service militaire en Tunisie.

XXXIX

À CHARLES EPHRUSSI

[12 mai 1882] Bade (toujours) vendredi.

Cher Monsieur Ephrussi,

Je viens de terminer, il y a un quart d'heure, la besogne en question ^[1] et je l'ai mise juste à huit heures dans le Briefeinwurf. Cette lettre ne partira que demain matin.

J'avais commencé ce travail avec enthousiasme. Je l'ai terminé avec hâte d'en finir. Je vois que je ne suis pas encore capable d'écrire un article d'art, et qu'avant de songer à faire un *Salon*, je devrais en faire d'abord un ou deux pour moi seul comme étude. Et dire que si l'an dernier on m'avait offert un *Salon* à faire dans une feuille, j'aurais effrontément accepté.

Il faut que vous sachiez que je ne suis pas très enclin à la modestie, au moins en ai-je conscience, c'est déjà beaucoup.

Figurez-vous, en outre, que je ne sais pas si c'est parce que je fume depuis que je suis en Allemagne (pas cependant énormément) ou quoi, mais le mot juste ne me vient plus ou me vient après des tortures... Et ce pauvre Gill ?

Enfin, puisse cette besogne paraître. Je vous remercie de me l'avoir procurée, et du moins elle m'aura forcé à relire attentivement votre énorme livre.

Si par hasard les cinq feuilles ne suffisaient pas, il serait possible d'allonger par ci par là, par exemple, citer votre description du *Bain de femmes*, etc. À vous de voir. — J'ai passé la soirée d'avant-hier avec M. de Seckendorff. Au moins en voilà un, aimable et intelligent. Ils sont rares ici, je vous prie de le croire. Nous avons causé d'art. Il a beaucoup couru avec vous. Il m'a parlé du *Salon*. Nous avons feuilleté mes exemplaires de la *Trilogie*, du *Pisano*, vos *Laques*, etc. qu'il ne connaissait. Après avoir revu

Londres et Paris avec leur fièvre artistique, il rentre dans Berlin — déjà éccœuré de la nausée qui l’y attend.

Connaissez-vous Bade ? C’est d’une banalité comme décor de paysages et comme ville de plaisir !!! C’est à mourir !!! Je vais tous les jours à cette *Conversation* décorée par des peinturlureurs à quatre sous. Je vais au *Cabinet de lecture* où je cherche les bons morceaux que l’on peut glaner dans une collection du *Graphic*. — Le « *beau monde* » se promène dans le jardin écoutant la musique. Pas une toilette ! La civilisation y est à ce point avancée qu’on ne peut se promener dans les rues ou le jardin avec un chapeau haut, même correct, que tout le monde ne s’étonne, — à moins qu’on ne soit un très vieux vieillard.

J’ai vu un catalogue du Salon et j’ai un vague soupçon que la toile de Max Klinger a été refusée. — Que dites-vous du moins de ses eaux-fortes ? C’est curieux d’idée, quoique pénible, trop préparé et sabré, pas avec assez de bravoure. C’est cependant, à le prendre en bloc, un curieux tempérament.

Je possède une *Imitation de Jésus-Christ* et l’*Éthique* du grand Spinoza, et je m’en nourris dans mon cœur solitaire, dédaignant les splendeurs de ce Bade où les librairies n’ont que des romans de Dentu et n’ont pas pu encore me faire envoyer les *Aveux*, que j’espère cependant pour demain matin.

Votre

JULES LAFORGUE.

1. [↑] L’article sur l’*Albert Dürer* de Charles Ephrussi pour la *Gazette des Beaux-Arts* (publié dans la livraison du 1^{er} juin 1882 de cette revue).

XL

À M. CHARLES HENRY

Bade, lundi [15 mai 1882].

Mon cher Henry,

J'ai un sale papier à lettre huilé sur lequel la plume ne mord pas. Je prends cette feuille, où vous verrez dans le bas un dessin de moi. Votre lettre m'a fait grand plaisir et elle est, comme vous le dites, un bon témoignage de confiance et d'amitié. Causons souvent ainsi, en attendant nos soirées d'été, nos conversations de dégoûtés de la femme et de la femelle.

À Berlin, j'ai été assez heureux pour avoir un camarade, un Belge, un pianiste de grandissime talent mais qui n'a que dix-sept ans^[1] et qui me laissait l'accompagner dans ses idylles à deux marks cinquante pfennigs. Je déteste les mots crus, j'aime rester chaste, j'adore certaines conversations, bref, j'aurais été bien heureux de connaître Baudelaire et d'être son inséparable, vous me comprendrez, car je crois que vous êtes ainsi, aussi. C'est pourquoi un projet vient de me naître. Vous me parlez d'un voyage en Italie, ces vacances ; voulez-vous que nous le fassions ensemble ? Avec mille francs chacun. Qu'en pensez-vous ? Nous avons deux mois pour y penser. — Pensez-y.

Pour revenir à elle, parlez-moi de son langage, de ses gestes, comme vous en parleriez à un vieux polisson très chauve. Je vous en prie. Et envoyez-moi une photographie un peu neuve, et dites-lui de m'écrire. À Berlin, j'ai assisté à une histoire de femme, une histoire d'adultère épique, avec des détails inouïs. À dîner, la dame en question était exquise. Je m'en léchais les doigts et je prenais des notes. J'y ai dépouillé chez un artiste la correspondance de trois amours ; des notes. — Avez-vous lu *Pot-Bouille* ?

La femme ne m'excite ni le cœur, ni la tête, ni les sens, — peut-être les sens, mais cinq minutes toutes les deux semaines à peu près. Mais pour ma part, je ne me suis jamais dit : Voilà une femme désirable, *faisons-lui la cour*. Si j'avais des idées sur une femme, ce serait pour la posséder, pas pour autre chose. Et posséder une femme me tourmente si rarement et si peu, que je n'irai jamais dresser des batteries, faire un siège, épier des sourires, etc., etc.

Quand écrivons-nous quelque chose ensemble ?

Je suis très embarrassé d'avoir pris cette grande feuille blanche et je ne sais comment remplir le verso.

Vous me demandez des vers. Je vous en envoie, au hasard. Je n'ai en ce moment aucune idée fixe en poésie. Je suis dégoûté de mon volume, parce que je me dis : Ça n'est pas ça.

Quoi ? Je ne sais encore. En attendant, je versifie par ci par là, au hasard, sans avoir une œuvre.

Vous trouverez dans cette feuille un sonnet de 1880^[2], c'est le ton et le sujet de ce que j'appelais jadis « mon volume » : *Les Spleens Cosmiques* je crois, dans lequel une belle consommation de Soleil.

Ce volume, vous ne le connaissez pas dans sa note aiguë (entre autres une série de pièces à Notre-Dame, avec *le Crucifié*). Je voudrais vous le faire connaître dans cette note, mais il faudrait recopier, tirer un texte net de brouillons, et cela m'est impossible pour le moment, j'en suis dégoûté : à cette époque je voulais être éloquent, et cela me donne aujourd'hui sur les nerfs. — Faire de l'éloquence me semble si mauvais goût, si jobard !

La chanson du *Petit Hypertrophique* est une chose de l'époque où je vous ai connu. *Amitiés à la lune* a été rêvé dans le Thiergarten à Berlin, comme pendant à mes *Soleils remis à leur place*, dédié à vous et à Kahn. *Le Spleen des nuits de juillet* est aussi de Berlin^[3].

Je voulais vous envoyer aussi une chose drôle et très douce sur *les jeunes femmes enceintes*, ce sera pour la prochaine fois,

Mais comme je vous dis : je ne sais pas ce que je voudrais que fussent des vers et des poésies.

Avez-vous lu les *Aveux* de Bourget ?

Je vais vous dire *Adieu*. Il faut que je relise *Carême* pour le commencer ce soir. Mais je vais me mettre à rêver à notre voyage en Italie. Avez-vous lu les *Quatre petits romans* de Richepin ?

Écrivez-moi long. Causons vers — femmes — et renoncement.

Envoyez-moi la photographie en question.

JULES LAFORGUE.

-
1. ↑ C'est de Théophile Ysaye, le frère du violoniste Eugène Ysaye, qu'il s'agit.
 2. ↑ Probablement le sonnet intitulé *Encore à cet astre*. (Cf. *Poésies*, t. I., *Le Sanglot de la Terre*.)
 3. ↑ Poèmes que l'on trouvera dans le *Sanglot de la Terre*. (Cf. *Poésies*, t. I.)

XLI

À M. CHARLES HENRY

Bade [5 juin 1882].

Mon cher Henry,

N'avez-vous pas reçu ma lettre ? une longue lettre ? Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Êtes-vous malade et plus à Paris ? Que devenez-vous ? Je ne sais rien de rien.

Nous quittons Bade après-demain, mercredi 7 juin. Nous allons à Berlin. Nous y restons une semaine. Et de là nous allons à Coblenz (château).

Je me demande pourquoi je n'ai pas reçu de réponse à ma longue lettre avec des vers. Sont-ce les vers qui vous ont cassé bras et jambes, ô homme maigre et difficile ?

Sachez que je m'ennuie horriblement. Je mène une vie stupide. Je passe mon temps à châtrer des livres peu intéressants. Et à contempler des sapins en attendant la 5^e incarnation de Vishnou.

Publiez-vous quelque chose ? quelques petites, fables inédites de La Fontaine ? hein ?

Écrivez-moi. Ne serait-ce qu'une page. Encore un mois et demi et j'irai vous voir, et nous ferons nos promenades,

Des quais froids de la Seine aux bords brûlants du Gange.

Aurons-nous l'illustre Kahn ?

Je ne vous envoie de bonjour pour personne puisque tout le monde m'oublie, mais j'attends une lettre. Je suppose que vous n'avez pas été pris dans les troubles du Quartier Latin.

Adieu.

JULES LAFORGUE.

XLII

À M^{me} MULLEZER

Coblentz, lundi [juin 1882].

Chère Madame, cher poète, chère oublieuse, etc., etc.

Je ne vous confierai pas que je m'ennuie prodigieusement, ici comme partout. — Cela va de soi. — Je loge près de la chapelle anglaise du château et passe mes dimanches, comme hier, à travailler, rideaux tirés, en écoutant les éternelles et très lamentables litanies accompagnées par l'orgue ; cela dure deux heures, pendant lesquelles je suis accablé de tristesse, je renais ma vie, ma triste vie, je songe aux cloîtres. — Puis les voix se taisent, je me mets à la fenêtre et je vois sortir toute la colonie anglaise de Coblentz, entre autres un pensionnat de *young ladies* en toilettes exquises, tout plissés et bouillottes, adorablement maigres et plates, et je me prends à rêver de flirtation sur des plages mondaines, le long de la mer retentissante.

Puis je m'ennuie, je m'ennuie. Mais j'adore Coblentz ; autant j'abhorre Bade. Le décor dans lequel la Moselle se jette dans le Rhin est une chose unique pour les yeux tristes. Un chef-d'œuvre qui attend un Guillemet. Mais il n'y a pas de Guillemet en Allemagne.

À propos d'art, et à propos d'un mauvais article dans la *Gazette des Beaux-Arts* [\[1\]](#), il faut que j'envoie à cette revue une correspondance tous les mois sur l'art en Allemagne. Cela ira comme cela ira.

Et vous, que faites-vous ? En attendant notre volume, pourquoi n'écrivez-vous pas un roman, une nouvelle ? Les lauriers de M. Gréville, de M^{me} Bentzon, Chaudenaux, Craven, ou Caro, ou Guida, ne vous ont-ils jamais empêché de dormir ? Et ceux de la Gennevraye ?

En ce moment je suis dans un état considérablement lamentable. Je ne vois que le côté plat, sale de la vie. Et tout ce que j'écris s'en ressent, en est imbibé, comme le poumon du fumeur s'imbibe de nicotine.

Et voilà. Je n'ai déclaré d'amour à aucune femme, car c'eût été mentir.

Vous parlez toujours de vos mystérieuses souffrances. Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse ? Vous avez un charmant nid dans un quartier tranquille, vous faites des vers, vous aimez les roses, Courbet vous intéresse, vous chantez, etc. — Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse ? ô Muse, ô *prima-donna* !

— Et vos petits chiens ?

Votre

JULES LAFORGUE.

1. [↑](#) L'article sur l'*Albert Dürer* de Charles Ephrussi, article dont Laforgue n'était pas satisfait.

XLIII

À M. CHARLES HENRY

Coblentz, jeudi [22 ou 29 juin 1882].

Mon cher Henry,

J'ai reçu votre lettre hier. Je suis très fou de ce que vous me citez de ce volume d'Antoine Cros. Il y a là beaucoup *d'art*, n'est-ce pas ? Peut-être prendrez-vous cela pour une critique. Vous auriez tort. Enfin, moi, j'aime beaucoup cet art-là. L'an prochain nous aurons peut-être autre chose, une autre formule. Affaire d'humeur, de nerfs.

Ce que vous me dites des miens m'a enchanté. Mais je ne suis pas encore bien raffiné en fait de facture ; j'entrevois toute une symbolique des coupes, mais hélas !

Ah ! ça, mais vous colportez donc mes vers ! Où donc les avez-vous lus ? Et qu'est-ce que ce voyage dont vous parlez ? Et le volume du poète de la rue Denfert ?

Les Heures pâles, cela paraîtra-t-il avant que j'aille à Paris ?

Vous n'avez lu qu'une pièce des *Aveux* de Bourget. Je vous assure que c'est un livre étonnant, et que le monsieur est un monsieur extraordinaire et unique.

Quand donc me direz-vous ce qui en est de vos visites rue Denfert où vous faites croire que j'ai laissé des regrets ?

Qu'est-ce que c'est que ces ennuis financiers qui vous forceront à aller à la campagne en juillet ?

Enfin, il est assez probable que je serai à Paris fin septembre et peut-être commencement octobre.

Ah ! oui, si nous pouvions faire ce voyage en automne, ce serait une belle note dans notre vie ! Mais il m'est impossible d'y songer. En octobre je

reviendrai à Bade, puis de là à Coblenz, et en décembre à Berlin. Impossible.

Vous ai-je parlé de Coblenz ? Non, c'est une ville que j'adore. Il y a des ruelles extraordinaires, des maisons à pignon, un vieux pont gigantesque aux piles duquel poussent des arbustes. Et les quais, la manœuvre des radeaux, etc. J'apaise toutes mes nostalgies de bonhomme né dans un port de mer^[1].

Quand écrirez-vous un roman ? Quand ?

Que voulez-vous dire par : « En ce moment je suis en veine d'acquérir la réputation de jeune homme obligeant ? »

Votre admirateur aussi.

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Jules Laforgue était, rappelons-le, né à Montevideo.

XLIV

À M^{me} MULLEZER

Coblentz, dimanche [2 juillet 1882].

Chère Madame,

Hier soir, à dix heures, je reçois un télégramme. Je n'ose l'ouvrir.

Vous savez que le télégraphe a été inventé pour annoncer les malheurs. Pendant un quart d'heure, je suis resté dans des angoisses devant ce papier plié en quatre, me disant : il vaut mieux aller me coucher, demain je l'ouvrirai. Et je me suis décidé à l'ouvrir. Je l'ai lu, puis je l'ai épilé. Jugez de ma joie !

Or, Madame, vous n'êtes pas sans savoir que l'effet le plus ordinaire d'une grande joie succédant à des angoisses exagérées, est de paralyser, pour un temps plus ou moins long, les facultés qui sont le temple de la mère des Muses, Mnémosine.

J'ai nommé la Mémoire conservatrice des sonnets. Vous voyez le reste d'ici. Vous ordonnez et je suis trop heureux de recevoir des ordres de vous. Mais avouez que, pour le premier que je reçois, je n'ai pas de chance.

Enfin, attendons des jours meilleurs.

Toutefois quoique vous ne m'en veuillez pas je vous envoie un autre sonnet, sorti je ne sais d'où de mon être et je ne sais comme et je ne sais pour qui.

SIESTE ÉTERNELLE

Le blanc soleil de juin amollit les trottoirs.
Sur mon lit, seul, prostré comme en ma sépulture
(Close de rideaux blancs, œuvre d'une main pure),
Je râle doucement aux extases des soirs.

Un relent énervant expire d'un mouchoir
Et promène sur mes lèvres sa chevelure
Et, comme un piano voisin rêve en mesure.
Je tournoie au concert rythmé des encensoirs.

Tout est un songe. Oh ! viens, corps soyeux que j'adore,
Fondons-nous, et sans but, plus oublieux encore :
Et tiédis longuement ainsi mes yeux fermés.

Depuis l'éternité, croyez-le bien, Madame,
L'Archet qui sur mes nerfs pince ces tristes gammes
Appelait pour ce jour nos atomes charmés ^[1].

Voilà, illustre Sanda : sur ce, je vous baise le bout des doigts : sans que
cette faveur (que je m'octroie) me fasse oublier que votre télégramme n'est
pas une lettre et que vous m'en devez une longue.

Votre

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Ce sonnet figure également dans le *Sanglot de la Terre*. (Cf. *Poésies*, t. I.)

XLV

À M^{me} MULLEZER

Coblentz, jeudi [13 juillet 1882].

Étrange et Chère Madame,

J'espère que ma lettre arrivera avant votre départ.

J'avais peur, devant votre silence, que ce sonnet ne vous eût fâchée.

Il n'en est rien [\[1\]](#). Quand nous fâcherons-nous un peu ?

Dans une semaine, je serai probablement à Paris. Pour que vous ne me mettiez pas à la porte, je vous envoie votre sonnet.

N'allez pas devant ces vers-ci,
Ô spécimen du faible sexe,
En un accent très circonflexe
Courber votre divin sourcil.

Vous habitez une âpre rue
Vouée à Denfert-Rochereau,
Mais d'ignorer quel numéro
Toute mon âme est fort férue.

Vous chantez comme un bengali,
Un bengali bien égoïste
Qui ne veut plus qu'être un artiste,

Et tenir le reste en oubli.
Ah ! triste, triste, triste, triste.
Oh ! Sanda, Sanda Mahali !

Je vous envoie la chose, parce que je veux vous voir.

Et je veux vous voir parce que je veux que vous publiiez un volume de vers qui soit meilleur que ceux de toutes les dames de chez Lemerre ou autre.

Ce dont je doute moins que jamais après avoir lu la pièce que vous me donnez dans votre lettre.

À bientôt.

Votre

JULES LAFORGUE.

1. [↑](#) Hélas ! [Note de Laforgue].

XLVI

À M. CHARLES HENRY

Toujours Coblenz [12 juillet 1882].

Mon cher Henry,

Le supplément de la *Gazette* a donné, samedi, ma première correspondance sur une exposition berlinoise^[1].

Je fais beaucoup de vers. Mais j'ai moins que jamais l'envie de publier un volume.

Aujourd'hui les vers ne sont plus que pour être lus en petit comité, de ci de là, pour les seuls initiés.

Il faut écrire des romans. J'en écrirai, cela fait de la copie. Et des ouvrages d'art pour devenir, dans mon pays, un fonctionnaire d'art quelconque, au Louvre ou dans un ministère.

Ah ! si je savais dessiner, si je savais le *métier* proprement, ce serait peut-être là ma voie. Je voudrais bien que mon frère donne sa note (s'il en a une) en peinture.

À propos, il se pourra, il est presque sûr, que mes congés soient bouleversés. Je crois que le 20 de ce mois on me donnera quinze jours de congé ; puis j'irai à Babelsberg avec la cour, puis à Bade, et ensuite on me donnera encore un mois en octobre.

Qu'en dites-vous ?

Quinze jours de congé c'est trop peu pour aller à Paris vu l'état de mon budget. Alors qu'il me faudra y aller deux mois après et pousser jusqu'à Tarbes.

Que faire de ces quinze jours ?

Je ne veux pas les passer en Allemagne. Je crois que j'irai à Bruxelles où j'étudierai les musées pour me mettre la conscience en tranquillité.

Peut-être cependant irai-je les passer à Paris. La tentation est si forte, aller voir votre lustre.

L'homme propose et les appointements disposent.

Et vous, que ferez-vous ? Où serez-vous ?

Je vous serre la main.

Votre JULES LAFORGUE.

-
1. [↑](#) Jules Laforgue parle de son article sur l'Exposition de l'Union artistique de Berlin paru, le 8 juillet 1882, dans la *Chronique des Arts et de la Curiosité*, annexe de la *Gazette des Beaux-Arts*.

XLVII

À M^{me} MULLEZER

Toujours Coblentz,
mardi [18 juillet 1882].

Madame qui êtes mon amie,

Vous savez qu'il y a des moments bien durs dans la vie des peuples.

Bref, je ne serai à Paris ni dans huit jours ni dans vingt.

Tout est bouleversé.

Nous quittons Coblentz mardi prochain pour Hombourg, près de Francfort-sur-le-Mein. Nous y restons quinze jours, et alors nous allons à Babelsberg, résidence près de Berlin.

Je ne serai à Paris qu'en septembre.

Est-ce un bien ?

Est-ce un mal ?

C'est. — Voilà tout.

C'est le raisonnement que je fais maintenant en toute chose.

Votre lettre est charmante.

Mais la vie m'a appris à être très peu fat.

Que veut dire : « Vous allez donc quitter les jeunes filles maigres que vous voyez à travers vos vitres ? »

Que veut dire ce mot vitre ? Est-ce une allusion blessante au terne, à l'incolore de mes yeux ? Heureusement que la vie m'a appris à être très peu, très peu fat.

Me soupçonnez-vous d'être amoureux ? Je n'ai nulle photographie de femme, devant moi, sur mon bureau.

Nulle photographie de femme.

Vous voulez que je réponde longuement à votre lettre.

Elle est charmante votre autre lettre. Je croyais vous l'avoir dit.

Non ? Alors je vous le déclare : Elle est charmante votre autre lettre.

Vous devez me trouver passablement nul, en ce moment-ci, n'est-ce pas ?

Votre autre pièce de vers est très bien, sauf les réserves. Elle est bien parce qu'elle n'a ni commencement, ni milieu, ni fin.

Je rêve de la poésie qui ne dise rien, mais soit des bouts de rêverie sans suite. Quand on veut dire, exposer, démontrer quelque chose, il y a la prose.

Avez-vous lu les *Aveux* de Bourget ? Un livre de génie.

Votre pièce a un joli rythme :

Quand l'automne viendra détacher le pétale
Des roses du Bengale.

Pourquoi n'avez-vous pas mis : *les pétales* ?

Ne craignez jamais de faire rimer un mot pluriel avec un mot sans *s*. Moi, il y a longtemps que je ne me gêne plus. La rime est surtout, est exclusivement pour l'oreille.

Mais vous avez des vers adorables et tout à fait à vous, neufs.

Son corps, croissant d'argent de mes nuits d'insomnie.

C'est là une trouvaille.

C'est grâce à de pareils vers qu'on vous pardonne presque de faire rimer *horizon* et *rayon*, et ce vers rococo classique :

Et j'entremêlerai dans un hardi mélange

Maintenant :

...et de ce lambeau d'améthyste
Lui faire un regard triste.

Est une trouvaille charmante.

Mais pourquoi, mille fois pourquoi, quand vous êtes poète, parlez-vous de sirène, et de Circé, etc. ?

Parlez donc d'hommes !

Bien que vous en soyez revenue, je ne sais cependant si vous y êtes allée ni me permets de le savoir.

Si j'étais femme, j'écrirais des vers d'amour, des variations sur le *Cantique des Cantiques* qui affoleraient Paris.

Sur ce, au revoir, écrivez-moi, je suis très pressé. Ne m'oubliez pas et envoyez-moi la photographie de la nommée Sanda Mahali. J'espère que vous ne serez pas jalouse d'elle pour cette demande.

JULES LAFORGUE.

XLVIII

À M. CHARLES HENRY

Hombourg, samedi [12 août 1882].

Mon cher Henry,

Je viens de recevoir votre bonne lettre. Je vois que vous êtes à Port-sur-Saône.

Mais vous ne donnez pas votre adresse. Aussi vous écris-je à Paris, rue Berthollet.

Je suis à Hombourg (si vous m'écrivez, je suis au château) depuis une semaine (je n'ai pas été à Bruxelles), nous quittons Hombourg après-demain ou mardi pour Babelsberg, une résidence près de Potsdam. Je serai à Paris le 5 septembre. J'espère que vous y serez à cette date aussi.

Que faites-vous ? Êtes-vous au vert ? Vous roulez-vous dans le gazon en pantalon de couil ? Vous vous payez donc de la villégiature aussi ?

M^{lle} de Lespinasse m'intéresse immensément. En êtes-vous amoureux ?

Vous faites donc de la sculpture. Il me tarde de voir ça. Moi, je rêve de l'eau-forte. Des éléphants se promenant sur le boulevard des Italiens par un temps haché d'averses.

Le poète de la rue Denfert n'est qu'un égoïste.

J'ai ici des *amies*. Flirtez-vous souvent, quelquefois ?

Vous savez qu'il n'y a plus de jeux à Hombourg pas plus qu'à Bade, mais beaucoup d'Anglaises, des fêtes, des toilettes, des gentlemen à bracelets, des Anglaises à chaussettes.

Des chapeaux Greenaway. Vous savez qu'il y a trois sexes : l'homme, la femme, l'Anglaise.

Je prends des notes là-dessus.

À Babelsberg j'aurai un petit pavillon perdu dans un parc. J'espère y travailler, bien que Berlin soit à vingt minutes de chemin de fer.

Je n'ai jamais pu mettre la main sur le volume de Verlaine^[1]. N'est-il pas de chez Victor Palmé ? Avez-vous entendu parler d'un article de d'Aurevilly : *Un poète à l'horizon : Rollinat* ?

Ce que vous me dites de publier un volume de vers est peut-être vrai. Mais un vol. de vers n'est pas de la copie. Et le publier c'est des ennuis. Le mieux serait de faire imprimer, mais pas mettre en vente.

Ici je ne travaille guère. Je fais des projets.

Je n'envoie de vers qu'à vous. C'est un grand plaisir d'être goûté dans ces petites machines. Comme un gâteux qui entend vanter une grisette sa maîtresse. J'ai fait une chose assez drôle qui s'appelle : *les Montres*, mais c'est encore plein de bavures. Je vous l'enverrai^[2].

Je fais une *Salomé* qui n'a encore que quarante vers, ce qui vous distraira peut-être, sans doute^[3].

Voilà le but des vers. On a des amis spleenétiques du même spleen que nous. On distrait son spleen en faisant de ces curieuses choses rimées qu'on appelle des *poésies* (quel vieux mot !) et on en distrait le spleen de ses amis. Ne pensez-vous pas comme moi ? Publier des vers est un reste de bourgeoisisme. Des livres d'art, non. Quelqu'un peut venir qui lira votre livre d'art et en tirera quelque chose de *plus près du cœur* du maître. Et puis, c'est de la copie, et de la considération, et des postes au Louvre ou ailleurs, et le ruban rouge talisman, etc., etc.

Mes articles d'art, — deux — vous les lirez à Paris. Je ne les ai pas moi-même.

J'aime beaucoup vous envoyer des vers. Mais je n'ai rien qui vous distrairait hors une pièce longue, un brouillon incopiable.

Connaissez-vous de moi une petite pièce : *Les lys de mai en sang* ? Elle est courte. Je vous l'envoie.

Écrivez-moi plus souvent. Je vais écrire à Kahn.

Dites-moi un peu votre santé : n'avez-vous plus de maux d'estomac ?

J'ai fait deux visites à Francfort et par conséquent à la maison de Schopenhauer. L'Impératrice me taquine rapport à ce « vilain homme ».

Ce soir je vais à l'Opéra avec mes amies. Puis ma lecture, un roman d'H. Malot.

J'ai trouvé à Hombourg de bonnes cigarettes.

Mon frère travaille et cherche à voir la nature en clair.

Votre

JULES LAFORGUE.

-
1. [↑] *Sagesse*. Paris, 1880, Victor Palmé, éditeur.
 2. [↑] *Complainte des montres*, qui parut posthumément dans les *Entretiens politiques et littéraires*, vol. V, octobre 1892, p. 31, et qu'on trouvera dans *Poésies*, t. I. Appendice.
 3. [↑] Il ne nous est rien parvenu de cette *Salomé* en vers. Laforgue reprit ce sujet d'autre manière, pour l'une des *Moralités Légendaires*.

XLIX

À M^{me} MULLEZER

Babelsberg, samedi,
[19 août 1882.]

Mon cher ami,

Je ne suis plus à Coblenz depuis un mois. Je suis au château de Babelsberg, à un quart d'heure de Potsdam, qui est à 40 minutes de Berlin. Je loge au bord de la Havel, au bord d'une espèce de gros lac, avec en bas des lentilles d'eau, des grenouilles. Mon plaisir est de regarder les martins-pêcheurs bleus pêcher des poissonnets d'argent. Je médite sur le *struggle for life*. Ma maisonnette est perdue au milieu d'un vaste parc, dans lequel je me suis déjà égaré plus d'une fois. Il y a aussi à ma disposition (moi et mes amies) un petit vapeur minuscule et une barque avec rames. Je jette du pain aux cygnes qui passent. Il est très tard maintenant, j'écoute les grenouilles, les reinettes (ou rainettes ?) — Des gens passent en barque et chantent la *Wacht am Rhein*.

Je versifie quelque peu. J'ai un sujet de roman assez fécond, avec un clou ! un clou ! (mais *motus*). — Puis trois nouvelles qui sont commencées. — Puis une étude sur Paul Bourget, un travail impossible. — Puis une grande pièce : *Pierrot fumiste*, qui me donne des convulsions, la première scène se passe sur l'escalier de la Madeleine, la sortie du mariage de Pierrot [\[1\]](#).

Et puis j'ai le spleen. Et puis je fume des cigarettes. Et puis je marmotte des versets de Spinoza. Et puis je songe à vous ; je songe que vous ne songez pas que je songe à vous, et que c'est là un très fallacieux prétexte pour ne pas songer à moi, qui songe à vous.

Qu'allez-vous donc faire en Auvergne ? L'Auvergne est un pays où se passe une nouvelle publiée par Bourget en 1874 dans la *Revue des Deux*

Mondes et intitulée : *Céline Lacoste*.

Avez-vous lu les *Aveux* de Bourget ?

Ô nuit, ô douce nuit d'été qui viens à nous,
Parmi les foins coupés et sous la lune rose.

Il y a dans ce volume un sonnet intitulé : *Spleen*.

Les cloches qui tintaient...

Savourez-le. Je vous le dis sincèrement, Baudelaire n'a rien de plus beau.

J'ai oublié de vous dire qu'ayant quitté Coblenz le 25 juillet, nous avons passé quinze jours au château de Hombourg, une ville pleine d'Anglais, une ville adorable, où j'ai commencé une nouvelle l'ayant pour décor — l'histoire d'une petite Russe épileptique.

Je serai sûrement à Paris dans une semaine, et je n'y resterai pas plus d'une semaine. J'irai à Tarbes, dans les Pyrénées. Il me tarde de voir vos soirées. Vous m'offrez des amis mais pas de femmes. Pas de femmes, soit, oh ! j'aime mieux, mais alors, pas d'amis non plus. Donnant, donnant.

Qu'allez-vous donc lire *Roméo et Juliette* à Riom ! C'est de l'insenséisme ! de l'ataraxie locomotrice ! c'est d'un Bouvard et Pécuchet inimaginable.

Êtes-vous toujours la même ? Je me méfie. N'est-ce pas dans un pays auvergnat qu'il y a des sources pétrifiantes ?

Et votre volume, ô mésange en robe rouge ?

Plus de nouvelles de Henry. Je crois qu'il est amoureux de M^{lle} de Lespinasse.

J'ai pris le parti de ne plus composer que des poèmes d'un vers. En voici quelques-uns :

I

Elle avait un cœur d'or, mais était un peu dinde.

II

Les œillets panachés qu'elle m'avait donnés... (*bis*)

III

Mon cœur ouaté de nuit ne bat plus que d'une aile.

IV

Dans la paix d'or des soirs, elle chantait des choses.

Qu'en dites-vous ?

Combien gantez-vous ?

Au revoir.

Aussitôt à Paris, je sonne chez vous frénétiquement.

Votre

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Une petite étude sur *Paul Bourget* et le *Pierrot fumiste* se trouvent aux Œuvres complètes de Jules Laforgue (tome VI).

L

À M. CHARLES HENRY

Babelsberg, dimanche
[20 août 1882].

Mon cher Henry,

Que devenez-vous ? vous ne m'écrivez plus. N'avez-vous pas reçu ma dernière lettre ? et le poète de la rue Denfert se fiche de moi, je crois.

Je serai sûrement à Paris dans deux semaines, et peut-être avant. Y serez-vous ? Je me charge d'aller faire une scène au poète de la rue Denfert. À moins qu'il ne veuille collaborer avec moi à un roman qui aurait le même sujet que [*M^{lle} Giraud ma femme*](#)^[1], mais fait scientifiquement, d'une façon calme, 3 parties. Une étude de pensionnat louche où l'on n'est pas difficile sur l'état civil des élèves et où donc ces élèves apportent des hérédités de détraqués. J'ai de nombreuses notes personnelles. Ensuite, seconde partie, une correspondance de Rome à Paris entre Aline et Jeanne. Mais voilà le clou ! le clou ! Cette correspondance sera autographiée, publiée autographiée par deux mains différentes. Étude physiologique des deux écritures, vous verrez, — des trouvailles ; puis, 3^e partie, un dénouement banal. Après serment de fidélité même dans le mariage, chacune de son côté succombe à son mari. Mais plus tard elles reviennent à leur ancien vice. Amen.

Vous verrez. Ne jugez pas sur ces seules lignes. Mais le clou ! le clou ! !

Au revoir. Que faites-vous ? Écrivez-moi.

Et votre sculpture ? et votre amie, M^{lle} de Lespinasse ? et l'encaustique ?

Peut-on avoir le volume de Verlaine chez Palmé ?

Pas encore écrit à Kahn, l'illustre zouave. On dirait qu'il y a une fatalité sur sa tête rasée. Monologue de Cros^[2], l'homme à qui l'on n'écrit pas.

Et vous, que faites-vous ? Qu'est devenu encore une fois le poète de cette rue ?

J'irai lui faire une scène.

Au revoir.

JULES LAFORGUE.

Babeisberg, au château.

-
1. [↑] Roman d'Adolphe Belot qui eut une faveur extrême vers cette époque.
 2. [↑] Charles Cros, l'auteur du *Coffret de Santal*, qui avait contribué à la vogue du monologue avec son *Hareng saur*.

LI

À M^{me} MULLEZER

Tarbes, mardi [fin août 1882].

Chère Madame,

C'est ici que je reçois votre bout de lettre. Je me demande qui peut bien avoir été le chercher à l'hôtel où j'ai passé, pour me l'adresser ici. J'étais à Paris seulement depuis quelques jours. Ne me grondez pas trop.

D'ailleurs nous nous reverrons. Avant de revenir en Allemagne je passerai par Paris. En ceci comme en tout, la Valachie est seule coupable, allez vous plaindre à elle, elle loge au bureau des longitudes — dit-on.

Je suis ici en pleine province, dans la ville où j'ai vécu de huit à quinze ans, — où j'ai fait ma première communion ! où j'ai eu mes premières souffrances de la vie au lycée ! où j'ai aimé enfin, de la passion sublime qu'on a au collège et qui fait pleurer des larmes de la plus belle eau, sans littérature. On ne vit ici que des cancons qu'on colporte de rue en rue dans un *assent* (accent) abominable. Je mène une vie végétative, pas un vers, pas une ligne de prose, pas même la force d'observer ce que je vois, de noter ce que j'entends. Ah ! la vie de province !

Oui, il était écrit que nous ne nous verrions pas à mon dernier voyage à Paris. Quand nous nous reverrons, ce sera l'automne, Henry sera là, on allume la lampe dès cinq heures et l'on fait du feu.

L'averse bat ma vitre et le vent s'époumonne
À reflleurir la bûche où mon ennui tisonne.
Oh ! l'automne, l'automne !

Ceci est de moi. Mon Dieu, oui.

À propos, quand écrivons-nous un roman en collaboration ?

Au revoir, poète subtil et prosateur vif ; écrivez-moi (*Tarbes, rue Massey*). Donnez-moi des nouvelles de Paris. Avertissez-moi quand Henry aura réintégré son domicile de la rue Berthollet.

Ce pays ne produit pas de vergiss-mein-nicht, aussi je me contente de vous insinuer : Ne m'oubliez pas.

JULES LAFORGUE.

LII

À M^{me} MULLEZER

Tarbes, vendredi [13 octobre 1882].

Chère Madame,

Qu'est-ce que c'est que cette lettre désolée que j'ai reçue hier ?

Avez-vous égaré votre toutou ? perdu un sonnet ? Si nous ne nous sommes pas vus à Paris, c'est qu'il était écrit que nous ne nous verrions pas ?

Henry est donc à Paris ? Je vais lui écrire. Je rentre à Bade vers le 1^{er} novembre, je passerai une semaine à Paris. Me recevrez-vous ? Me pardonneriez-vous la perte de vos toutous idéaux ? Faites-vous toujours des choses rimées ? Quand je vous assure que vous êtes supérieure à Sieffert (Louisa), auteur connu chez Lemerre par sa fin touchante.

Avez-vous lu : *Bonjour, Monsieur* dans un volume de Jean Richepin : *Les Morts bizarres* ? Malgré ce *Bonjour, Monsieur*, je veux faire un sonnet sur la Vie.

Vous ai-je parlé d'une épopée sur Pierrot en forme de comédie ?

Comme copie, j'irai porter à la *Vie Moderne* un sonnet sur novembre et une nouvelle courte intitulée : *Mort curieuse de la femme d'un professeur de quatrième en province*^[1].

Je crois que c'est tout.

— Ah ! ça ! dire que je ne vous connais pas du tout ! mais pas du tout ! Quel caractère avez-vous ? Quelle âme ? Quel cerveau avez-vous ? Avez-vous des nerfs ?

Je ne vous ai vue que deux fois !

Peut-être ne vous reverrai-je jamais.

Avez-vous étudié la culture de l'ananas ? je vais m'y mettre. Au revoir (Émile Augier (oncle du Déroulède et du Giard) écrit à revoir).

Encore une fois pardonnez-moi l'ingratitude de mes toutous idéaux.

Votre JULES LAFORGUE.

1. [↑] Cette nouvelle ne parut pas à la *Vie Moderne* et n'a pas été retrouvée.

LIII

À M. CHARLES HENRY

Tarbes, vendredi 13 [octobre 1882].

Mon cher Ami,

Je retourne en Allemagne (Bade) vers le 1^{er} novembre et je passerai une semaine à Paris. J'ai laissé à un camarade de Paris deux plats ARTISTIQUES qu'il vous portera ; c'est un dépôt !

Kahn m'a envoyé une belle pièce singulière d'exécution dans le sans-gêne de ses rimes. Il paraît que vous lui avez communiqué mes *Lys de mai* ?

Le poète de la rue Denfert m'a écrit hier une longue lettre désolée. Il me reproche la tiédeur de mon amitié et la hâte de mes lettres. Que lui ai-je fait ? Il me tarde d'aller lui demander pardon.

Qu'il y a longtemps que je n'ai fait des vers ! Faire des vers est un vieux préjugé. Na !

Je vais étudier à fond la culture de l'ananas et essayer d'avoir le million à vingt-six ans.

Et votre sculpture ?

Comme nos sculpteurs sont en retard sur nos peintres ! Qu'il me tarde d'écrire des Salons. Connaissez-vous Ringel ? Il est sans doute des intimes de Marie Krynska. Faites-vous de la cire ? Est-ce de Cros que vous prenez des leçons ?

Achetez-vous *les Dessins du Louvre*, une publication bon marché de Chennevières, un jeune que les livres d'art des de Goncourt tourmentent ?

Quand vous déciderez-vous donc à faire ce à quoi vous êtes si bien préparé, lancer un roman très neuf ? Vous surtout qui n'avez jamais fait de vers, mais qui avez toujours marché dans la vie vêtu d'érudition et de mathématiques. Quand ?

Irons-nous faire un pèlerinage à votre cellule de la rue Séguier ou se promènent la nuit (certaines nuits !) des choses animées par les âmes multiples de Baudelaire ?

Au revoir. Une lettre por l'amor de Dios !

JULES LAFORGUE.

LIV

À SA SŒUR

1882, dimanche [Paris, 29 octobre].

Ma chère Marie,

Encore dimanche. Je crois que je pars demain soir. Donc envoie-moi lettres chez Henry ou à Bade, ou plutôt attends — je t'écirai le premier, aussitôt arrivé là-bas.

Je viens de chez Bourget où il y avait des tas de gens. *L'Irréparable* paraît au mois de février.

T'ennuies-tu toujours outre mesure ? j'espère que non. Tu arriveras à te faire une raison avec le sentiment même que la providence (!) nous a fait encore la part bonne.

Depuis trois jours, averses torrentielles et inépuisables, je rentre trempé. Je passe mes journées ou à peu près à la Bibliothèque et le soir chez Henry. Voilà qu'on vient m'interrompre ! je te récriai demain matin à la hâte ; dis à Émile de me renvoyer les deux numéros de la *Nouvelle Revue* ^[1] laissés par Père. Quant à la pipe, je l'enverrai demain. Je l'ai retardée parce que je voulais aller la prendre en dehors de Paris, à Levallois-Perret.

Je t'embrasse tendrement. J'espère que tu m'adores toujours. J'espère que la présente te trouvera de même !

Adieu, je te récriai demain. Travaille, soigne-toi. Espère, ne te fais pas de mauvais sang.

Ton éternel JULES.

1. [↑](#) Vraisemblablement les deux numéros de novembre 1881. Celui du 15 novembre 1881 contenait le premier des *Essais de Psychologie contemporaine* de M. Paul Bourget, l'essai consacré à Baudelaire.

LV

À CHARLES EPHRUSSI

Bade, lundi [6 novembre 1882].

Cher Monsieur Ephrussi,

Ma vie a recommencé, m'a repris dans ses engrenages peu fiévreux. Je n'ai pour me consoler qu'une cire de Cros qui me sourit maladivement, adossée à la lampe. Puis des eaux-fortes de Chiffart (pour la plupart assommantes, mais révélant une âme michelan... gélifique).

Je viens de lire des articles d'art dans la *Gazette* de Cologne. *Un commence ainsi* : « *Der Geist sittenloser Selbstsucht, frivoler Aufgeblasenheit... etc.*, » (intitulé « *Die franzæsische Schule* »).

Un autre, sur les impressionnistes, parmi lesquels on met Roll, Gabriel Guay (avec sa *Cosette*), Gervex, Aublet (*Les Réservistes*) comme peintres socialistes, etc...

J'ai revu mes notes pour l'exposition de Munich. Je n'ose pas faire l'article, si peu important qu'il doive être. Car je devrais le commencer de cette façon ridicule : « La visite dont ces lignes sont le compte rendu remonte à quatre mois et à l'ouverture de l'exposition, alors à peine encore aménagée, par conséquent infiniment incomplète »... Voilà un drôle de correspondant comprenant ses devoirs d'une façon légèrement biscornue, se diront les abonnés (puisqu'il y en a)...

Qu'en pensez-vous ?

En revanche, en arrivant à Berlin, je vais trouver une grande exposition de l'art contemporain berlinois. Ce sera très important et j'essayerai « d'être à la hauteur de ma mission ».

Je suis content de Paris, j'y ai pas mal bûché le côté théorique, la base philosophique de l'art des Cornélius, des Schnorr, Schwanthaler, etc., vous

verrez.

J'enverrai deux articles de dix pages ou douze chacun sur le musée contemporain de Berlin. De plus, je me sens capable d'un sérieux et compact volume sur l'art contemporain allemand.

Avec une Introduction qui fera le quart du volume et qui sera toute de psychologie et d'esthétique^[1].

Cette introduction sera très sérieuse, et, j'espère, très juste et très condensée. Je vous la soumettrai avant tout. Mais dites-moi si, en principe, une pareille introduction toute philosophique effaroucherait les habitudes de la *Gazette* ? J'en vois déjà la trame logique et les détails et j'avoue ingénument que je la crois neuve comme vue d'ensemble en laissant à d'autres le soin de dire si elle est juste et complète et répondant à tous les *a posteriori*. Enfin vous verrez.

Mais que la langue allemande m'est lente à lire ! — et je ne parle que français, toujours français.

J'ai causé aujourd'hui, une bonne heure, en fumant avec Maxime Du Camp^[2]. Le soir, grande société et nombreuse. — Nous restons à Bade jusqu'au 12. — De là à Coblenz jusqu'au 1^{er} décembre, puis à Berlin. A che va la vita ? fuor che a dispregiarla ? À bientôt une autre lettre si je ne vous ennuie pas.

Votre

JULES LAFORGUE.

-
1. ↑ Cette introduction est très probablement le remarquable morceau intitulé *L'Art moderne en Allemagne*, publié posthumément dans la *Revue Blanche*, t. IX, n° 56, 1^{er} octobre 1895, et qu'on trouvera au tome VI des Œuvres complètes.
 2. ↑ À propos des livres favoris de l'impératrice, Jules Laforgue dit assez ironiquement dans *Berlin, la cour et la ville* ; (p. 48) :

« Il est un écrivain dont on ne perd pas une ligne c'est Maxime du Camp, un vieil ami qui revient chaque été à Bade : quelles bonnes soirées on doit à ses excursions de vieux sceptique à travers la charité privée à Paris ! »

LVI

À M. CHARLES HENRY

Coblentz, samedi [18 nov. 1882].

Mon cher Henry,

Êtes-vous toujours à Paris ou toujours en Italie, pays qui a la forme d'une botte ?

Êtes-vous délivré, même de loin, du nommé L...

Je suis ici depuis une semaine (toujours la même adresse) et dans cinq jours je serai à Berlin, toujours Prinzessinen-Palais.

Mes fenêtres donnent sur le Rhin. Je me suis fait un coin assez *gemüthlich* ici, avec mes livres, quatre ou cinq panneaux, un crâne de macaque servant de porte-montre, des photog. de Paris (60), 125 dessins du Louvre et un éléphant bronze de Barye.

Est-ce que les *Névroses* ont paru [\[1\]](#) ?

Vous savez qu'il y a une sorte de brouille entre la rue Denfert et moi. À peine quelques visites, puis malentendus, lettres ; bref, quittés sans nous voir. Pour pardon ai écrit dès arrivée et rien reçu.

Je travaille. Je me remets à faire des vers. Je veux publier (mais pour donner seulement pour mes amis que mes choses intéressent et que cela pourra distraire) un petit volume de poésies toutes neuves qui s'appelleront : *Complaintes de la vie* ou le *Livre des complaints*. Ce sera des complaints lamentables rimées à la diable. J'y mettrai celle du Petit Hypertrophique. Il y aura la complainte du Soleil, des 4 Saisons, de la Vieille Fille, du Fœtus, du Pharmacien, de la Phtisique vierge, du Père éternel, de Pan, etc.

J'en ai déjà cinq. Je serai très sévère. Je vous envoie celle des Montres (qui est mon poème des Montres refait).

J'essaierai aussi des croquis berlinois pour la *Vie Moderne*. Et le théâtre ! théâtre injouable ou à jouer entre amis. Ce serait peut-être drôle avec des dames complaisantes et calmes.

J'espère que vous m'écrierez et que vous me parlerez de vous, de vos poèmes en prose, de votre roman^[2], etc. Même si vous n'êtes pas encore à Paris.

JULES LAFORGUE.

Je vais vous copier la complainte des Montres.

-
1. [↑] Le volume de poèmes de Maurice Rollinat qui parut peu après (1883) chez Charpentier.
 2. [↑] Ce roman et ces poèmes ne furent jamais que dans la gracieuse imagination de Jules Laforgue.

LVII

À M. CHARLES HENRY

Coblentz, vendredi [fin novembre 1882].

Mon cher Henry (et C^{ie}),

J'ai reçu dimanche votre brochure bleue avec la dédicace hermaphrodite imprimée à Rome ! Je l'ai lue, mais ne me faites pas souvent de ces peurs-là, hein ?

Êtes-vous tout à fait remis de votre dernière non-santé ? Le bouquin est-il prêt ?

Avez-vous revu Cros ?

Avez-vous trouvé quelque chose pour le *Songe de Polyphile* d'Ephrussi ?

Dînez-vous toujours boulevard Port-Royal ?

Votre Choubersky tire-t-il convenablement ?

Je retouche mes plaintes (quel boulet !). Et vous les recevrez bientôt. Encore une fois, est-ce franchement imprimable entre nous ? Et, d'autre part, pourrez-vous vraiment arranger la chose chez Charavay en vous promenant ?

Ici, exil, bonne chère, le Rhin. Le 1^{er} décembre, reprise de la vie de Berlin.

Toujours même adresse.

Votre

JULES LAFORGUE.

LVIII

À M. CHARLES HENRY

Berlin [début décembre 1882].

Mon cher Henry,

Comment allez-vous ? Je ne sais rien, rien de vous.

Recommencement de ma vie de Berlin. De la neige, de la bière, de la musique ; avachissement.

Ici une exposition de quelques expressionnistes. Je fais, pour être traduit dans une revue, un article expliquant l'impressionnisme à ces gens qui diront alors que l'Impressionnisme — avec sa folie, — est né en Allemagne de la loi de Fechner.

J'ai trouvé un Monsieur qui a trouvé adorable ma *cire* de Cros. Il lui achèterait volontiers, « pour pas cher », quelque chose de *moderne* comme ça, en *cire* toujours.

En outre, dites à Cros, s'il y tient, de songer à préparer quelques menues choses. Nous organiserions ici une petite exposition de ses *cires* avec une notice-catalogue. Il risquerait simplement des frais de transport contre la chance d'être acheté. Je n'en promets pas plus. Voulez-vous lui en parler ? Avec les menues choses qu'il a dans son atelier, — en ajoutant la mienne que j'ajouterais à l'exposition, — il pourrait préparer quelque petite machine moderne, quelque élégance parisienne, qui aurait ici le plus de chance.

Kahn m'a répondu. Je lui ai réécrit (secrétaire d'état-major télégraphiste, 19^{ee} section, Mahrès), mais il croit qu'il changera d'adresse un de ces jours.

Bonjour à M^{me} C..., qui m'a absolument oublié.

Et écrivez-moi un petit mot, n'est-ce pas ?

Votre

JULES LAFORGUE.

LIX

À CHARLES EPHRUSSI

Berlin, 24 12. 82.

Cher Monsieur Ephrussi,

Je travaille comme un nègre — pas cependant comme le nègre Dumas père. J'ai deux lectures régulièrement par jour avec livres à choisir, à lire d'avance, et trois journaux, et la *Revue des Deux Mondes*. Prélevez là-dessus le temps stupide de s'habiller deux fois, le temps stupide de manger (mais je me cache toujours, pour manger), le temps de dormir, les menues dépenses de temps, et vous verrez qu'il ne me reste pas grand'chose.

Je travaille la nuit à la lampe. C'est une infinie volupté. Toute la maison est endormie. À peine de temps en temps un fiacre sous les Linden. Quelquefois le clair de la lune sur la neige fine de Hausvogteiplatz. Alors j'entasse les feuilles de papier noirci. À Coblenz aussi, j'avais pas mal besoin, avec le Rhin en bas, piqué de lumières reflétées.

J'ai donc un nouveau petit volume de vers que je ne publierai pas plus que le premier, attendu que dans un an il me paraîtra aussi ridicule que mon premier m'apparaît maintenant, avec quelle intensité ! — Plus : J'ai terminé un roman, le sujet est très beau. Mais un premier roman ne peut valoir grand'chose. Aussi, j'en écris un second. J'ai une comédie en un acte, plus noire que *les Corbeaux*, mais qui ne doit pas être fameuse en réalité. Aussi j'en écris une seconde^[1].

Plus : j'avais réuni des notes pour une étude courte mais supra-philosophique sur John Ruskin et le préraphaélisme ; mais on me dit que Chesneau est à la veille de publier un bouquin sur le même sujet.

Vous trouvez que je néglige la correspondance de la *Gazette*. Mais je suis ici à peine depuis vingt jours et il n'y a rien — rien que le Champigny de ces messieurs.

Après cela, il pleut un rude spleen sur Berlin. C'est le coup de feu, la Rhein-Macht. Je suis libre aujourd'hui, mais ce sera remplacé par d'autres ennuis.

On est toujours content de moi. Il paraît que je suis passé maître dans l'art de choisir les romans voulus et dans celui de faire des coupures. Seulement il paraît aussi que j'ai des jours bizarres, des jours où je lis très haut, d'autres où ma voix n'est qu'un souffle. Je réponds invariablement que — c'est la vie.

L'autre soir, je devais aller passer la soirée chez M. et M^{me} Bernstein, et j'ai été pris d'une rage de dents. Impossible d'y aller.

Vous ne publiez donc rien cette année ! Vous ne voulez pas vous enrôler dans la catégorie des forçats qui, comme Müntz, Mantz, Michiels, etc., publient quelque énorme machinette chaque Jour de l'an ?

Pourquoi ne feriez-vous pas une infidélité à votre Dürer pour écrire un livre *qui n'a pas été fait* et qui est si fécond (*l'Impressionnisme*), le public se ruerait dessus, ou bien dans la *Gazette* une belle étude sur Chiffart, le Michelangelino moderne français. Il y a tant de choses à faire ; ferez-vous un volume de vos dessins de His de la Salle ? Comment Bigot s'est-il donc introduit à la *Gazette* ? Ce cuisinier normalien qui nous la fait à toutes les sauces au *XIX^e Siècle*, à la *Revue bleue*, à la *Revue des Deux Mondes* (pauvre Zola !) est bien réjouissant.

Au revoir ; j'espère que vous m'enverrez quelques lignes parfois. Quand vous aurez le temps, n'est-ce pas ?

JULES LAFORGUE.

1. ↑ Du roman terminé et de la comédie « plus noire que *les Corbeaux* », rien ne nous est parvenu et il est probable que Laforgue les détruisit.

LX

À M. CHARLES HENRY

Berlin, [février, lundi 1883].

Mon cher Henry,

Vous êtes donc de retour. Écrivez-moi donc, dites, racontez-moi tout ce que vous avez fait, vu, rapporté dans votre salon rouge !

Vous êtes inconcevable.

Merci de la *Vie Moderne*. Je l'ai reçue hier, dimanche.

Maintenant, un autre service.

J'écris un article sur l'Impressionnisme, article qui sera traduit et paraîtra dans une revue allemande, à l'occasion de quoi un ami de Berlin, qui a une dizaine d'impressionnistes, en fera une exposition.

C'est très important. Pourriez-vous donc me trouver quelque chose que mon libraire d'ici n'a pu me trouver ? Une petite brochure de 50 cent, intitulée, je crois, « *les Impressionnistes* », par Théodore Duret, avec un dessin de Renoir^[1]. Cette brochure a paru il y a quatre ans, je crois. Je ne sais où elle a été éditée, peut-être chez Ghio, peut-être chez Marpon. En tout cas, je l'ai vue longtemps jadis chez Marpon, à l'Odéon : de toutes façons vous pourriez la voir à la Bibliothèque. Je vous serais bien obligé si vous mettiez la main dessus et me l'envoyiez.

Je vous écrirai longuement et vous enverrai des vers un de ces jours, sans blague.

Je vous serre la main. Travaillez-vous ?

Votre

JULES LAFORGUE.

-
1. [↑] Il s'agit de la brochure célèbre publiée en 1878 et dont le titre exact était : *Les Peintres Impressionnistes (Claude Monet, Sisley, C. Pissarro, Renoir, Berthe Morisot) avec un dessin de Renoir*. Paris, Librairie parisienne, Hayman et Perois, 38, avenue de l'Opéra. — Mai 1878.

LXI

À CHARLES EPHRUSSI

Berlin, 26 février 1883 [lundi].

Cher Monsieur Ephrussi,

L'êtes-vous assez, rancunier ? Pourquoi ne m'écrivez-vous pas le moindre petit mot ?

Avant-hier, à la soirée du Kronprinz, j'ai causé avec M. de Seckendorff qui m'a dit avoir reçu nombre de lettres de vous, et m'a appris que vous aviez d'abord le projet de venir à Berlin pour l'Exposition, mais que c'est M. Gonse qui viendra, et que vous prépariez des choses et des choses. À la même soirée, coudoyé plusieurs fois M. Lippmann. Un de mes remords. Lorsque j'irai vous voir, je vous remettrai intacte la lettre de recommandation que vous m'aviez donnée pour lui, il y a des temps infinis de cela. Il paraît qu'il est très bourru mais que sa femme est charmante, double raison, maison à éviter.

J'écris de menus vers et une pièce en un acte qui déborde d'optimisme. Outre cela, M. Bernstein m'a persuadé de mettre en vers le *Don Juan* de Pouchkine, et j'y vais de bon cœur.

Ne prononcez pas mon nom devant l'auteur des *Aveux*. Vous réveilleriez de pénibles souvenirs.

Au revoir et un petit mot d'amitié, s. v. p.

Votre

JULES LAFORGUE.

LXII

À M. CHARLES HENRY

Berlin, lundi [26 février 1883].

Mon cher Henry,

Pourquoi n'ai-je plus de vos nouvelles ! Je m'ennuie horriblement. Je n'ai pas reçu un mot de vous depuis votre retour. Kahn m'a écrit, pour me dire que ma dernière lui était arrivée 15 jours en retard, et qu'il était je ne sais où, il ne me donne pas sa nouvelle adresse.

Je voudrais bien savoir pourquoi vous ne m'avez pas envoyé le moindre petit mot. Le barde de la rue Denfert vous a-t-elle infusé ses sentiments à mon égard ?

Que faites-vous, nom de Dieu ? Que devenez-vous ? et vos livres ? et votre peinture à la cire ? et tout enfin ?

Ma vie est toujours la même. J'entends beaucoup de musique. Que faire à Berlin, sinon entendre beaucoup de musique ?

J'ai un ami, un des grands pianistes de demain^[1], qui m'a fait connaître les trois cahiers de musique de Rollinat.

Je viens de lire et de relire les *Névroses*. Du talent, c'est certain, et au fond une sincère et intense émotion. Mais que de parti pris, — surtout que de cabotinage. Il est vrai que devant n'importe quel monsieur qui s'est fait un genre, il est bien difficile de dire où finit la correction de race et où commence le cabotinage. Et puis, à mon avis, il y a beaucoup de grossièretés de métier, des abus d'adjectifs souvent neutres intrinsèquement ou neutres à force d'être voulus.

Mon ami le pianiste (Théo Ysaye) et moi sommes fous des Contes de Villiers de l'Isle-Adam et des quelques vers sous le titre *Conte d'Amour*.

Savez-vous que je fais depuis deux semaines une pièce en prose en un acte se passant à Paris au mois d'avril 1882 ? ^[2] — Aussi quelques vers.

Hé ! n'avez-vous pas reçu ma dernière lettre ? Je vous y demandais certaine brochure sur l'Impressionnisme par Théodore Duret ? Est-elle introuvable ?

Écrivez-moi donc un mot, sinon je vous tutoie à ma prochaine lettre ; inconvenance qui sera atténuée par les injures dont je vous accablerai. En ce moment, je suis *démesurément* vanné.

Votre

JULES LAFORGUE.

-
1. ^[1] Théophile Ysaye.
 2. ^[2] « *Pierrot fumiste* ».

LXIII

À M. CHARLES HENRY

Samedi [Berlin, mars 1883].

Mon cher Henry,

J'ai reçu votre courte lettre et le manuscrit — il y a de cela quelques jours — mais de là à aujourd'hui il m'eût été impossible de répondre par le moindre bout de lettre. Vous comprenez que j'ai dévoré votre *Lespinasse* ^[1]. C'est très nourri et très complet sans doute. Vous êtes un dévot pour elle, mais vous avez gardé trop votre dignité. Vous dites vous-même au commencement : « Il est indécent... » — J'aurais hurlé ! — Il fallait vous rouler dans les souvenirs de cette amante passée comme dans des linges de femme au fond d'un cabinet de toilette. Les soirées de l'hiver 74 ! le 10 février, à minuit ! Et la monomanie du remords à côté de Sapho et de sainte Thérèse. Mais c'eût été oublier que ce n'était pas là un roman à écrire. « Elle aima l'amour avec abnégation par delà son corps et par delà son âme. »

N'était-il pas possible — ou ne l'avez-vous pas voulu — de parfumer cela de ce quelque chose qui embaume une page, par exemple : le *damas rouge* de la chambre à coucher. Et avec Guibert cette journée du Moulin-Joli dans le *frais encadrement de Montmorency et d'Argenteuil* — et plus loin cette journée où le *soleil de février a des douceurs de convalescence*. — Vous savez mieux que moi que c'eût été l'affaire de deux ou trois après-midi passés au Cabinet des Estampes. C'est tout de même empoignant ce roman furieux au seuil de la révolution, on en a le cœur légèrement étranglé, ma parole.

Je vous retourne le manuscrit. — Vous n'avez pas peur de confier des manuscrits à la poste.

Écrivez-moi plus souvent, hein ? — J'entends beaucoup de musique ici.

J'espère vous présenter un jour mon jeune Rubinstein de 18 ans à peine^[2]. Vous l'adorerez comme moi, un brun au visage insensé, peut-être un peu plus haut que vous, et une masse de cheveux crépus. — Je l'appelle le Nubien. — Un fumeur effréné. — Je fume la pipe. — Je les collectionne. — Trois scènes et ma prose en un acte est terminée, achevons-la vite et qu'on n'en parle plus. J'ai aussi l'idée d'un *Faust* en un acte. Je traduais en vers un Don Juan de Pouchkine, je l'ai lâché. — Comment, vous n'avez pas lu les *Contes cruels* ! Si Kahn le savait ! — Lisez, c'est insensé. — Et au revoir. Que dit le barde^[3] de moi ?

JULES.

(Tiens ! j'ai oublié de vous tutoyer.)

-
1. ^[1] Il s'agit de la préface datée « août 1882 » des LETTRES INÉDITES | DE MADemoiselle DE LESPINASSE | À CONDORCET, À D'ALEMBERT, À GUIBERT | AU COMTE DE CRILLON | PUBLIÉES | AVEC DES LETTRES DE SES AMIS, DES DOCUMENTS NOUVEAUX — ET UNE ÉTUDE | PAR M. CHARLES HENRY | Paris | E. Dentu, éditeur | 1887.
 2. ^[2] Il s'agit toujours de Théophile Ysaye.
 3. ^[3] M^{me} Mullezer, avec qui Jules Laforgue s'était brouillé durant l'automne 1882.

LXIV

À M. CHARLES HENRY

Bade [20 avril 1883].

Mon cher Henry,

Je vous écris un petit mot qui n'est pas une réponse à votre lettre, mais simplement une excuse et un acompte.

Je commence à respirer. Mes deux derniers jours à Berlin ont été très occupés — préparatifs de départ — puis été passer deux jours à Dresde — chemin de fer, mal de tête, musée inouï ! Des Rembrandt à lécher le parquet qui les reflète, l'Elbe adorable, etc., puis rentré à Berlin, faire malles, éreinté — enfin, après un peu de rechemin de fer, arrivé ici, pioncé, et je vous écris, bien que mon intérêt soit de me mettre à dévorer mes 3 journaux quotidiens qui, multipliés par 3 jours de retard, font 9, plus le supplément du *Figaro*, et le nouveau cahier de la *Revue*, qui voulut embulozer Balzac (ici on appelle ça un cahier). Dans vos archives : je ne sais. J'ai un ami à Berlin, professeur à l'université, qui, seul, peut me renseigner ; en ce moment il a ses congés et parcourt l'Italie, je crois.

Au revoir.

Mes minutes sont comptées. Avec ça j'ai à faire ma barbe, aller prendre un bain et un shampoing.

Votre

JULES LAFORGUE.

LXV

À SA SŒUR

Bade, lundi, 83 [mai]. [\[1\]](#)

Ma chère Marie,

Reçu ta lettre il y a plusieurs jours. Je l'avoue, *mea culpa, mea culpa*.

Et ton portrait, qui est toujours devant moi.

Enfin, voilà un vrai portrait. Les photographes établis sont des imposteurs fallacieux. Tu es très bien. Je te vois au naturel. Envoie-m'en encore un autre, bientôt. Ça ne coûte rien à Émile.

Pour le mériter, d'ailleurs, je t'envoie une poignée de vers pris dans le tas (si, toutefois, cet envoi ne va pas à l'encontre de mon but). Des tas d'affaires m'ont empêché de te répondre.

Il fait une chaleur accablante, à canoniser le pôle arctique. Je lis, je fume, je travaille, je vagabonde par la Forêt Noire. Mais les paysages d'ici, bien qu'uniques au monde, m'écœurent, ils sont plus beaux que nature, ça a l'air d'après les tableaux de Gustave Doré. Vraiment. Puis, j'ai voulu te recopier quelques vers. Ne les perds pas. Je n'en ai qu'une copie. Ils te paraîtront peut-être bizarres. Mais j'ai abandonné mon idéal de la rue Berthollet, mes poèmes philosophiques.

Je trouve stupide de faire la grosse voix et de jouer de l'éloquence. Aujourd'hui que je suis plus sceptique et que je m'emballe moins aisément et que, d'autre part, je possède ma langue d'une façon plus minutieuse, plus clownesque, j'écris de petits poèmes de fantaisie, n'ayant qu'un but : faire de l'original à tout prix. J'ai la *ferme intention* de publier un tout petit volume (jolie édition), luxe typographique, écrin digne de mes bijoux littéraires ! titre : *Quelques plaintes de la vie*. Avec cette épigraphe tirée des *Aveux* :

Et devant ta présence épouvantable, ô mort,
Je pense qu'aucun but ne vaut aucun effort.

J'ai déjà une vingtaine de ces plaintes. Encore une douzaine et je porte mon manuscrit je ne sais où.

J'y regrette une chose — certains vers naturalistes y échappés et nécessaires. J'ai perdu de mon enthousiasme, mes naturalismes, comme poète seulement (pour le roman, c'est autre chose), (le milieu dans lequel je vis n'est d'ailleurs pour rien dans ce retour). La vie est grossière, c'est vrai — mais, pour Dieu ! quand il s'agit de poésie, soyons distingués comme des œillets ; disons tout, tout (ce sont en effet surtout les saletés de la vie qui doivent mettre une mélancolie humoristique dans nos vers), mais disons les choses d'une façon raffinée. Une poésie ne doit pas être une description exacte (comme une page de roman), mais noyée de rêve.

(Je me souviens à ce propos d'une définition que me donnait Bourget : La poésie doit être à la vie ce qu'un concert de parfums est à un parterre de fleurs), voilà mon idéal. Pour le moment du moins. Car la destinée d'un artiste est de s'enthousiasmer et se dégoûter d'idéaux successifs. Cet idéal, mes plaintes n'y répondent pas assez encore à mon gré, et je les retoucherai, je les noierai un peu plus.

En voilà assez. Lis-les, et dis-moi ton avis (tu connais d'ailleurs, déjà, ma plainte des montres). Et envoie-moi une autre photographie.

Qu'Émile photographie aussi un des enfants et me l'envoie. J'en serai aux anges. Je crois de plus en plus que mes congés commenceront un peu plus tôt cette année-ci. — Où irons-nous ?

Dis à Émile s'il se souvient de nos soirs au Français. Paul Reney est venu jouer à Bade. — A-t-il le catalogue du Salon ? Dis-lui qu'on parle beaucoup du tableau de Rochegrosse et de celui d'Aman-Jean.

Tu trouveras peut-être cette lettre un peu sèche. Laisse-moi la compenser par un bon baiser. (Rappelle-moi au souvenir des enfants.)

JULES.

Pardon pour les livres non envoyés. Tu les liras plus tard.

-
1. [↑] Cette lettre porte 84, dans une édition antérieure : mais dès juillet 83 Laforgue écrit à M. Ch. Henry qu'il a 40 plaintes et il dit ici « une vingtaine » : la lettre doit être vraisemblablement de mai 1883.

LXVI

À SA SŒUR

Strasbourg, lundi [21 mai 1883]. [\[1\]](#)

Ma chère Marie,

Je viens de dîner dans un hôtel, quelconque, où je n'ai entendu parler que français. Je suis à Strasbourg (je t'écris dans un café plein de soleil). Je n'avais rien à faire à Bade aujourd'hui.

En trois heures et demie de chemin de fer on est à Strasbourg, et je suis venu.

Je suis extrêmement heureux de passer ma journée ici. Que d'observations ! Tu sais que Strasbourg fait partie de l'empire allemand depuis le traité de Francfort qui a terminé la guerre de 1870, donc que d'observations !

On se croirait en France. — Les enseignes sont en français, etc. On entend partout parler notre douce langue, excepté, hélas ! par les petits enfants qui jouent dans les ruisseaux, chose qui m'a touché au cœur. Au lieu des marchands de cigares que l'on voit partout en Allemagne, c'est encore ici le *bureau de tabac* avec sa lanterne rouge — et la cathédrale (si célèbre, tu le sais) ; un quidam s'offrait comme guide et comme je déclinais ses services en français, il m'a offert l'image que je t'envoie ici. Il m'a confié, avec des larmes dans la voix, qu'il était un ancien commissionnaire et je me suis fendu d'un franc.

En entrant dans la ville sur le seuil d'une boutique un enfant pleurait. Une jeune bonne est venue et lui a dit : « Pourquoi que tu pleures, René ! » Tu ne peux te figurer combien cette simple phrase m'est allée au cœur ; le bon moyen de maintenir le patriotisme dans le cœur des Français est de les faire voyager.

On voit partout des gibus et des pieds peu élégants, c'est la France. — Puis les cigarettes et les cheveux et la barbe noirs ou du moins châains.

J'ai devant moi deux journaux d'Alsace. La feuille est divisée en deux, la moitié en allemand, la moitié en français. Mais je n'ai qu'à regarder sur la place des troupiers à lourdes bottes et à masques pointus, ils font l'exercice.

Je t'embrasse.

Adieu. Écris-moi — le 28 de ce mois nous partons pour Berlin.

JULES.

1. [↑] Cette date nous est fournie par l'*Agenda* 1883 publié dans le numéro d'octobre 1920 de la *Nouvelle Revue Française* et que l'on trouvera au volume des *Œuvres posthumes*.

LXVII

À M. CHARLES HENRY

Coblentz [6 ou 7 juin 1883].

Mon cher Henry,

Votre lettre était adressée à Bade que j'avais quitté pour passer une semaine à Berlin (occasion d'un article sur le Salon) et je suis ici.

Que devenez-vous ou plutôt que ne devenez-vous pas ? Que publiez-vous ou plutôt que ne publiez-vous pas ? Et la sculpture ?

J'aime *l'Oiseau crucifié* de Marie Krysinska^[1]. Mais avouez qu'il y a là trois ou quatre scories ou bavures rentrées. Pourquoi Bellanger ne devient-il pas quelqu'un ? Vous êtes bien heureux d'avoir vu le Salon. Il y a là des inconnus qui m'intéressent : Aman-Jean, Stott, etc., et Rochegrosse qui se fourvoie, à moins qu'il n'ait subtilement calculé qu'en exposant une *Andromaque*, le monde serait d'autant plus épaté l'an prochain en voyant de lui une *Scène de coulisses*, etc., ^[2].

Ah ! si j'étais à Paris avec une plume !

Tout est à renouveler en peinture. (Quels triomphes !) Quel langage aussi pour une nature-mort-croque qui fera, au lieu de melons, de chaudrons, de poissons, d'armures, etc., une vitrine de modiste (les chapeaux de femmes !!), un étal de fromages, une bijouterie du Palais-Royal, un intérieur d'omnibus roulant. Y a-t-il encore un peintre des industries du métal ? etc.

Je fais le Salon de Berlin qui est d'un lamentable achevé.

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Un poème publié dans la *Vie Moderne* avec un dessin de leur ami Bellanger.
2. [↑] M. William Stott exposait *Ronde d'enfants* et *l'Atelier du grand-père*. De M. Aman-Jean, qui depuis orthographia son prénom *Aman*, se voyaient le *Portrait de M^{me} X...* et *Saint Julien l'Hospitalier* (« Il s'en alla, mendiant sa vie par le monde. Il connut la faim, la soif et la vermine. » G. Flaubert). Le prix du Salon fut dévolu à M. Georges Rochegrosse, qui déjoua les prévisions de cette lettre, en 1883 par son abstention, et les années suivantes par sa peinture.
[Note de M. Félix Fénéon.]

LXVIII

À MAX KLINGER

Coblentz, lundi [11 juin 1883]. [\[1\]](#)

Cher jeune Maître,

Je trouve votre complaisante et longue lettre en revenant de Cologne, où j'ai visité deux expositions (dont un musée). Je suis content d'avoir vu là la *Vergiftet* de G. Max, que je n'aimais pas jusqu'ici, ne la jugeant que par deux ou trois têtes fades, une entre autres chez Gurlitt. Je voulais citer dans mon Salon Fischer, Eder, etc., qui m'avaient paru pas sans valeur, mais j'ai vu de leurs toiles à Cologne, c'est toujours la même chose. C'est trop bête, n'est-ce pas ?

J'ai passé une semaine à Berlin. Je croyais que vous n'y étiez pas, — et je regrette bien de n'avoir pas été vous voir, excusez-moi.

Mille merci pour les renseignements qui ont dû vous distraire de votre travail ou plutôt de vos rêveries. Comment ! vous avez lu *l'Éducation sentimentale*. Vous êtes vraiment extraordinaire : pessimiste comme vous l'êtes, tout Flaubert vous plaira.

Oui, je fais le Salon de Berlin tant bien que mal. Je parle longuement de vous comme de l'artiste le plus personnel, mais non sans reproche. Vous verrez, « qui aime bien châtie bien »...

Je dirai que je préfère le petit Menzel à ses deux Frédéric de la National Galerie. Je dirai du mal de Richter et aussi (??) de Gustrow, non en général, mais pour ses portraits de Salon que je trouve fades et bêtes.

J'ai vu à Cologne un joli J. Brandt, moins banal que tout ce qu'il fabrique en général, etc. Je crois que vous approuverez mes impressions. Tout de Hertel ne me plaît pas également, mais (impressionnisme à part) il a un joli tempérament de peintre (son aquarelle).

Quel vilain métier que celui de critique d'art, n'est-ce pas ? Ce métier a été déshonoré par tant d'ignorants et les artistes ont bien souvent raison de nous mépriser. Pour ma part, vous ne pourriez croire avec quelle conscience je m'y adonne. Non en lisant des livres et en fouillant les vieux Musées, mais en cherchant à voir clair dans la nature en regardant humainement, comme un homme préhistorique, l'eau du Rhin, les ciels, les prairies, les foules, et les rues, etc. J'ai plus étudié dans les rues, les appartements, les théâtres, etc., de Paris que dans ses bibliothèques. Si je n'étais pas persuadé que j'ai l'œil artiste et que je suis hostile à tous les préjugés artistiques, sincère et désireux d'instruire le public délicat, je n'écrais point cela, croyez-le.

Vous allez à Paris, j'en suis bien heureux pour vous. Quel bien cela vous fera ! Tâchez de connaître Renouard, Lançon, Guérard (veuf de M^{me} Éva Gonzalés) et Chiffart aussi. J'ai un frère qui a quitté l'École des Beaux-Arts, il y a quatre ans, mais il n'est pas à Paris en ce moment. Vous arriverez trop tard pour voir le Salon, et, ce qui est plus irréparable, l'exposition de Sisley.

Vous verrez les beaux paysages de la Seine, Notre-Dame, au soleil couchant, etc.

Si vous arrivez avant la fin de la saison, allez aux cafés-concerts des Champs-Élysées, et du moins aux Folies-Bergère.

Vous verrez comme les habits noirs (les fracs) sont sublimes à Paris. Et les chapeaux de femmes ! Allez passer des après-midi dans la foule aux magasins du Louvre et du Bon Marché.

J'oubliais. Tâchez de connaître le graveur en pointe sèche Desboutin et l'extraordinaire Bracquemond. Feuilletez les albums de Jacquemart.

Ne vous préoccupez pas de mes photographies^[2]. Si elles vous servaient à quelque chose, emportez-les à Paris. Si Bernstein vous donne une lettre pour Ch. Ephrussi, celui-ci vous fera connaître qui vous voudrez.

Votre pessimisme deviendra plus noir encore dans les tristesses et les splendeurs de la ville monstre : vous lirez beaucoup. Votre pointe se fera plus libre, plus grasse, votre œil plus enveloppant et plus aigu et, avec votre imagination alors, vous ferez sensation à Paris.

Vous verrez comme la presse parisienne est admirable quand elle a découvert un véritable et original artiste.

Je serai à Paris dans deux mois. Sans doute j'aurai votre adresse. Au revoir.

Votre

JULES LAFORGUE.

-
1. [↑] Cette lettre, ainsi que les trois autres adressées au même Max Klinger, furent publiées peu après la mort de Laforgue dans la *Cravache parisienne* du 8 septembre 1888, et, en allemand, en tête de la traduction des *Moralités légendaires* par Paul Wiegler. « *Sagenhafte Sinnsprüche* ». Stuttgart, 1905.
 2. [↑] Des reproductions d'œuvres appartenant au musée du Louvre.

LXIX

À CHARLES EPHRUSSI

Coblentz, jeudi [14 juin 1883].

Cher Monsieur Ephrussi,

Il est écrit que vous ne m'écrirez plus, sans doute. L'Impératrice m'a dit que vous aviez conduit la princesse royale au Salon et qu'elle vous avait ou que vous lui aviez demandé de mes nouvelles.

En voici. J'ai été passer une semaine à Berlin. Je me suis éreinté au Salon de Charlottenbourg. Et ici j'ai travaillé mes notes. Puis-je vous l'envoyer comme toujours ?

Il est très attendu à Berlin et fera quelque bruit dans ce grand Landerneau. On m'a aussi trahi près de l'Impératrice qui attend que je le lui lise. Je le lui lirai en le modifiant au vol. Puis-je vous l'envoyer ?

Je ne vous demande pas ce que vous faites.

Vous êtes probablement au vert à Versailles ou ailleurs ? Peut-être en Italie ou à Londres.

En attendant de vous revoir et de dissiper le dernier malentendu que vous aviez à mon sujet, s'il en reste, je vous serre la main.

Votre, comme je n'ai jamais cessé de l'être,

JULES LAFORGUE.

LXX

À CHARLES EPHRUSSI

[Coblentz, mardi 3] juillet 1883.

Cher Monsieur Ephrussi,

Merci de votre lettre vraiment. J'ai reçu mon Salon. *Alas, poor !* Je viens de le refaire d'après vos conseils. Je vois que vous êtes un vétérane et que je ne suis encore qu'un jeune.

Voici : D'abord je vous sacrifie 39 noms, bien comptés !! Ce que j'en laisse est absolument nécessaire sous peine de faire écrouler un jour sur ma tête le Vieux musée de Berlin avec les fresques de Schinkel — horror ! J'ai rarrangé Boecklin et Hertel, et condensé Klinger, arrangé Brozik selon votre observation, supprimé Guillemet, le Ruysdaël du vieux Bercy ! (celle-ci, vous l'expierez un jour !) Poirson, etc.

Piloty n'est-il pas embeaumé (*sic*) à l'heure qu'il est ?

Je vais demain à Dusseldorf^[1]. (J'ai été à Dresde.) — Voir l'*Innocent VI* de Velasquez à Londres et mourir.

J'irai peut-être à Munich. J'espère que vous ne trouverez pas mes conclusions trop exclusives. (D'autre part, vous savez que ma position ici n'a rien à voir là-dedans.)

Connaissez-vous la petite manière de Menzel ? — En somme, je crois y voir de plus en plus clair.

J'ai passé des midis sur les hauteurs de Bade à m'abrutir de soleil et de verdure verte. Je suis affolé de vastes toiles limpides dans lesquelles on pourra se baigner ! Je n'aime plus les demi-manières. Tout clair. Le noir seulement systématique, comme chez Ribot par exemple.

J'ai envie de donner des coups de canif ou au moins des coups de plume (de mon aile d'oie) dans les portraits à fonds mullâtres (*sic*), fussent-ils du

basque Bonnat.

Un jour vous avez conseillé au peintre Blanche^[2] devant moi, de ne pas mettre d'eau dans son vin.

— Mettez-vous toujours du vin dans l'eau de la rue Favart (8 pour les abonnés) ?

Camille Lemonnier et Duret sont-ils défunts, l'un d'une indigestion de kermesse flamande et l'autre d'une ophtalmie ?

C'est la seconde de ces fins que je me souhaite pour plus tard.

Avec quelle œuvre êtes-vous en train de faire gémir les presses octave-uzannesques de Quantin ?

Avez-vous le courage de travailler par cette chaleur qui fait éclore des infusoires dans les encriers ?

Au revoir (pour septembre).

Votre

JULES LAFORGUE.

Merci de faire passer la chose dans la *Gazette* même. — Merci de tout.

1. [↑] Laforque dut remettre ce voyage à Dusseldorf et ne semble pas y être allé par la suite.
2. [↑] M. Jacques-Émile Blanche.

LXXI

À M. CHARLES HENRY

Coblentz-Schloss, samedi
[14 juillet 1883].

Mon cher Henry,

Pardon pour ce papier de coiffeur.

Êtes-vous rue Berthollet ? Que faites-vous ? Je vois partout des machines sur votre bouquin. Peut-on en avoir un exemplaire ? En tout cas, félicitations. Mais à quand votre roman ou vos poèmes en prose ? J'ai eu beaucoup de travail. Après dix jours à Berlin, venu à Coblentz, fait le Salon berlinois en prose sage à idées sages pour le 1^{er} août de la *Gazette des Beaux-Arts*, passé un jour 1/2 à Cologne, puis 4 à Munich, où vu Bellanger devant les Rubens de la Pinacothèque ! Catalogues et notes. Je ferai également pour la *Gazette* l'Exposition internationale de Munich. Me revoilà à Coblentz, avec le Rhin sous ma fenêtre, une photo de Velasquez devant moi, fumant les pipes, regardant mes plaintes. J'en ai 30 à 40. Je les mettrai au net pour un imprimeur, que ça paraisse et qu'on n'en parle plus. Comme vous passerez votre 14 juillet enfermé chez vous, vous pouvez m'écrire quelques lignes pour me tenir au courant de vos fermentations littéraires et autres.

Et le barde de la rue d'Enfer ?

Et les idiots de l'incident Corot-Trouillebert^[1] ?

Voyons, que se passe-t-il à Paris, ou du moins dans le petit Rambouillet faisandé de Marie Kryszynska. Le feu d'artifice Rollinat est-il mort à jamais ? Que fait B***, ce doux ?

Et Antoine Cros, ce primitif ?

Et Charles Cros ?

Avez-vous fait la connaissance d'un vrai peintre ayant un œil ? D'un musicien ? D'un véreux ? Que savez-vous de Kahn ? est-il au Tonkin ? Non. Mais il doit être sur la fin de sa captivité.

J'ai fait venir la *Sagesse* de Verlaine. Trois ou quatre pièces de lui, voilà qui enfonce toutes les Chansons des Gueux, toutes les Sully-Prudhommeries qu'on sait. Il annonce un nouveau volume : *Amour*.

Soyez sûr que n'en voilà un qui reviendra à Montmartre qui rime pour lui avec darte maintenant.

Vous envoyé-je de mes complaints ? Elles vous plairont peut-être ?

Je suis pressé. Je fais de gros dîners indigestes. Et le soir je lis un roman de *Ouida* !

Au revoir !

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Peu après une vente, Alexandre Dumas fils avait découvert qu'un tableau qu'on lui avait vendu pour un Corot n'était qu'un Trouillebert.

LXXII

À M. CHARLES HENRY

Coblentz, vendredi [27 juillet 1883].

Mon cher Henry,

Je vous écris à la hâte.

J'ai reçu votre très intéressante lettre (pourquoi si rare ?) hier au soir.

Par suite de complications où l'équilibre européen n'entre pour rien, mes congés commencent vers le 10 août et vont à peu près jusqu'au 1^{er} nov.

Je serai à Paris dans une douzaine de jours. Y serez-vous ? Probablement pas. J'y resterai trois à quatre jours, de là à Tarbes et en revenant je passerai deux semaines à Paris, où vraisemblablement alors nous nous verrons.

Je tiendrais beaucoup à savoir votre impression de mes *Complaintes*. Je suis en train de les mettre au net avec une pièce en un acte déjà vieille. Mon brusque départ me noie de besogne.

Merci des 2 *Chat noir*.

Marie Kryszewska a sensibilité artiste à fond original, mais tout cela est bien noyé dans la rhéto. à la mode, n'est-ce pas ?

Elle écrit *les Fenêtres* parce que Lorin [\[1\]](#) a mis à la mode *les Becs de gaz*, *les Maisons*, *les Voitures*, etc. Il y a beaucoup là de fabrique.

Maizeroy, etc., etc., m'ont dégoûté de tout cela. C'est l'école de Fortuny. J'ai en ce moment un idéal que j'essaie d'insuffler à mes *Complaintes*, — et dont certaines pages de la *Sagesse* et des *Aveux* me semblent jusqu'ici les belles choses vraies.

Kahn, dans ses proses, avait de ces pièces-là. Le sonnet d'Icres, dans le même *Chat noir*, est assommant. Que de tempéraments versant ainsi dans le cabotin du jour. Nous parlerons avec plaisir de tout ça à Paris, n'est-ce pas ?

Je ne m'étonne pas qu'on ne vous ait pas répondu de Berlin. Ce sont tous des ours, des tardigrades.

J'ai passé deux ans à acquérir la conviction que c'est le peuple le plus activement antiartistique des peuples connus. Ah ! si j'avais écrit mon Salon berlinois dans une boîte moins timorée que la *Gazette* ; enfin j'y ai cependant un peu soulagé mes nerfs.

Je ne songe pas à la *Vie Moderne* pour mes plaintes. Je crois avoir avec ces 50 un petit volume un peu propre. Eh bien, mon désir serait de faire — en payant même si nécessaire — un de ces petits volumes Kistemaeckers, où sont publiés Huysmans, Mendès, Maupassant, etc., à peine quelques exemplaires, quelques-uns pour moi, c'est-à-dire les quelques êtres que mes choses peuvent dans ce genre intéresser, et le reste au hasard et au plaisir de l'éditeur. Je ne m'en occuperai pas davantage. Avez-vous des renseignements sur ces petites éditions Kistemaeckers et sur ces sortes d'affaires ? Si l'affaire m'ennuie ou est chère, j'achèterai pour cinquante francs de cuivre, j'y autographierai moi-même mes poésies, peut-être avec quelque machine de mon frère, je ferai mordre et je les ferai tirer sur bon papier rue Saint-Jacques à des exemplaires juste pour les êtres en question.

À la hâte. Je me suis trop attardé. Au revoir pour votre livre des lignes.

JULES LAF[ORGUE.]

1. [↑] Georges Lorin.

LXXIII

À M. CHARLES HENRY

Coblentz [début d'août 1883).

Mon cher Henry,

Je viens de recevoir votre lettre. — Enchanté que vous soyez à Paris. J'irai tout de suite rue Berthollet. Merci du *Salon* !! Un ami qui loge à Montmartre m'a trouvé quelque chose du côté de la rue Drouot.

Je devais partir d'ici le 11, mais sous prétexte que je veux me figurer que l'Exposition des Cent chefs-d'œuvre^[1] ferme le 10. Je vais intriguer pour partir d'ici le 9 et j'espère réussir^[2].

Êtes-vous souvent chez vous ? Guère, je crois, à part le soir, car ne vous tentent ni le cirque ni le théâtre.

J'ai maintenant fermé mes 40 complaints^[3] (préface en vers) et aussi franchement que j'en trouvais d'abord quelques-unes très intéressantes, une dizaine au moins, aussi franchement je déclare que maintenant le tout me paraît petit et éphémère. Ce qui n'est pas éternel est court, et ce qui n'enferme pas tout est bien étroit, mais c'est ce que j'ai fait de mieux. Quant à ma pièce qui n'est point un drame ni une comédie, mais une pièce, un acte : franchement, elle me paraît maintenant un *exercice* dans ce genre avec une bonne volonté de faire autre chose que ce qu'on fait ordinairement, pas plus.

Vous savez que j'ai été faire le Salon de Berlin, que j'ai visité Dresde, Munich, Cologne. L'an prochain je ferai de semblables visites. Et un jour ou l'autre j'essaierai un volume sur l'art contemporain ou plutôt germanique.

L'illustre Klinger, qui vous plairait beaucoup, est à Paris maintenant. Je vais tâcher à savoir son adresse.

Je crois que la *Gazette* lui a demandé un cuivre pour mon article.

Avez-vous l'*Art moderne* de Huysmans ?

Bourget commence un roman, *l'Irréparable*, dans la *Nouvelle Revue*.

Nous aurons beaucoup à bavarder dans votre salon, que vous me permettez d'inspecter avec ma pipe, n'est-ce-pas ?

Au revoir.

JULES LAFORGUE.

-
1. [↑] C'étaient, exposés Galerie Georges Petit, à Paris, et provenant des collections parisiennes, plus de cent tableaux de Corot, Courbet, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, J. Dupré, Fromentin, Fortuny, Carbet, Géricault, Isabey, Leys, Marilhat, Meissonier, Millet, Rousseau, Ary Scheffer, Troyon, Antonello de Messine, Boucher, Greuze, Franz Hals, Hobbema, Lancret, Metz, Isaac van Ostade, Pater, Pieter de Hoog, Raibolini, Rembrandt, Rubens, Jacob Ruysdael, Teniers le jeune, Terburg, Isaac van de Velde.
 2. [↑] Laforgue, cette année-là, ne quitta Coblenz que le 10 août, passa une semaine en Belgique avant de se rendre à Paris et à Tarbes. (Cf. Agenda 1883, et lettre à Klinger, 15 septembre 1883.)
 3. [↑] Le recueil, définitivement, en contient cinquante.

LXXIV

À M. CHARLES HENRY

Coblentz [8 août 1883).

Mon cher Ami,

Enchanté de vous être agréable, tout en regrettant que ce soit à si peu de frais. Je vous envoie le papier en question, j'ai peut-être bien fait de le dater de la capitale, du titre pompeux en question, avec date, où j'étais réellement dans ledit endroit ?

Je crois qu'on ne me laissera partir d'ici que samedi soir ou matin. Mais c'est le plus tard.

Donc au revoir dans quelques jours.

JULES LAFORGUE.

LXXV

À M. CHARLES HENRY

Tarbes [22 août 1883] [\[1\]](#).

Mon cher Henry,

Je vous écris dans un lourd lendemain de chaleur accablante de petite ville. Je ne fais rien. Je ne sais que faire. Le premier jour, repos ; le second, visites ; le troisième, promenade à Bagnères : toutes les villes d'eaux se ressemblent. Je vais tâcher maintenant de me faire un coin et d'y noircir consciemment, et non peu richement, des feuilles blanches.

Je fume des pipes. Je lisotte et je regarde les gens.

Je m'amuse avec des chats aux yeux gris.

J'irai vers le 24, 5, 6, à San Sébastian voir une vraie *corrida de toros*. Connaissez-vous la chose ?

Que faites-vous ? Tous ces jours passés à Paris, vous m'avez vaguement paru ne rien faire. Attelez-vous donc à un roman. Entre nous, je le souhaiterais avec la plus singulière et la plus sincère curiosité. À votre âge vous avez un énorme passé de science, de bibliothèque et de vie ; mettez-vous au roman ; donnez-nous des choses riches et absolument tirées de votre fonds et arrière-fonds. Mais vous y avez songé et le tout est de s'y mettre. D'ailleurs, vous savez qu'il n'y a que ça au monde et vous avez conscience d'être de la race.

Si vous voyez Henry Cros, dites-lui de ma part tout ce que vous trouverez de mieux.

(On m'appelle pour déjeuner.)

Votre

JULES LAFORGUE.

Tarbes, rue Massey.

-
1. [↑] Cette lettre avait paru d'abord avec la date [octobre 1882] qui ne peut être qu'erronée, les indications que donne Laforgue dans cette lettre coïncidant exactement avec son emploi du temps pour août 1883, tel que nous le montre l'Agenda déjà cité.

LXXVI

À MAX KLINGER

Tarbes, 15 septembre [1883].

Cher grand artiste,

Je reçois de Berlin et votre lettre et votre magnifique cadeau. Que je vous dise d'abord que j'ai quitté Coblenz le 10 août, que j'ai passé une semaine en Belgique, puis une semaine à Paris (sans avoir votre adresse !) et me voilà depuis quelque temps dans les Pyrénées (Biarritz, courses de taureaux à Saint-Sébastien), à Tarbes (Hautes-Pyrénées).

Maintenant je vous remercie mille fois de vos *Dramen*^[1] et du mot charmant que vous avez écrit à la première page de mon exemplaire. Je suis vraiment touché. Je vous assure que je n'y avais pensé. En disant de vous ce que je pensais dans la *Gazette des Beaux-Arts* (avez-vous vu le numéro du 1^{er} août ?) je n'ai fait que mon devoir. Encore je crois que dans ce dernier article du 1^{er} août, j'ai été un peu sévère ou du moins froid. J'aurais dû crier que vous aviez du génie. Enfin je m'acquitterai envers votre amabilité en publiant un jour une dizaine de bonnes pages sur vous uniquement. À bientôt.

Le Luxembourg a été une déception pour vous ?

Revenez-y. Regardez Ribot, Cazin, Daubigny, *Guillemet* et d'autres.

Le Salon triennal est ouvert, nous le visiterons sans doute ensemble.

Je serai à Paris vers le 10 octobre prochain.

À propos avez-vous reçu autrefois une longue lettre envoyée de Coblenz dans le mois de juin dernier et adressée Mittelstrasse ?

Je suis très pressé. Je vous quitte. Je vous écrirai bientôt en attendant d'aller vous serrer la main dans un mois à peine. Aimez Paris et surtout ses

paysages de la *banlieue*, de la Bièvre. Du courage, travaillez et Paris vous fera fête.

À bientôt, votre

JULES LAFORGUE.

à Tarbes, rue Massey (Hautes-Pyrénées).

Je ne vous parle pas aujourd’hui de votre étrange et profond frontispice de vos *Dramen*, étant trop pressé pour en parler sérieusement.

1. [↑](#) *Dramen*, album d’eaux-fortes de Max Klinger.

LXXVII

À SA SŒUR

Paris [lundi 30 octobre 83] ^[1].

Ma chère Marie,

J'ai reçu ton autre lettre. Misérable, va ! enfin, je te pardonne.

Il est midi — devine ce que je viens de perpétrer, de commettre ? Je viens de déjeuner sans doute.

Mais avant ça ? Devine ? J'ai été... non, je n'oserai jamais. J'ai été... poser chez un photographe. Ô mânes de Flaubert, veuillez me pardonner ! — oui, c'est fait... dans six jours peut-être tu recevras un exemplaire de ma face. T'ai-je dit que j'avais été voir Delcassé ^[2] et que j'avais dîné avec lui, et qu'il a publié une brochure politique intitulée *Hervé... où allons-nous ?*

Je n'ai pas revu Bourget. Charlot t'a-t-il encore répondu ? Tous ces jours-ci je suis pris par Riemer qui a ses congés de la Toussaint.

Hier encore, nous avons été ensemble à la gare de Lyon chercher Rieffel qui, après avoir séjourné à Constantinople, a parcouru l'Italie. C'est un singulier individu.

Tu sais comme on s'ennuie les jours de fêtes : tous ces gens endimanchés. Puis, on ne sait où aller, et impossible de passer l'après-midi chez soi, seul.

Hier Riemer et moi avons été à vêpres à Notre-Dame. C'était l'archevêque qui officiait.

Riemer a fait des calembours. Il a des habits neufs — et comme il était cynique, je lui disais qu'il était un satyre. Oui, a-t-il répondu, un satyre, mais nippé (ménippée). Revu aussi Soula et Pérès ^[3].

Que c'est embêtant de rester à Paris dans le provisoire ! Je n'ai pas encore été voir Ephrussi.

Vous autres, vous venez de dîner. C'est l'heure où Mylord monte, puis fuite [?] aux jappements de Sarah. — Parle-moi de tes leçons chez Madame Labastre. Sais-tu la *Marche funèbre* ?

Les titres [?] — Si j'étais près de toi, je te ferais maintenant mourir sous les charmillles. — Te souviens-tu de nos dernières promenades au Massey ? Était-ce assez navrant !

Naturellement je n'ai pas été chez ma tante ; dis à Émile qu'il peut m'envoyer ici le *Saint Antoine*. J'y tiens beaucoup, et je te demande à toi de faire ton possible pour qu'il l'envoie.

J'ai encore une lettre à écrire en Allemagne

Je t'embrasse. — Adieu. — Ne t'ennuie pas trop, et joue, en pensant à moi, *La Dernière Pensée*.

JULES.

-
1. ↑ Cette lettre, publiée précédemment avec l'indication « septembre », est assurément du 30 octobre à cause de l'allusion qu'elle contient aux congés de la Toussaint. En septembre, Laforgue était à Tarbes auprès de sa sœur.
 2. ↑ Théophile Delcassé (1855-1923), qui fut l'homme politique que l'on sait, avait été, tout jeune homme, de novembre 1870 à décembre 1872, répétiteur au lycée de Tarbes où il avait eu Jules Laforgue et son frère Émile parmi ses élèves. Il avait apprécié la vivacité d'esprit de l'enfant, et leurs relations se poursuivirent quelques années plus tard à Paris, où Théophile Delcassé abandonna l'enseignement pour le journalisme, puis pour la politique. Delcassé donna, en 1885, à la *République Française*, un compte rendu des *Complaintes*.
 3. ↑ Anciens condisciples du lycée de Tarbes.

LXXVIII

À M. CHARLES HENRY

Bade [mardi 6 nov. 1883] [\[1\]](#).

Mon cher Henry,

Je vous écris à la hâte que je suis arrivé samedi soir ici, — une température de printemps humide. Nous ne restons ici que jusqu'au 12, — de là à Coblenz jusqu'au 1^{er} décembre, — puis Berlin.

Je me suis remis dans mes banaux engrenages. Et ça va. — Pour me consoler, sur ma table, ma cire me sourit obliquement.

J'ai écrit à Bourget pour lui donner l'adresse de Cros [\[2\]](#), pour l'affaire (?) en question. Bourget s'attend à un prix d'artiste (et il le mérite), mais j'ai lâché cette insinuation sans l'avis préalable de Cros, et peut-être ai-je fait une bévue ?

(À ce propos, bonjour à Cros avec tout ce que vous trouverez de plus sincère.)

Tenez-moi au courant, n'est-ce pas, de vos proses slaves et de *l'Encaustique*.

Bonjour à Bellanger avec mes regrets. Je vous écris à la hâte, ayant encore une dizaine de ces papiers à confectionner.

Mettez-moi aux pieds de M^{me} Candiani avec toutes les civilités de son abominable et puissant serviteur

JULES LAFORGUE.

À bientôt.

1. [↑](#) La date de cette lettre nous est fournie par l'*Agenda* déjà cité.
2. [↑](#) Il s'agissait de l'achat par M. Paul Bourget d'une cire d'Henry Cros.

LXXIX

À M. CHARLES HENRY

Berlin, lundi,
[17 décembre 1883].

Mon cher Henry,

Je vous écris à la hâte. Si j'ai tant tardé à vous répondre, c'est que j'espérais vous écrire en vous envoyant cette lettre de d'Alembert.

J'ai dû d'abord attendre, pour voir le directeur, la bonne disposition d'un tiers. La lettre est trouvée.

Je puis aller la copier près d'un certain docteur Glatt, lequel n'est là chaque matin précisément qu'à l'heure de ma lecture. Je voulais attendre encore, espérant que cette lettre ne vous tarde pas. Et voilà que la bibliothèque va fermer pour les fêtes de Noël qui sont tout ici.

Êtes-vous pressé ?

Quant au Heyse et à l'autre, je vous enverrai ça ces jours-ci, devant recevoir des sommes.

J'aime beaucoup le poème de Kahn. Avec son sans-gêne. Il me doit une lettre. La cire de Cros avance-t-elle ? La mienne, hélas ! ne me sourit plus sur ma table, — elle circule.

À la hâte, au revoir et mes bonjours à M^{me} Candiani.

JULES LAFORGUE.

À propos, on avait reçu ici votre demande pour d'Alembert, on me l'a avoué cyniquement. Et on ne vous avait pas répondu, je crois ?

LXXX

À CHARLES EPHRUSSI

Berlin, mercredi, [décembre 1883].

Cher Monsieur Ephrussi,

Vous ai-je écrit depuis que je suis à Berlin ? J'ai revu M. et M^{me} Bernstein qui non seulement sont les personnes les plus artistes d'ici mais encore ont la bonté de ne pas remarquer ma sauvagerie. Nous avons vu les impressionnistes de chez Gurlitt^[1], très intéressants sinon des plus significatifs. Pissarro est vraiment un monsieur solide ; mais nous n'avions pas de Caillebotte. Les *Jockeys* de Degas étaient merveilleux avec son culotté de tapisserie, mais pas de *Danseuse*. Devant les Renoir, toujours la même impression, c'est fin, c'est moelleux et chatoyant comme un pastel, son nu de femme est solide, savant, et curieux, mais je n'aime pas ce porcelainé lisse.

J'ai fait un assez long article de revue, une explication physiologique esthétique (?) de la formule impressionniste que M. Bernstein traduisait pour une revue. Je le lui ai remis hier.

Vous ai-je dit que dans ces vingt jours, enfermé, cloîtré dans ce château de Coblenz, j'avais infiniment pensé et travaillé ? J'ai relu les esthétiques diverses, Hegel, Schelling, Saisset, Lévêque, Taine — dans un état de cerveau inconnu depuis mes dix-huit ans à la bibl. nationale. Je me suis recueilli, et dans une nuit, de 10 du soir à 4 du matin, tel Jésus au Jardin des Oliviers, Saint Jean à Pathmos, Platon au cap Sunium, Bouddha sous le figuier de Gaza, j'ai écrit en dix pages les principes métaphysiques de l'Esthétique nouvelle, une esthétique qui s'accorde avec l'Inconscient de Hartmann, le transformisme de Darwin, les travaux de Helmholtz.

Ma méthode, ou plutôt ma divination est-elle enfantine, ou ai-je enfin la vérité sur cette éternelle question du Beau ? — On le verra. En tout cas,

c'est très nouveau, ça touche aux problèmes derniers de la pensée humaine et ça n'est en désaccord ni avec la physiologie optique moderne, ni avec les travaux de psychologie les plus avancés, et ça explique le génie spontané, ce sur quoi Taine se tait, etc.

... Enfin on verra, et vous verrez... J'aurai du moins rêvé que j'étais le John Ruskin définitif.

Je mets la dernière main à mes quelques pages préliminaires sur l'Allemagne pour l'étude sur la *National Galerie* de Berlin^[2].

Je n'ai encore lu de la *Gazette* que le numéro de novembre avec la *canne de Balzac*. — Autre chose, aussitôt arrivé ici j'ai pris la préface du *Dürer* et j'ai cherché la faute d'impression. Je ne l'ai pas trouvée. Ai-je été autrefois victime d'une hallucination ? Je me souviens pourtant que j'étais furieux de cette faute, qui était très grosse. J'ai ensuite lu et relu mot à mot cette préface avec l'obstination d'un noyé. Je n'ai rien trouvé, mais je ne désespère pas. Il faut que je trouve cette faute sous peine de m'avouer que je suis sujet à des hallucinations. Je suis au pied du mur.

Et maintenant une monstruosité dont seul je suis capable et dont je vais me soulager. Vous vous souvenez m'avoir envoyé dans les premiers jours de mon séjour ici une lettre pour une visite à M. Lippmann.

Cette visite, je l'ai différée, différée, tant qu'au bout de deux mois j'eusse été ridicule en y donnant suite. Sans compter que depuis j'ai revu M. Lippmann chez le Kronprinz. Cette lettre, je voulais vous la rendre. Je l'avais égarée dans les chaos de paperasses. Je viens de la retrouver. Vous la recevrez et voudrez bien excuser cette nouvelle monstruosité de votre

JULES LAFORGUE.

1. ↑ Marchand de tableaux à Berlin.

2. ↑ Cette étude n'a été publiée qu'en 1895, dans la *Revue blanche* du 1^{er} octobre (tome IX, n° 56).

LXXXI

À UNE DAME

Dimanche [29 décembre 1883].

Vous,

J'ai reçu vos lignes jésuitiques. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de canapé ? Que ne vous expliquez-vous clairement ? Qu'est-ce que c'est que ces réticences ?

Vous parlez de mes tendresses plus que fraternelles et moins qu'amoureuses avec... Avec qui ?

Qu'entendez-vous par Joseph ? Si j'avais su que, selon votre propre expression, vous jouiez le rôle ingrat de Madame Putiphar, il fallait le dire, oh !

Je ne suis pas un Joseph ! Je suis un artiste ! un poète français ! un troubadour ! À votre service comme tel.

Sachez aussi que je ne bois de la bière ni chez Kroll ni ailleurs. Que mes joues ne sont point luisantes ni gonflées, mais pâles et creuses, surtout la gauche (parce qu'on m'a de ce côté-là arraché deux dents). Et que je n'ai pas de gros yeux vicieux, — mais des yeux moyens et bleus, doux d'une douceur très douce.

Après ça, vous êtes une drôle de personne.

Pour parler d'autre chose, je ne sais ce qui a été traduit de Heyse dans la *Revue des Deux Mondes*. Je n'ai pas une collection de cette revue ici, tandis qu'Henry l'a sous la main dans la première bibliothèque venue, — pour le reste je vous répondrai demain, c'est aujourd'hui dimanche et mon libraire est fermé (geschlossen).

Je ne vous baise rien, ni le bout des doigts, ni autre chose et ne suis pas votre

JULES LAFORGUE.



LXXXII

À CHARLES EPHRUSSI

Berlin, 31 décembre 1883.

Cher Monsieur Ephrussi,

Permettez-moi de vous souhaiter — à la mode universelle et incorrigible — bon an avec l'espoir que vous et les vôtres allez tous bien.

Nous avons ici un froid lupal (*lupus*, loup, expression de Richepin). Par ce temps, je me suis fait arracher deux dents, plomber une troisième et connu le martyre des nuits blanches.

Je fais toujours couci-couça de l'esthétique et je serais heureux si vous vouliez bien me donner les renseignements que voici.

Vous qui vivez depuis 10 ou 12 ans dans le monde de l'art et de la critique, pouvez-vous me dire comment est coté dans ce monde « l'Esthétique » d'Eugène Véron, ce verbiage pédant et enfantin ? Ça a-t-il jamais été pris au sérieux, ces 500 pages arrivées à leur deuxième édition ? Je me suis toujours demandé qu'est-ce que c'était que cet Eugène Véron qui n'est ni le docteur Véron de l'Opéra, ni Pierre Véron du *Charivari*, mais Véron de l'*Art*.

Connaissez-vous le comte ou comtesse Paul Vasili [\[1\]](#) ?

Le travail de Claudius Popelin sur le *Songe de Polyphile a-t-il quelque rapport avec celui que vous préparez ?*

Et le nouveau roman de Bourget ? plus impie encore sans doute que le premier ?

L'Impératrice m'a fait cadeau à Noël d'un poisson d'argent presse-papier (du Béloutchistan), d'un plateau imité d'un du xv^e siècle en métal, d'une chancelière pour les pieds.

Avez-vous lu les deux nouveaux album de Caldecott ? La dernière « Gazette » lue est celle de la *Canne de Balzac* par Froment Meurice. Pas lu encore celui de décembre, où vous avez peut-être quelque chose.

Oublié de mettre la lettre à la poste, — 1^{er} janvier 1884 — les voitures de gala vont circuler. Bonjour et bon an. Dieu vous préserve de lire les lettres de M. de Rémusat avec sa mère.

Au revoir.

Votre

JULES LAFORGUE.

-
1. [↑] Nom d’auteur sous lequel venait de paraître un ouvrage intitulé *La Société de Berlin* qui fit scandale alors et dont on attribuait la plus grande part à un ancien lecteur de l’Impératrice, M. Gérard, qui, par la suite, suivit la carrière diplomatique. La publication de cet ouvrage renouvela autour de Laforgue l’atmosphère de malaise qu’avait créée la publication des articles d’Amédée Pigeon ; mais la correction de Laforgue et son éloignement de toute question politique dissipèrent bientôt ces nuages.

LXXXIII

À M. CHARLES HENRY

Mardi soir [janvier 1884].

Mon cher Henry,

J'ai reçu les billets ce matin ? Votre lettre l'autre jour, puis une carte. Et ce soir la cire !!

Des nouvelles de Heyse rien n'a été traduit, sauf, il y a un ou deux ans, quelque chose dans la *Revue des Deux Mondes*. Je saurai demain si la lettre d'Alembert est publiable. Demain aussi je montrerai la cire à son futur propriétaire. J'arriverai très tard en soirée et j'entrerais dans le salon la cire sous le bras ! Elle est tout simplement délicieuse. L'expression est d'une finesse et saisie dans un moment irrespirable ! Ah ! le joli petit sphinx ! la plume, le cordonnet alterné d'or du chapeau, le collet strié d'or, et les dentelles retombant flasques sont d'un chiffonné exquis et discret. Je ne l'ai encore vue qu'aux lumières, cette enfant. Je viens de la recevoir, il est 8 heures. Le fond en changera-t-il au jour ? il est aux lumières très fin, très fin et à souhait. Aussi simplement que je vous dis cela, je dirai aussi que — aux lumières seulement peut-être ? — le châle me paraît du ton de la cire ordinaire brun-rouge ou terre-de-sienne. J'en aurai rêvé un d'un autre ton plus rare. Qu'il prendra peut-être demain au jour ? et (qu'en pensez-vous ?) un châle écossais à carreaux blancs et noirs n'aurait-il pas été là à se pâmer ? Enfin c'est une petite merveille et m... pour ceux qui ne seront pas amoureux de cette petite !

J'ai reçu la *Revue libérale*, mais un dilettanti me l'a aussitôt empruntée avant que j'eusse eu le temps de la couper. Elle va me revenir.

Et *l'Encaustique* ? Et votre santé ?

Irez-vous voir les Manet [\[1\]](#) ?

Avez-vous reçu mes *Complaintes* ? Voulez-vous, quand vous aurez un instant, vous en occuper, à votre gré ? Je paierai. Mais que ça paraisse vite et qu'on n'en parle plus. Ça peut-il paraître en avril ?

Ma lecture m'attend (un proverbe d'Octave Feuillet dans la *Revue*). Je vous serre à la hâte la main. Je vous écrirai un de ces jours.

À propos, dites à Cros que nous allons exposer chez Gurlitt à côté, le Goupil de Berlin, ses deux cires.

Au revoir, au revoir.

Votre

JULES LAFORGUE.

Donnez-moi des nouvelles de l'*Encaustique*. Aussitôt paru, vous verrez comme je vais le faire circuler.

1. [↑] Les cent soixante-dix-neuf toiles, aquarelles, pastels, eaux-fortes, lithographies et dessins de Manet exposés à l'École des Beaux-Arts.

LXXXIV

À M. CHARLES HENRY

Dimanche [Berlin, janvier 1884].

Mon cher Henry,

Je viens de recevoir vos trois lettres en une.

D'abord la cire. Son châle est pommade carmin, et le fond peluche bronze, tout est pour le mieux dans le plus coquet des mondes possibles. J'ai fait mon entrée dans ce salon comme je vous avais dit, toutes deux ont eu un vrai succès. La dame du monsieur trouve la Parisienne adorable, le monsieur l'aime beaucoup aussi, mais il préfère de beaucoup la mienne et la guigne et la prendrait volontiers à la place de l'autre. Bref, nous en avons causé, ce qu'on en peut causer dans un salon, et ce matin il me les renvoie toutes deux par son domestique sans un mot. Je le verrai mardi et saurai à quoi m'en tenir. De toutes façons, s'il ne la veut pas, par dépit de n'avoir pas la mienne, après cependant l'avoir commandée et bien qu'il soit l'homme le plus artiste de Berlin (il a une douzaine d'impressionnistes, un Diaz, etc...) et un des plus riches, eh bien, si Cros le veut, je la garderai pour ma bonne jouissance et la lui paierai quand je pourrai.

Quant à mon pauvre bouquin, je trouve sa note effrayante^[1]. Figurez-vous que, par suite d'un tas d'ennuis, je vis en ce moment sur mon trimestre avril-juillet et que par suite d'etc..., etc... je ne pourrai donner 700 frs à un imprimeur qu'au premier janvier prochain, sans acompte possible que 300 frs en juillet. — Mais trouveriez-vous donc bien une machine riche en papier vergé ? Ne vaut-il pas mieux s'adresser à cet idéal Léon Vanier sur le quai avant d'arriver à Notre-Dame, Léon Vanier qui imprime sur un divin papier d'épicerie des vers de Verlaine, Valade, etc. On lui commanderait une édition, le moins d'exemplaires possible, de 3^e classe (comme aux pompes funèbres) et on lui donnerait 300 frs en juillet. — Ce Lemerre me

semble grisé par le succès des illustrations en couleurs de ses livres d'étrennes, pour traiter si « familionairement » un rimeur considérablement modeste !

— Merci pour ces tracas.

Je vous réécrirai demain au sujet de la lettre de d'Alembert.

Bonjour et poignée de main à Cros. Maintenant je vais répondre à l'autre. Vous êtes tout de même heureux de voir les Manet. Et si j'avais le sou, je demanderais bien quinze jours. Au revoir.

Votre

JULES LAFORGUE.

-
1. [↑] Le recueil des *Complaintes*, pour lequel, à ses frais, Jules Laforgue s'efforçait alors, par l'entremise de M. Charles Henry, de trouver un éditeur à Paris.

LXXXV

À M. CHARLES HENRY

Berlin, jeudi [avril 1884].

Mon cher Henry,

Toujours malade donc ? N'auriez-vous pas sur la conscience des plaisanteries imprimées sur les marchands de flanelle ? Deux jours de soleil (qui arrive, il arrive !) en auront raison.

Merci pour tous les ennuis du volume (qui commence à me sembler niais et faux à distance, mais je m'en f...) ^[1]. Je viens d'écrire au Vanier qui doit être intelligent ayant publié le *Paris moderne* avec du Verlaine (d'après la crise). Je lui réponds manuscrit définitif. Je verserai les 200 francs en juillet prochain, etc., et je demande des détails sur le format, exemplaires à part (et qu'on m'envoie les épreuves à moi, c'est bien assez).

J'ai envoyé à la *Gazette* un article qui me tenait à cœur, mais qu'ils ne voudront peut-être pas publier.

Je traduis pour la *Gazette* une brochure d'ici sur la polychromie en plastique ^[2]. Je la ferai précéder de quelques lignes sur l'état de la question chez nous, avec Cros, entre autres citations.

Celui qui n'a pas voulu de la petite cire n'a fait ainsi que parce qu'il voulait la mienne. C'est un tort, mais il n'a rien de cuistre, au contraire. Il est très artiste, et il aura à tout prix une cire de Cros.

J'attends, n'est-ce pas, les détails sur la tête de cire.

Cros recevra vers mai la visite de deux types qui ont bien admiré ses deux cires, — le plus habile peintre de l'Allemagne, Skarbina ^[3] (croate, hongrois et non allemand) — et son inséparable le D^r Dumond, dentiste de l'Impératrice, adorable bruxellois, artiste collectionneur, bon comme un belge, qui a des souvenirs (entre autres d'avoir connu Poe à Washington et

l'avoir ramassé sur les trottoirs des tavernes) et qui lui achètera quelque chose. Mon cher, prêchez Cros. Cros gagnerait des sommes et des sommes sans déroger s'il se mettait à regarder les rues modernes et à faire des cires, des cires, des cires ! des grues, bustes ou en pied, des garçons de café, des pioupious, des bébés et des jockeys ! et des danseuses ! et du paysage bas-relief, des chiffonniers, des tas et des tas de jolies choses que j'entrevois et dont je n'ai jamais compris qu'il ne fût pas tenté. Allez ! qu'il s'y mette à la fin des fins ! je vous assure que je suis très fort en propagande. Je porte même à domicile. Je fais l'article. *Et ici j'ai la foi*. Prêchez-le (il faut croire peut-être que son esthétique de primitif répugne à ces sujets ?). Non sans doute.

Écrivez-moi donc un peu.

Votre

JULES LAFORGUE.

1. ↑ *Les Complaintes*.

2. ↑ *La brochure Sollen wir unsere Statuen bemalen ?* du docteur Treu dont il est question dans la lettre LXXXVII à Charles Ephrussi. Rien de tel ne parut dans la *Gazette des Beaux-Arts*, ni dans la *Chronique des Arts et de la Curiosité*.

3. ↑ M. Franz Skarbina a fait à Berlin deux portraits de Laforgue, une aquarelle inédite (buste), et, étude pour un de ses tableaux, un crayon, très documentaire sur le port de tête et de parapluie de Jules Laforgue, qui a été inséré, réduit, dans le texte de la biographie de Laforgue par M. Gustave Kahn (*Hommes d'aujourd'hui*, n° 298).

LXXXVI

À MAX KLINGER

Baden-Baden, Maison Messner
jeudi [juin 1884.]

Cher Monsieur Klinger,

Comment allez-vous ? que faites-vous ? Comment se porte monsieur votre génie ? Sans doute toujours très malade, ce qui est au mieux.

Je vous écris non pas pour vous faire des compliments, mais pour vous prier de m'envoyer, car j'en aurai besoin pour un travail (mais si vous ne vous en servez pas !), mes photographies de Paris. En attendant, pardon de l'ennui que vous donnera cet envoi.

La *Gazette des Beaux-Arts* publiera de moi un article (humble) sur *l'Exposition Menzel*^[1]. Je n'ai pas manqué de citer en note votre eau-forte allégorique.

Je suis ici depuis un mois.

Mais avant de quitter Berlin, par un jour pluvieux qui donnait toute sa lamentable poésie à cette gare et ces voies ferrées de petits villages autour d'une capitale, j'ai été avec M. Bernstein voir vos peintures à Steglitz.

Bravo ! les changements de décor des portes, trumeaux, linteaux, corniches et cheminées (les gens qui verront ça !) *Selig sind die Glaubigen, die nach der Farbe hungert und dürstet*, ils seront rassasiés.

Je me suis permis d'en jouir. Le nouveau ? Tout le travail de petits tons minutieux pour nourrir les reflets de l'eau, ou le terrain à herbes au soleil.

J'avais peur que, comme il s'agissait de peintures murales, vous n'eussiez fait des teintes plates comme les autres. Vous avez fait des tableaux travaillés sans souci de l'architecture. J'aime beaucoup le tout. Quand j'accepte ainsi un tempérament d'enthousiasme, c'est que ce

tempérament est uniquement original et quand quelqu'un est original (il y en a si peu) il faut l'accepter en bloc, sans réserves. Je préfère même vos nus de femmes à tous les meilleurs nus d'école. Que de détails à vous dire ! mais je serai à Paris dans deux mois.

Je m'arrête, au revoir.

Votre

JULES LAFORGUE.

-
1. [↑] Il parut dans le numéro de juillet 1884 de la *Gazette des Beaux-Arts*, sous ce titre : *Correspondance de Berlin. Exposition de M. Ad. Menzel à la National Galerie.*

LXXXVII

À CHARLES EPHRUSSI

Bad.-Bad., mardi [juin 1884].

Cher Monsieur Ephrussi,

Êtes-vous toujours à Paris ? Y étiez-vous quand ont paru vos articles derniers de la *Gazette* sur l'Exposit. des noces d'argent ?

Avez-vous toujours l'héroïque amabilité de déchiffrer ma copie d'éternel débutant ?

Avez-vous reçu mon cher et [?] paquet de premier article sur l'Art en Allemagne, vous savez, l'indigeste bouillie esthétique ?

En tout cas, c'est envoyé depuis longtemps. J'espère que ça ne s'est pas égaré, je l'espère pour celui à qui la chose serait échue par erreur.

Je vous envoie trois pages qui m'ont coûté un temps, des visites et des recopiages infinis, sur l'Exposition de Menzel. Donnez-lui cinq minutes de lecture, n'est-ce pas, quand vous n'aurez rien à faire, dans votre coupé, par ex.

Mon second article, celui sur Cornélius, est fini et également énorme, mais passablement nourri sans nulle biographie ou compilation, je crois.

Je vous enverrai aussi un de ces jours une page pour la chronique bibliographique sur l'*Encaustique* d'H. Cros et Ch. Henry qui vient de paraître.

Et le *Polyphile* ? Entre nous, je crois que vous vous dépensez pas mal en comités et en expositions ?

Je lis beaucoup d'allemands (*sic*), l'*Esthétique* de Fechner, terrible ! Un de ces jours je vous écrirai au sujet d'une brochure que je finis de traduire et qui pourrait paraître en trois fois, petit texte humble, — *Sollen wir unsere Statuen bemalen* ? — par M. Treu, directeur du musée de Dresde, avec qui

j'ai causé dernièrement, brochure dédiée à M. Bernstein — et que vous avez sans doute déjà reçue et lue. — L'étrange, c'est qu'elle est citée en note dans *l'Encaustique* qui vient à peine de paraître !

Je suis à Bade depuis une semaine. Les deux santés vont assez bien et ne chancellent que dans les journaux.

Il est 2 h. du matin. Ma lampe est la dernière qui brûle à Bade. Tout est éteint — les chiens hurlent à la lune ; le jet d'eau de la cour en bas ruisselle inépuisablement.

Lisez-vous les divins Bourget des *Débats* ?

Au revoir, à une prochaine lettre.

Votre

JULES LAFORGUE.

LXXXVIII

À M. CHARLES HENRY

Bade, vendredi [juin 1884].

Mon cher ami,

J'avais réservé ces cinq minutes pour aller rendre visite au Max. Du Camp qu'on a entrevu hier ici. Je vous écris.

L'article sur l'*Encaustique*^[1] est déjà à la *Gazette*. J'ai dit qu'il était pressé. J'espère qu'on le publiera avant ceux que j'y ai encore.

Au nom du ciel, portez vos lignes à la *Gazette* et, si ce n'est pas encore rédigé, portez-y d'abord — vous l'auriez tout de suite prêt, je crois, — un Dürer ou un Vinci mathématiciens.

Connaissez-vous ce que Georges Guérault a publié vers 1880 à la *Gazette des Beaux-Arts* après la revue de Ribot sur les lignes aussi^[2] ?

J'attends le Watteau^[3].

Avez-vous lu, — ce qu'il y avait à peu près à lire cet hiver, — *la Joie de vivre, Chérie, les Blasphèmes, Sapho* même ?

Mettez-moi une fois pour toutes au pied de la Regina. Pour me faire pardonner les griefs imaginaires, je mets à ses pieds l'idée de traduire quelque chose de Kraszewski^[4], que cet énorme procès vient de mettre à la mode (à moins qu'avec votre habitude de ne jamais lire un journal à la maison vous ne sachiez encore ce que c'est que le procès Kraszewski.)

Vous vous êtes donc constitué l'ange gardien de mes *Complaintes*. Je recevrai donc les épreuves ici.

Pourvu que le Vanier ne l'oublie pas dans les délices de la campagne.

Ce serait une bonne action que donner une édition des Verlaine.

J'ai vu des pièces de son prochain volume *Amour*. C'est au-dessus de tout.

Villiers et Mallarmé devraient bien publier ce qu'assurément ils ont de vers dans leurs papiers.

Il fait très chaud ici — on fait quatre repas par jour, ce qui nous force à fumer quatre pipes et huit cigarettes — et alors on est gâteux et l'on souffle comme un phoque.

Dans deux mois mes vacances.

Je recommence mon manège, fermer les yeux pour revoir des endroits de Paris, les magasins du Panthéon, la station d'omnibus à l'Odéon, etc. Je vais me mettre à faire de sérieuses économies pour pouvoir toutes dettes payées (entre autres l'excellent Cros à qui je dois 250 francs) aller à Paris, sans fugue économique à Tarbes, et n'y ravoit pas les ennuis de la fois passée.

Si je peux prolonger jusqu'en novembre (à moins que je ne sois hors de l'Allemagne définitivement), nous serons avec Kahn de Chanaan, ça sera corsé. Mais, le pauvre, il va retomber dans les femmes à passions et à noces noctambules.

Il faudrait lui faire attraper une c....., ça le tiendrait deux mois en repos, — ci un Volume.

Portez-vous bien.

Votre

JULES LAFORGUE.

-
1. ↑ C'est-à-dire sur le livre que M. Charles Henry venait de publier, en société avec Henry Cros, *L'Encaustique et autres procédés de peinture chez les Anciens*.
 2. ↑ Probablement *Formes, couleurs et mouvements* (1882, t. I, p. 165) ou bien, du même auteur, et publié l'année précédente, *Du rôle du mouvement des yeux dans les émotions esthétiques* (1881, t. I, p. 536 ; t. II, p. 82).
 3. ↑ M. Charles Henry a publié, mais seulement en 1886, *Vie d'Antoine Wateau d'après le manuscrit autographe de Caylus*. Ce que Jules Laforgue lui réclamait dès 1884, c'est sans doute cette version de l'essai du comte de Caylus. Elle diffère sensiblement (et pas seulement par l'orthographe du nom) de la version que les Goncourt avaient trouvée dans les « Conférences de l'Académie royale de peinture ».
 4. ↑ Ignace Kraszewski, le grand écrivain polonais (1812-1887), qui venait d'être, en Allemagne, accusé de haute trahison au profit de la France et emprisonné à Magdebourg.

LXXXIX

À MAX KLINGER

Baden-Baden, dimanche (ever spleen
day) [fin juin 1884] [\[1\]](#).

Cher Monsieur Klinger,

J'ai reçu les photographies en question ! merci. — Vous êtes bien heureux d'être à Paris, — à Paris où je vous retrouverai sans doute dans un mois et demi.

Comment ! Vous avez été refusé au Salon ? N'aviez-vous envoyé que ce *Burg* de Boecklin ? (Vous savez que je vous dis toujours ce que je pense.) J'aimais votre *Burg* parce qu'il était de vous et que tout de vous est intéressant si mal que ce puisse être ; ce *Burg* faisait de l'effet, la mer surtout était large ; mais pour mon humble goût je trouvais le tout trop sommairement plat, sans aucun travail de pointe, soit, mais aussi sans recherche de nuance et d'effets profonds dans ces teintes noires, plates. (Je vous expliquerai mieux la chose dans un mois à Paris, d'ailleurs en toute humilité.) Mais j'espérais que vous aviez aussi envoyé autre chose au Salon, non ?

Je comprends que Meissonier vous laisse froid, (ni âme, ni tempérament : un greffier puant le récépissé et le bois sec) et que Munkaczy vous horripile, un balayeur sans âme ni nerfs.

J'ai là le catalogue de Rafaëlli : les titres des tableaux sont fort intéressants, les dessins aussi, mais le texte n'atteint malheureusement pas encore son but. Mais c'est là un bon signal : l'annonce d'un temps où enfin les artistes se décideront à se raconter eux-mêmes, à s'expliquer la plume à la main et à chasser des journaux la clique des faux critiques d'art.

— Avez-vous vu dans la *Gazette* d'avril un petit dessin de Rafaëlli, un « Marché aux bœufs » ? C'est une merveille.

Maintenant laissez-moi vous conseiller de lire les livres suivants que Rieffel vous fera facilement procurer dans un cabinet de lecture : *L'Irréparable* par Bourget (le premier écrivain de la génération nouvelle) et *À Rebours* par Huysmans.

Quand ferez-vous quelques planches pour les *Tales of Edgar Poe* ?

Commencez-vous à connaître Paris et l'âme française, cette âme que personne ne connaît en Allemagne ni ne veut connaître ?

Pour cela il faut habiter les *templa serena* et savoir le français à fond, la langue (pas celle de Voltaire ou de Béranger !) et avoir le courage de lire beaucoup.

Au revoir, poignée de main.

(Mon article paraîtra peut-être le 1^{er} juillet, ne sais.)

Bonjour à Rieffel qui ne m'écrit pas.

JULES LAFORGUE.

Je quitte Bade jeudi pour Coblenz.

1. ↑ Cette lettre, qui a paru datée 1886, ne peut pas être de cette année-là, il y fait allusion aux mêmes photographies prêtées par lui à Klinger (cf. précédente lettre, p. 77) et que celui-ci n'aurait pas mis deux ans à lui renvoyer : ce n'est pas au bout de deux ans non plus que Laforgue aurait demandé à Klinger : « Commencez-vous à connaître Paris ? » Klinger était à Paris depuis juillet ou août 1883. Cette lettre fait en outre allusion à l'article sur Menzel qui parut dans la *Gazette* en juillet 1884.

XC

À M. CHARLES HENRY

Coblentz, samedi [juin 1884].

Mon cher Henry,

Les deux cires sont toujours exposées au musée de Dresde, le directeur m'a écrit qu'elles faisaient *furore*, et m'enverra des journaux.

En outre, d'après des arrangements, où j'ai cru agir le plus rapacement possible pour notre ami, dès que le directeur pourra disposer de 500 francs (pas plus, hélas !) sur son budget qui est ridicule, m'écrit-il, il les mettra à une cire de Cros.

J'avais envoyé à la *Gazette* un gros article sur Menzel. Je reçois un mot du directeur, le nommé Gonse, qui, le trouvant a trop raffiné » pour ses abonnés, me demande l'autorisation de l'arranger un peu. J'ai répondu : soit, mais *envoyez-moi les épreuves*^[1]. C'était sec. J'aurais dû refuser ; mais je voulais voir.

Votre

JULES LAFORGUE.

1. [↑] L'article parut dans le n° de juillet 1884.

XCI

À M. CHARLES HENRY

Coblentz, vendredi [juillet 1884].

Mon cher Henry,

J'ai reçu votre lettre (d'aîné).

Mais, vraiment, vous me ferez plaisir *en ne lisant pas le Menzel*.

Il n'est pas de moi. Vous n'imaginez pas le français, la psychologie, l'esprit et même les affirmations de faits que me prête ce monsieur.

Tout cela est d'ailleurs passé et l'incident est des plus clos.

J'ai été passer trois jours à Cassel. J'ai vu 20 Rembrandt, des Hals, des Rubens, des Van Dyck. Tout un trésor. Je rapporte quelques photos.

Le Vanier a raison d'attendre, et puis je pourrai revoir la chose et supprimer des grossièretés qu'une vulgaire conception de la force en littérature (l'éloquence ! tords-lui le cou^[1], comme dit Verlaine) m'avait induit à y laisser.

Je serai à Paris le 10 août, comme l'an dernier.

J'ai écrit, pour Heyse (qui vit encore) et Spielhagen. À bientôt réponse.

Poignée de main et au revoir à Cros.

Votre

JULES LAFORGUE.

1. ↑ Prends l'éloquence et tords-lui son cou.

(*Jadis et Naguère.*)

XCII

À M. CHARLES HENRY

Île de la Mainau ^[1],
[juillet 1884].

Mon cher Henry,

Je suis dans une île ; je mange dans de la vaisselle royale les élucubrations de deux cuisiniers français, je n'ai rien à faire, je reçois mes trois journaux par jour et je passe täglich quatre heures sur le lac, seul, en canot (il y a même deux gondoles ici). Je rame, je rame, je vais fumer des pipes en regardant les pêcheurs jeter leurs filets, je m'amuse à poursuivre des branches qui flottent. Je me couche tôt, éreinté. Je vais parfois à la ville (Constance).

Je crois que nous serons vendredi ou samedi à Hombourg (près Francfort). Nous quittons Hombourg le 10 août et, voilà le *hic*, j'ai peur d'avoir à passer encore, avant mon congé, une ou deux semaines au Babelsberg ou Potsdam, c'est-à-dire Berlin.

Avez-vous déjà quitté Paris ? (J'attends un petit mot de, ou de la part de Cros, pour répondre à M. Treu) ^[2].

Vous me dites : si je vais à *Spa*. Pourquoi irais-je à Spa ? J'irai directement à Paris. J'ai les *Rimes de joie* ^[3] parmi mes bouquins. Je m'étais longtemps proposé d'aller cette fois-ci à Londres. Mais « faute de monnaie ! »

Nous y irons un jour ensemble plutôt.

Il est une heure, je ne suis encore ni lavé, ni habillé. J'irai à Constance dans une demi-heure. Au fond, je continue à mener la même vie vide. Il serait temps que je fisse autre chose. Je vous trouve heureux et complet, vous, d'être installé dans une existence. Je vais encore à l'état de colis. J'aurais pu et j'aurais dû faire en ces trois ans des économies qui me

permissent de quitter cet ici, de rentrer à Paris et d'y flâner un an en attendant quelque chose. Voilà, je vis au sein de l'Inconscient ; il aura soin de moi.

Je me bats les flancs pour mettre des lignes sur ce papier, sous le préjugé que c'est du papier à lettre et qu'il faut que sa destinée s'accomplisse.

Au revoir.

J'espère encore n'aller pas au Babelsberg et palper les mains de votre silhouette dès le 10 août.

Votre

JULES LAFORGUE.

-
1. [↑](#). Sur le conseil de ses médecins, l'Impératrice avait accepté cette année-là d'aller faire un séjour au château de Mainau dans l'île de Mainau, sur le lac de Constance, château qui appartenait au grand-duc de Bade.
 2. [↑](#). Voir la note de la lettre d'avril 1884.
 3. [↑](#). De Théodore Hannon.

XCIII

À M. CHARLES HENRY

[Novembre 1884].

Mon cher Henry,

Je ne comprends pas que tu n'aies pas reçu cet argent de la *Gazette*. Je vais écrire tout de suite à Ephrussi. Je te renvoie le numéro de *l'Encaustique*. — C'est tout simplement navrant.

Le passage en question n'est pas de moi et sert à remplacer toute une demi-colonne qui, enlevée, fait que le reste n'a plus ni queue ni tête.

Puis encore quelques lignes enlevées avant le dernier paragraphe. Ah ! ils sont intelligents dans cette boîte !

Tu n'as pas idée de ce que je m'embête ici. C'est à crever. Je fais mauvaise mine. Je ne travaille pas. Je passe mon temps à lire *la Guerre et la Paix*, de Tolstoï, en fumant des pipes bonnes.

J'attends quelque chose d'extraordinaire toujours.

En attendant ce beau jour du retour.

Ton LAFORGUE.

Bonjour à Madame, si elle est de bonne humeur.

XCIV

À CHARLES EPHRUSSI

Coblentz,
jeudi, 20 novembre 1884.

Cher Monsieur Ephrussi,

J'espère que le nommé choléra ne vous a pas chassé vers Versailles — l'Invulnérable — et que du moins vous et les vôtres êtes en parfaite santé.

Voilà deux semaines que je suis ici et je me remets seulement. L'Impératrice m'a demandé de vos nouvelles comme toujours. Elle est toujours la même, sauf à certains moments une certaine immobilité morne que je ne lui connaissais pas : la tête toujours absolument libre d'ailleurs. Nous arriverons à Berlin le 1^{er} décembre avec de la neige probablement.

Avez-vous vu dans la *Revue Universelle* (cette revue bleue de Genève) [\[1\]](#) quelque chose sur votre *Dürer* (numéro d'août).

Je ne perds pas de vue ma chronique. Puis-je vous envoyer comme première chronique (vous la recevriez avant le 15 décembre) un article avec extraits (six à huit pages, petit texte) sur la fameuse brochure de M. Treu : *Sollen wir*, etc.

Je l'ai entièrement traduite depuis des mois. Comme vous le pensiez, une traduction *in extenso* déborderait la *Gazette*. Un article ira donc ? Les abonnés seront ainsi mis à peu de frais au courant de la question de la polychromie en sculpture.

J'ai retrouvé ici un lieutenant de hussards (comte Hohenthal) parent du peintre Hébert, celui des mosaïques du Panthéon.

Avez-vous lu l'article sur *le Rouge et le Noir* de Bourget dans les *Débats* ? Je viens de finir *la Guerre et la Paix* de Tolstoï (3 volumes). C'est une des choses les plus étonnantes que j'aie lues. C'est autrement

« surprenant » que les eaux-fortes sur la guerre de Lançon, si inexplicablement vénérées par ce bavard de Fourcaud.

Et je me suis mis à un roman américain : *A gentleman of leisure*.

Il fait triste ici, il neigeotte et le Rhin est toujours plat comme une sole et par conséquent peu encombré de bateaux.

J'espère pour vous (êtes-vous mélomane ?) qu'on va réformer ce pauvre Opéra. Ah ! si on faisait un pont d'or, sans cahier des charges, à Lamoureux ! Vous souvenez-vous des articles de Weiss sur l'Opéra de Francfort-sur-le-Mein ?

Mais non, vous serez encore longtemps abandonné, à *Guillaume Tell*, au *Prophète*, à *Robert le Diable*. Et moi j'entendrai bientôt encore la *Walküre*.

Je verrai aussi en arrivant le numéro de décembre de la *Gazette*. Y avez-vous quelque chose ?

L'auteur de l'article sur les *Affiches* ^[2] est-il aussi l'auteur de la *Velléda* qui est au Luxembourg ?

À bientôt, c'est-à-dire à une prochaine lettre, car en voici encore pour dix mois loin de Paris. Mais qui sait ce qui adviendra ?

Une poignée de main à M. votre frère. Mes bien respectueuses salutations à Madame votre Mère.

Votre dévoué

JULES LAFORGUE.

P.-S. — Que je vous dise, seulement pour mémoire, que la lettre en question n'est pas arrivée pour moi 22, rue Berthollet, de la part de la *Gazette*. C'est sans doute qu'elle ne doit pas arriver ? Ceci simplement pour acquit et en m'excusant à ce propos, comme je n'ai pu vous l'expliquer, du retard que j'apporte à m'acquitter encore complètement. Je suppose que vous me connaissez et que vous n'attribuerez pas à de l'indélicatesse ce qui n'est que de la nécessité la plus ennuyeuse.

1. ↑ Plus exactement *Bibliothèque Universelle*.

2. ↑ Ernest Maindron, *Les Affiches illustrées*, Paris, Launette, 1886, in-4. Cet écrivain n'avait rien de commun avec le sculpteur Hippolyte Maindron, auteur de la *Velléda*.

XCV

À M. CHARLES HENRY

Coblentz, dimanche
[30 novembre 1884}.

Mon cher Henry,

Nous partons demain matin pour Berlin (toujours la même adresse, Prinzessinen Palais). Figure-toi que j'ai été malade tout ce temps-ci : palpitations, point de côté, etc., et absolument veule. Je me remets et commence à dormir.

J'espère que tu n'as pas été dans le même cas, de quelque côté que ce soit ?

Madame *** comprendra pourquoi j'ai fait traîner en longueur l'adaptation de la *Fille des neiges*^[1] que voici enfin.

C'est ce soir que je lis à l'Impératrice les lettres de d'Alembert.

Nous partons demain matin à 9 heures, et arrivons à 11 ½ heures du soir. De la neige partout.

Heureux homme, à Paris, un Choubersky chez soi, et des besognes. Je crois que tu ne me tiendras au courant de rien. Il faut tant de courage pour écrire un bout de lettre.

Et Kahn ? — Il m'écrivait de Tunisie. — Et de Paris maintenant point. Je vais lui écrire un de ces jours en adressant chez toi.

Au revoir. — Aux pieds de Madame ***. Bonjour à Kahn et à Cros.

T'ai-je dit que j'avais reçu la pipe ? Merci. — Reçu aussi l'article dans le *XIX^e Siècle* — la phrase de conclusion est une trouvaille solide comme le *XIX^e Siècle* n'en imprime pas souvent, même quand il fait de la philosophie de l'histoire.

Ai-je laissé un dict[ionnaire] anglais chez toi ? Dis-le-moi pour me rassurer seulement quand tu m'enverras un mot, mais ne l'envoie pas en tout cas.

Je te serre la main.

JULES LAFORGUE.

1. [↑](#) D'Andersen.

XCVI

À M. CHARLES HENRY

[Berlin, décembre 1884]

Mon cher Henry,

Sur le point de t'écrire une longue lettre (style filial et carotteur), je ne t'écris qu'un billet...

Son secrétaire [de l'impératrice] avait déjà lu cette plaquette sur Frédéric II que tu m'avais donnée il y a trois ans [\[1\]](#).

À la hâte, santé, salutations, et à bientôt une lettre.

Ton

LAFORGUE.

1. [↑](#) *Deux pages inédites | de | la vie | de | Frédéric le Grand*. Extrait de la *Nouvelle Revue* du 15 avril 1881. Paris, 1881, librairie de J. Baur, éditeur.

XCVII

À M. CHARLES HENRY

[Berlin] 1^{er} janvier [1885].

Mon cher Henry,

J'ai reçu par mon libraire le livre de Verlaine^[1]. Je trouve absolument nulles toutes les pièces longues, sans musique ni art, de *Naguère*. Mais j'adore *Kaléidoscope*, *Vers pour être calomnié*, *Pantoum négligé*, et *Madrigal*. Mais que de camelote à part ça — du Coppée — de vieux vers oubliés des *Poèmes Saturniens* (descriptifs).

As-tu tenu le volume ? À propos, je serais bien heureux si Gauthier-Villars (à qui bonjour) te rendant mes poèmes maudits^[2], tu me les envoyais pour que j'en féconde ici mon pianiste^[3].

Parole d'honneur, je t'enverrai bientôt une bonne longue causerie ainsi qu'à Kahn.

En attendant, bonjour à tous, surveille les alentours de tes pectoraux et émerge au budget.

Ton

JULES LAFORGUE.

1. ↑ *Jadis et Naguère*.

2. ↑ Laforgue veut parler du livre de P. Verlaine : *Les Poètes maudits*. Vanier, 1884.

3. ↑ Théo Ysaye.

XCVIII

À M. CHARLES HENRY

Jeudi [janvier 1885].

Mon cher ami,

Merci pour les *Poètes maudits*.

Fait-il beau à Paris ? Ici j'ai dans les yeux en ce moment les *Linden* dans un joli brin de soleil d'hiver. Je songe à la place de Médicis par ce temps-là et je me sens rudement exilé.

Je ne fais rien depuis le 1^{er} décembre, c'est-à-dire mon arrivée ici. J'ai le cœur vide de tout le vide de la province, et alors, comme tu sais, c'est la question féminine qui s'installe, plus insoluble que la question d'Orient. Je ne puis la résoudre ici et en à compte sur l'infini que par deux ou trois contemplations platoniques, et de hasardeux dérivatifs physiologiques. Tout cela pour dire que je m'embête inexprimablement. Je ne lis rien, je fume des pipes. J'entends du piano. (Kahn connaît-il les sonates du vieux, c'est-à-dire de Beethoven ?) Je me couche à 3 heures.

Mais je ne te dis pas tout cela d'une façon assez intéressante.

Et toi ? Quels papiers ? Quels rêves ? Quels Vincis préhistoriques ? À quand les lignes et le roman ?

Cros, à qui j'ai écrit pour l'Exposition d'ici, ne me donne pas signe de vie. Dis-lui, si tu le vois, qu'il s'agit presque de faire honneur à des engagements et qu'il a tout avantage de donner un coup de collier à cette occasion.

Dis-moi aussi, entre nom, ce que fait Kahn, où en sont ses vers, sa prose et son indépendance.

Après le Maître de forges d'Ohnet
Hoé !

Après Théodora
Holà !

Et le jeune Eliacin Marsolleau ?

Au revoir. À quand ?

JULES LAFORGUE.

XCIX

À M. CHARLES HENRY

Mercredi [mars 1885].

Mon cher ami,

Je ne te réponds qu'après avoir envoyé à Vanier ta figure que je lui conseille et qui ira bien ; d'autant plus que s'il remet la publication de mon malheureux volume au jour où je lui aurai livré ses *armes parlantes* par un artiste d'ici, ce n'est plus la peine d'en parler. Je quitte Berlin dès le 15 avril, et de plus les personnes qui auraient acheté mon volume ne seront plus là dès le 1^{er} mai.

Enfin toutes les plaintes sont superflues. Que sa volonté soit faite et non la mienne.

Que penses-tu de Lindenlaub ?

Il n'est pas riche au premier abord. Mais peu à peu on voit qu'il sait pas mal de choses, d'expérience, et d'intéressantes. Il meuble bien, comme verve, dans un cercle de camarades, en fumant.

Kahn me doit une lettre.

Je m'intéresse pour le moment à un volume de nouvelles.

Et toi ?

Rien ne me serait plus facile que de revenir un peu le 1^{er} mai pour le *Salon* mais *denaro*.

Au revoir, en août seulement.

Je te serre la main.

JULES LAFORGUE.

Merci toujours pour tes corvées chez Vanier.

C

À LÉON VANIER [\[1\]](#)

Berlin, dimanche [mars 1885].

Cher monsieur Vanier,

M. Kahn insistant pour un ex-libris quelconque, je vous envoie, puisqu'il faut en passer par là, vos initiales gothiques sur enseigne terminée en gousses de pavot. (Pavot ne fait pas allusion à vos livres en général, mais simplement au mien.)

À la hâte, poignée de main empressée.

JULES LAFORGUE.

1. [↑](#) Toutes les lettres à Léon Vanier, l'éditeur, ont trait aux *Complaintes*, qui parurent chez lui.

CI

À M. CHARLES HENRY

Mardi [mars 1885].

Mon cher ami,

Je t'envoie à la hâte les 100 francs pour le billet souscrit. Crois qu'il faut que je sois réduit au juste jusqu'à juillet pour que je ne m'acquitte envers toi ni envers Cros. Ça viendra en juillet. Ton ménage va-t-il bien ?

J'oublie toujours de te demander si c'est chez toi que j'ai laissé mon dictionnaire anglais-français de Spier. Je ne sais où il est passé, et comme je lis les revues d'art, je suis obligé d'en acheter un.

N'oublie pas que tu me dois une lettre.

Grande fête. 70^e année de Bismarck. Ma chambre pleine, pour mes trois fenêtres donnant sous les tilleuls où passeront les cortèges.

Je me remets à faire des vers ^[1].

Poignée de main et des nouvelles de toi.

Ton

LAFORGUE.

1. [↑] Probablement des poèmes de l'*Imitation de Notre-Dame la Lune* que peu après il dit avoir fini.

CII

À M. CHARLES HENRY

Mercredi [mars 1885].

Mon cher ami,

Merci pour tes bonnes et intéressantes quatre pages. Tu ne me gâtes pas. C'est la lettre d'un homme qui se porte bien. Je te félicite.

Je crois que nous passerons avec Kahn un été à s'en lécher les doigts. Je vais m'y préparer dignement. À nous l'esthétique !

Je commence sincèrement à m'effrayer de tes vues sur moi.

Je t'enverrai des pages de poétique, je serai comblé d'être ton sujet dans la *Revue indépendante*, après nous le déluge. Je finirai par y croire. Je vais m'y mettre.

Je n'ai rien reçu à propos d'Haraucourt et c'est toi qui m'apprends — je croyais, par Kahn, que ce n'était que quelques mots dits en l'air chez Moréas ou dans la boutique de Vanier — c'est toi qui m'apprends que c'est plus grave et que la stigmatisation dans le *Lutèce* a été jugée nécessaire^[1]. Pour un pauvre livre qui n'a pas encore paru, c'est raide ! Mais là où il n'y a nulle illusion d'importance publique ces attaques perdent leurs droits. Vanier ne m'a pas envoyé le journal. J'espère que tu seras assez gentil pour me l'envoyer. Je meurs d'envie de voir ça. Ne me fais pas languir ; j'en perds l'appétit.

Je ne voudrais pas t'embêter avec le dictionnaire anglais. J'en ai bien un ici pour lire à la bibliothèque, mais c'est que le 25 avril nous partons pour Bade, où j'aurai les revues anglaises, mais point de dictionnaire.

Je te demande en grâce de t'opposer absolument à la *petite figure* de Vanier, plutôt rien^[2].

Au revoir. Quand changes-tu d'adresse ?

Ton

LAFORGUE.

-
1. [!\[\]\(95b42f0077faf7439a26242a54e021ec_img.jpg\)](#) Le n° 163 (8-15 mars 1885) de *Lutèce* avait publié de Laforgue la *Complainte propitiatoire à l'Inconscient* et la *Complainte-placet de Faust fils*. Au numéro suivant, deux poètes exprimèrent leur indignation : M. Georges Trouillot, avocat, par une lettre datée de Lons-le-Saunier, 9 mars, et M. Edmond Haraucourt, par un fragment de lettre enclavé dans un article anonyme, intitulé : *Où ils vont*.
 2. [!\[\]\(e097ab4c08b8186dd0908330bbc2dc28_img.jpg\)](#) Aucune vignette éditoriale ne s'imprima sur la couverture des *Complaintes*, Laforgue réprouvait la marque habituelle de la maison Vanier : une Folie s'écartelant sur un livre ouvert.

CIII

À LÉON VANIER

Mardi [avril 1885].

La « petite baladeuse » (ce nom n'est pas de moi) est fort gentille, mais serait déplacée dans le cas présent.

Je connais des peintres ici, mais aucun du nom de Wagner ! Je tâcherai de vous faire dessiner les *armes parlantes* en question par un vignettiste qui n'est pas à Berlin en ce moment. Il faudrait attendre peut-être deux mois. En attendant, le mieux ou du moins le plus expéditif, est, je crois, de mettre mes pavots pour mes Complaintes. C'est à peu près propre et tout en traits simples. Ça ne tire pas l'œil. Il me tarde bien que tout cela soit arrangé. Mettez-moi donc mes pavots pour moi, je vous aurai votre vannier poétique pour vos autres titres. C'est dit.

CIV

À LÉON VANIER

[Avril 1885].

Maintenant pour votre *ex-libris*, enlevez la petite baladeuse, certes. Par quoi la remplacer ? Vous dessiner des armes parlantes, j'en serais fort incapable. Si c'est un *ex-libris* pour vos Complaintes particulières et non pour vos éditions en général, j'aimerais qu'... vous mît dans votre « livre ouvert » une figure géométrique (symbole de fatalisme), par exemple celle du théorème : *la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits* (formule qui se trouve dans une de ces complaintes d'ailleurs), tout en conservant vos L. V. ou bien un *alpha* et un *oméga* : $\alpha \omega$ (symbole également), ou bien ne laissez que le livre ouvert avec vos initiales tout simplement.

CV

À M. CHARLES HENRY

Berlin, vendredi [avril 1885].

Mon cher (scientifiquissime),

Merci du D^e^[1] anglais. J'ai eu, en effet, la *Lutèce* par Vanier. Félicite pour le *quai d'Anjou*.

Je vois ça d'ici. Tu ne pouvais mieux choisir, des murs vieux, de l'eau où l'on vit, — toujours aristo avec ça.

J'ai commencé à noter la poétique, mais tu sais que je n'ai pas de brouillon de mes *Complaintes* et que je ne les sais pas non plus par cœur. Comment citer ? Attends encore un peu. Ce sera plus franc et plus sérieux. Tu me combles pour la *Revue*.

Peste, oui, je voudrais bien y paraître ! si on prenait dans les *Complaintes*, ce serait absolument dans les choses déjà corrigées (celles-là ont été revues et parfois modifiées). Les épreuves que tu vois ne sont rien à côté de celles que je renvoie à Vanier et j'en suis bien soulagé. Par exemple, celles des *Formalités nuptiales*, dont tu me parles ; j'ai mis *angle* comme on dit dans le *rayon* (pas géométriquement ni topographiquement), mais *jet* comme d'une lanterne sourde de voleur. Je crois qu'on peut garder *angle* : *cercle* ferait les vers impossiblement faux d'ailleurs.

Kahn m'a écrit une lettre très drôle, un peu pompette. Ça sentait vraiment l'escapade. Kahn et le mois de mai, quel couple !

Je crois que nous serons lundi soir à Bade (toujours Villa Mesmer). Il faut que j'y vienne à bout de mon premier roman : *Saison* (ça s'appelle ainsi jusqu'à présent). J'ai aussi un g^d article pour la *Gazette*. Et le reste !

Je viens de voir l'article du *Journal des Savants*, où l'on parle du « jeune savant ».

Sais-tu du nouveau ? As-tu des conjectures sur ce qui se passe dans les hautes sphères de l'administration éditoriale sise en l'encéphale de Vanier ? T'a-t-il jamais dit une date pour la livraison du volume ? As-tu vu les épreuves telles que je les ai renvoyées ? — Elles sont un peu délicates, surtout dans les additions^[2]. Crois-tu qu'on s'en tirera et que du moins Vanier y met de la bonne volonté et un brin d'amour-propre ? Si tu as un mot pour me rassurer, tu seras bien gentil, bien marquis de Marigny (dont nous ferons les Folies-Marigny) en me le mandant.

Au revoir. Au 10 août. Le pianiste^[3] sera à Paris !

Ton

JULES LAFORGUE.

-
1. ^[1] Dictionnaire.
 2. ^[2] Quelques coquilles échappèrent aux corrections.
 3. ^[3] Il s'agit toujours de Théo Ysaye.

CVI

À THÉOPHILE YSAÏE

Baden-Baden, [mai 1885 (?)]

Mon cher Théo,

Comment donc ! Pourquoi ne reçois-je plus de lettres ? Un malheur t'est-il arrivé ? Ton silence m'est inexplicable. Si le destin le veut, je pense que nous serons le 15 de ce mois à Babelsberg. Je rentrerai avec plaisir à Berlin. Mais au nom de tout ce qui nous reste de foi, donne-moi de tes nouvelles, dix lignes suffisent. Ma vie est toujours affreusement la même. J'entre dans une période d'apathie, c'est pourquoi je me suis payé un néologisme : je me « madréporise ». Mon Dieu ! J'aimerais vous voir vous « madréporiser », comme je me « madréporise », moi : vous vous en étonneriez.

J'ai reçu un cadeau de l'Impératrice, un thermomètre enchâssé dans une clef. J'en suis flatté.

Mon cher, mon vieux camarade, donne-moi de tes nouvelles ou tu me feras de la peine. Entendu. Je t'embrasse.

JULES.

CVII

À M. CHARLES HENRY

[Mai 1885].

Mon cher ami,

Je serai probablement, très probablement, dans deux mois à Paris.

Il est à peu près certain aussi que j'irai à Tarbes.

En attendant, je m'embête, je vis comme un repu, sous toutes les faces, et travaille un peu, la nuit quand il fait frais et que la journée a été lourde.

Je fais une *Salomé*^[1] ! !

Et en définitive je ne sais que faire.

Kahn ne m'envoie jamais de vers. Il se recueille, comme la Russie de Gortschakoff. Les mésaventures de M. Du Camp trouvent ici un écho sympathique et dolent. J'oubliais de te dire que, aussitôt lus, j'ai mis tes articles à la poste pour Berlin à un professeur très bibliophile et qui est l'initiateur d'une société de bibliophiles allemands.

Je ne te parle pas de mes Complaintes ; tu es autant que moi au courant de cette histoire lamentable. — On décernera à Vanier le titre de Fabius Cunctator — parce que, à supposer qu'un poète lui confie un manuscrit payé, que ce poète s'appelle *Cunct* et qu'il compte avoir son livre au jour convenu, on pourra dire de lui : Cunct a tort de compter, etc. — J'en resterai sur ce mot, qui te donne la mesure de mon régime ici. — Je n'en suis pas moins toujours digne de te lire et suis ton serviteur.

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Première esquisse de la *Salomé* des *Moralités légendaires*.

CVIII

À LÉON VANIER

Berlin, lundi
[mai ou juin 1885].

Je vous renvoie ces épreuves. Vous verrez que j'ai beaucoup ajouté à la pièce *les Voix*, etc... pour moi la plus importante (significative) en ce sens du volume. J'ai numéroté la série des distiques pour l'ordre dans lequel ils seront placés. Une erreur dans cette pièce me désolerait.

CIX

À M. CHARLES HENRY

Bade, samedi [1885].

Mon cher ami,

J'ai reçu la charmante et délirante lettre de Cernay.

Le blason des barons est trouvé !

Est-ce que Kahn a des ramifications dans ce monde-là ?

Je ne sais trop si nous irons à Coblenz. Peut-être à Berlin.

Tu dois voir de ci de là dans les feuilles de Paris des bulletins de santé qui en disent long.

Je n'irai guère à Paris qu'au 10 août, comme toujours. Et cette fois probablement pour y rester. C'est très compliqué à raconter, ça dépend de mille riens (en dehors d'un *gros fait* qui bâclerait vite la chose).

Kahn t'a peut-être parlé d'une *Imitation de Notre-Dame la Lune*, une trentaine de pièces. C'est fini, archi-copié. Je n'y ajoute plus une virgule et je m'en débarrasserai à Paris le mieux possible, en payant naturellement.

Tu connais l'*Hérodias* de Flaubert. Je viens de finir une petite *Salomé* de moi.

Ah ! mon cher, qu'il est plus facile de tailler des strophes que d'établir de la prose ! Je ne m'en étais jamais douté.

J'ai tout un roman en scène et notes dûment classées. L'idée d'arranger et polir ça d'ensemble me fait froid dans la nuque.

Je trouve que l'étude de Charles Morice donne une idée très intime de Bourget. L'as-tu lue ?

Au revoir. Nous causerons. *En ménage* d'Huysmans, c'est amusant quoique de surface, mais au fond c'est bien une plaie capitale.

Et nous ferons nos poèmes en prose projetés d'antan.

Je te la serre.

JULES LAFORGUE.

CX

À LÉON VANIER

Coblentz, jeudi
[juillet 1885].

Enfin !

Mais hélas, page 118^[1] que vous m'avez escamotée, — au 5^e vers manquent 3 syllabes : ainsi,

Quand t'ai-je fécondée à jamais ! Oh ! ce dut...

Au 7^e lire :

Je t'ai, tu m'as, et non : tu nias, et au même vers : *Partout* au lieu de *Partant*. Enfin, c'est fini. — Et le reste a bonne mine.

1. [↑] Complainte du Temps et de sa commère l'Espace.

CXI

À M. CHARLES HENRY

[Juillet 1885].

Mon cher ami,

Je quitte Coblenz demain lundi pour Hombourg (près Francfort-sur-le-Main) (au château) où je reste jusqu'au 17, de là à Potsdam. Tu dois avoir reçu un exemplaire des *Complaintes*. Tu vois qu'il y est resté des fautes d'impression et autres.

Je t'enverrai demain sans faute les notes intimes en question.

Donne-moi l'adresse de Kahn dès que tu auras un moment.

Je suis très pressé, malle à faire, etc.

Je t'écirai longuement demain.

Je travailotte, et toi ?

Je te serre la main.

Je t'écis et t'envoie ça demain.

Ton

LAFORGUE.

CXII

À M. CHARLES HENRY

Hombourg, mercredi [juillet 1885].

Très précieux jeune homme et même ami,

Reçu ici ton article qui te sera payé au centuple dans un monde meilleur, Dieu dût-il hypothéquer ses étoiles de première grandeur. (*Maximus in minimis* !)

Je me suis permis de... le mettre au net. J'ai laissé tes sévérités même sur ma métaphysique. (Quant aux néologismes, je suis furieux contre le sexciproque, que j'avais corrigé sur les épreuves, et dont je ne me suis pas aperçu sur les bonnes feuilles pour en faire un *erratum*.)

J'ai insisté sur l'esthétique empirique de la complainte. — Je te dirai à toi que ça m'est venu, la première idée, à la fête de l'inauguration du lion de Belfort, carrefour de l'Observatoire ^[1].

J'ai mis besoin *de vivre* au lieu de besoin *d'aimer* — ça dit aussi savoir, etc.

Et puis tu me laisses insister sur mon cher *humour* de pierrot, mes formules sur la femme (dans les *Voix sous le figuier boudhique*, etc.), et mes rythmes et rimes absolument inédits, ce qu'il n'y a pas eu depuis quinze ans, nulle part, sauf en Verlaine un peu.

Puis j'ai enlevé la citation que tu faisais, elle est trop lâchée et sans autre curiosité que comme cul-de-lampe à toute la pièce même. J'ai cité des choses typiques :

1° *Ô Robe*, etc... comme tenue boudhiste et curiosité de façon de dire ;

2° *Nature*, comme refrain, comble du mal rimé sans façon, mais trouvé ;

3° *Ah ! ah !* comme petits vers drôles et typiques de nombre en ce sens dans le volume ;

4° *Vous verrez*, type sentimental, et panaché d'images, *violet*, *deuil*, *couleur locale* (rime étale !) — *yeux*, *vases d'Élection*, et *vase des Danaïdes* ;

5° *Puis frêle...*, strophe absolument inédite à vers de 14 pieds ;

6° Et les *Vents*, refrain rossard et complainteux pour finir.

Ces 6 citations (à défaut de plus) sont les mieux faites pour allécher les lettrés — le lecteur sera absolument renversé, et le coup d'œil qui suit sur la *Table des matières* le tuera — et toi, je te bénirai dans les siècles des siècles en te persuadant que cet article n'est cependant pas ton plus beau titre littéraire.

Et à charge de revanche, comme disent les commis en se payant des grenadines.

Écris-moi, n'est-ce pas, un de ces jours une bonne lettre sur *notre* chien et sur ta vie et ton travail à Chevreuse — tu dois avoir de jolies choses à me raconter.

Nous restons ici jusqu'au 17 de ce mois, — puis Potsdam. Au revoir.

Ton

J. LAFORGUE.

1. [↑] Le 20 septembre 1880.

CXIII

À ÉMILE LAFORGUE^[1]

(Fragment.)

.
Chez Bingham une *Parisienne* de Stevens, un chef-d'œuvre. — Chez Goupil probablement quelque Schreyer, probablement des rosses de quarante-cinq sous cachées par des rafales de neige. — À l'*Art*, une petite femme de Duez, regardant avec ses prunelles une voile à l'horizon, au bord de la mer. — C'est tout, je crois — On n'entend plus parler de Rochegrosse, on ne voit plus rien de lui. Quant à l'autre, Bigot, il collabore à une édition illustrée qu'on publie de *Nana*.

Tu sais peut-être que dernièrement il y a eu dans tout Paris des élections municipales.

Or voici une petite épopée.

La scène est à Passy. — Quatre jours avant l'élection — le candidat sortant, un radical, harangue ses électeurs dans une réunion. Quand il descend de la tribune, on entend une voix qui demande la parole ! la parole ! — Accordée — un petit monsieur monte à la tribune. — C'est Delcassé (Théophile). Pendant une heure et demie il improvise, on applaudit, on braille, on l'acclame, on le porte candidat. — Il ne lui reste plus que quatre jours, il fait une conférence, dépense huit cents francs à couvrir son arrondissement de ses professions de foi (Il m'en a donné). Arrive le jour du scrutin et Delcassé a... 103 voix. Des félicitations lui arrivent d'Ariège, on lui propose la candidature à la députation pour l'an prochain. Ce type-là est capable d'aller siéger à la Chambre un de ces quatre matins.

.
1. [↑] Fragment de lettre de Jules Laforgue à son frère Émile, communiqué en manuscrit par M^{me} Labat-Laforgue.

CXIV

À LÉO TRÉZENIK [\[1\]](#)

[Août 1885.]

Cher Monsieur Mostrailles,

Permettez-moi de vous remercier de votre article de *Lutèce* sur les *Complaintes*. Je ne l'ai lu qu'un peu tard, étant à ce moment hors de France.

Mon merci vous sera sans doute plus sérieux si j'y ajoute les légitimes réflexions qu'il m'a suggérées (votre article).

Tout le monde me jette Corbière à la tête. Laissez-moi vous confier pour la forme que mes *Complaintes* étaient chez M. Vanier six mois avant la publication des *Poètes maudits* et que je n'ai tenu le volume des *Amours jaunes* qu'en juin dernier (un rare exemplaire acheté chez M. Vanier).

Ceci confié, je me reconnais un grain de cousinage d'humeur avec l'adorable et irréparable fou Corbière. Je vais publier une étude dévouée sur son œuvre, et me reportant à mes *Complaintes*, je crois pouvoir démontrer ceci : si j'ai l'âme de Corbière un peu, c'est dans sa nuance bretonne, et c'est naturel ; quant à ses procédés, point n'en suis : ce sont triplés et plus spontanés ceux d'Anatole de *Manette Salomon*, de Banville, de Charles Demailly, des *Frères Zemganno* et les pitres déchirants de la *Faustin*.

Corbière a du chic et j'ai de l'humour ; Corbière papillotte et je ronronne ; je vis d'une philosophie absolue et non de tics ; je suis bon à tous et non insaisissable de fringance ; je n'ai pas l'amour jaune ; mais blanc et violet gros deuil. Enfin, Corbière ne s'occupe ni de la strophe ni des rimes (sauf comme un tremplin à concetti) et jamais de rythmes, et je m'en suis préoccupé au point d'en apporter de nouvelles et de nouveaux ; j'ai voulu faire de la symphonie et de la mélodie, et Corbière joue de l'éternel crincrin que vous savez.

Ne parlons pas de mes procédés : je ne crois pas à mon obscurité, à mes rébus (comme dit M. Robert Caze) et je ne suis pas un faiseur : cela en conscience et en inconscience. Pour le reste, voyez P. Bourget, Édouard de Hartmann, Tolstoï, etc...

En somme, une bonne âme qui s'amuse selon ses moyens, qui a la foi et croit à sa mission, comme vous l'avez deviné, mais qui, hélas, est sujette à se dire, d'après le « Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre » : — Quand j'ai fait une complainte bien pure, la conscience humaine est plus légère.

Recevez mes remerciements, je vous prie.

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Cette lettre, adressée à Léo Trézenik (dont Mostrailles était le pseudonyme), directeur de la revue *Lutèce*, parut dans cette revue, le 4 octobre 1885.

CXV

À M. CHARLES HENRY

Tarbes [octobre 1885].

Mon cher ami,

Je partirai d'ici lundi. J'ai retardé pour maintes choses, voir des élections en province et surtout dans des villages de 60 feux. Puis encore quelques jours attendant un mot de Lindenlaub à qui j'avais demandé une passe pour chemin de fer. Mais tu as peut-être su qu'il avait été lui-même ces temps-ci en Espagne. — Enchanté que la petite annonce, en attendant mieux, ait paru dans la *Chronique*. Nous causerons du cercle universel, ou du moins je t'écouterai là-dessus avec transports.

Je n'ai pas d'exemplaires ici.

Aussitôt arrivé à Paris, j'en enverrai comme tu me le dis. Si c'est pressé, pour la Belgique, en passant chez Vanier, tu pourrais expédier ça, si tu as un instant ?

Je commence à croire que c'est toute ma personne qui a déplu à l'illustre R... On n'est pas parfait. Si j'avais su, je ne t'aurais pas laissé cette inutile corvée de leur remettre mes nouvelles.

J'ai reçu une jolie lettre d'Huysmans.

Toi, tu spéculas, — et Kahn, que fait-il ?

J'arrive mardi matin.

Je n'ai rien fait ici. J'ai erré dans des paysages de mes 14 ans, etc. (Vu T...)

Au revoir donc.

À mardi donc.

JULES LAFORGUE.

CXVI

À THÉOPHILE YSAYE

Coblence [1885, novembre].

Mon cher Théo,

C'est là que je voudrais vivre (mélodie connue). Ma fenêtre m'offre toujours, et dans le même cadre, le même panorama — le Rhin flasque, agité parfois par de lourds bateaux à vapeur ou caressé de flots lisses — et dans le lointain la chaîne des collines avec leurs jolies maisonnettes, avec les chemins de ronde des fortifications.

Une note charmante : l'aboi clair des chiens qui me parvient de l'autre rive, aussi clair que de l'aquarelle (ne regarde pas cela seulement comme de la Littérature, mais bien comme une impression réelle).

Voudrais-je te dire que je ne m'ennuie pas — ce serait comme si je voulais t'assurer que j'ai ressenti de vives joies depuis mon départ de Paris. Ah ! comme je m'ennuie ! Je n'en ai plus faim... Et je comprends que l'on ait écrit d'émouvants sonnets sur l'Insaissable Aimée que l'on appelle ici la liberté. Ga — Ga — Ga. Le sifflet des interminables trains de marchandises qui filent le long du Rhin me transperce de désespoir de la tête aux pieds. Ga — Ga — Ga. Quand je pense à ce bienheureux soir où nous nous payâmes les *Maîtres chanteurs*, et dans quel décor de la vie et du temps cela se passa ! Je voudrais, là, dans le château, faire du scandale, et accuser, reprocher à l'Humanité de ne pas comprendre mon sacré-cœur, mon divin cœur !

À quoi bon, je veux travailler, faire de mon volume de nouvelles quelque chose de plus qu'un médiocre bouquet de fleurs disparates. Ce sera de l'Art.

D'ailleurs — hélas ! je sais qu'en quatre ans je pourrais faire fortune si je voulais écrire des romans à la Guy de Maupassant. « Bel-Ami » est d'un maître, mais ce n'est pas de l'art pur. Peut-être ce désir de créer de l'art pur

est-il un louable mais pauvre désir de nos vingt-cinq ans ? Et tout n'est-il pas égal devant la face de la Mort ?

Mon vieux Théo, j'ai traversé la Belgique. J'ai vu des quantités de tas de poussière de charbon avec des brouettes, les quatre fers en l'air, abandonnées au sommet. Et les filles ont des manières aussi masculines que de petits galopins mal dégrossis, et les villes sous des toits de tuiles noires... etc...

Et je pensais que tu étais dans le bonheur, à Paris... Travaille, fume, aime-moi, écris-moi et garde pour Paris un amour infini.

Je t'embrasse.

JULES.

CXVII

À M. CHARLES HENRY

Berlin [janvier 1886].

Mon cher ami,

À la hâte (je reviens d'une semaine tout au nord, Copenhague). Mon premier soin est de t'envoyer les 300 frs que tu conquis si généreusement pour moi dans une heure de détresse.

Encore merci et ton

JULES LAFORGUE.

Il faudra que je t'écrive un de ces matins.

Tu dois avoir reçu 2 enveloppes pour M. et M^{me} Brisbane. J'ignorais le numéro de l'adresse. Et je m'en tiens d'ailleurs à ton expérience pour qu'elles soient déposées, ou non s'il ne faut pas.

CXVIII

À M. CHARLES HENRY

Dimanche [février 1886].

Mon cher ami,

Kahn me donne de tes nouvelles, illustre débordé de travaux et de projets ! — Malgré cet état de débordé, tu me rappelles, à moi oublieux, j'avoue, le projet de *Elements of peintures*, dont je n'ai même pas encore vu un exemplaire. — Pas plus tard que demain je vais le faire venir par le libraire et m'y mettrai. Je me sens en état de traduire^[1] — mais à en juger par des pages de 3 autres volumes de Ruskin que j'ai, et ai lus, il y aura des pages assez décourageantes. Il divague souvent et pour lui seul. Mais on verra bien !

Et suis ton, ô Bon Chevalier Errant de la Rose,

JULES LAFORGUE.

1. [↑] En marge d'un exemplaire de la traduction des *Histoires grotesques et sérieuses* de Poe, Laforgue rectifia de nombreux passages du texte de Baudelaire, notamment dans l'*Ange du Bizarre* et *Eléonora*. [Note de M. Ch. Henry.]

CXIX

À ÉMILE LAFORGUE

[Juillet 1886] [\[1\]](#).

Mon cher Émile,

Reçu ta lettre. Une chose m'enchante, c'est quand tu dis : « Je ne me dissimule pas que tout est à recommencer, mais je suis persuadé aussi, même après avoir vu les autres, que j'y arriverai ». À la bonne heure.

Je me souviens du temps où je portais à Bourget des pièces de théâtre, des chapitres de roman, et des masses de vers, en songeant : de ce coup-ci, il va être épaté ! Et il me répondait le dimanche suivant : « Vous ne savez pas encore le français, ni le métier du vers, et vous n'en êtes pas encore à penser par vous-même. »

Quand je relis ce qui me reste des vieilles choses, je sens combien il avait raison et je me félicite de mon séjour ici en ce que cet éloignement de Paris m'a empêché de publier des sottises qui m'auraient ensuite fait faire du mauvais sang toute ma vie. — Maintenant je puis publier hardiment. Je sais quand j'ouvre un journal où il y a un article sur moi que je serai pris au moins au sérieux.

As-tu été à l'Exposition de Blanc et de Noir. Regarde les aquarelles de mon ami Skarbina (un Croate né à Berlin et installé à Paris).

J'ai ici deux aquarelles de lui, mon portrait. Je te mènerai chez lui aux vacances. Il demeure boulevard de Clichy, dans ton quartier.

As-tu été voir l'Exp. des aquarelles de Gustave Moreau ?

Je t'envoie tous les numéros jusqu'ici de la *Revue Illustrée*. Je t'envoie aussi le roman de Zola, *l'Œuvre*. Claude est un peu Manet ; Sandoz, c'est Zola, et Vagnerolles, Gervex, dit-on.

Tâche de voir des Rafaëlli, et des Monet. Passe le plus souvent à la vitrine de la place Vendôme, il y a souvent des Impressionnistes.

Est-ce qu'il y a toujours au Luxembourg ces fleurs de Quost et une chose en gris de Barreau (ou Berbeaux)^[2] et les 2 marines merveilleuses de Flameng (je me trompe, l'autre n'est que de Montenard). Ne trouves-tu pas Lhermitte trop sculptural, trop ronde-bosse, trop découpé ? Et comme le Nittis est intéressant (pas la place des Pyramides, — l'autre, le Carrousel).

Je ne t'ai pas encore dit que cette fois-ci, une fois à Paris, je m'y installe et n'en sors pas pour revenir ici. — Je commence déjà à envoyer mes affaires. Je logerai rue Laugier, 4. J'y publierai au plus tôt un livre « Berlin dans la rue », ce que je n'aurais jamais pu faire après avoir accepté une pension d'ici. Il est inutile que je reste ici plus longtemps. J'y ai exploité tout ce que j'avais à y exploiter, maintenant j'y perds mon temps. J'y fais plus de dettes que d'économies. Je perds en restant et n'ai nul intérêt à ne m'en aller qu'après décès, si proche que ce décès puisse être.

Je suis en ce moment comme toujours sans le sou ou du moins réduit au strict nécessaire. Mais tout compte fait j'arriverai à Paris avec 2.000 fr. De quoi vivre dix mois modestement, en attendant de trouver quelque chose, ce qui ne sera pas absolument facile. Je puis croire en tout cas que le livre sur Berlin me rapportera quelque chose.

Mais tout plutôt qu'un second hiver à Berlin. J'y perds mon temps sans intérêt et j'ai par lassitude failli m'y marier. Ce que je n'ai pas encore le droit de faire.

J'espère que tu travailles toujours et chaque jour. Dis-toi que la patience est tout : une patience de bœuf au labour.

J'ai reçu des nouvelles de Tarbes. Marie a été très malade, à deux doigts de la mort, une de ces terribles maladies qui précèdent souvent les premières couches. Elle est maintenant au mieux.

Nulles nouvelles de Charles. Je ne sais rien de rien sur lui.

Au revoir.

JULES.

[2]

1. [!\[\]\(7e19807c61da14f515588e95cd49886c_img.jpg\)](#) Date indiquée par M^{me} Labat.
2. [!\[\]\(8ff9e60a4b0560d7ec99179ef4779d9e_img.jpg\)](#) Le peintre Émile Barau, auteur du tableau : *Sur la Suippes*.

CXX

À SA SŒUR

Berlin, mercredi [8 septembre 1886].

Ma chère Marie,

Je t'écris en trempant ma plume dans une encre desséchée, — car voilà trois jours que je n'y ai pas touché, — car voilà trois jours que je ne passe guère à la maison. Je ne sais comment commencer, il faut que je te dise tout cela pêle-mêle.

T'ai-je parlé cet hiver, dans mes lettres, d'une jeune Anglaise avec qui j'avais pris quelques leçons de prononciation ? Eh bien, en bloc, c'est avant-hier au soir que je me suis déclaré, et qu'elle a dit oui, et que nous sommes fiancés.

Depuis avant-hier ma vie ne m'appartient plus seul, et je sens toute la grandeur de cette idée. — Mais aussi depuis avant-hier je suis, et près d'elle et quand je suis seul, dans un état d'énervement heureux que je n'aurais jamais imaginé. (Je ne l'ai pas encore embrassée, — hier, j'étais assis près d'elle en voiture, dans la soirée, et en la regardant l'idée m'est venue que je pourrai caresser ses cheveux, — et j'en ai eu le vertige, et je n'en suis pas encore là — loin de là.)

Mais il faut que je te raconte tout, car je n'ai que toi, et un de ses premiers mots après que je me suis déclaré a été pour que je t'écrive tout de suite. Elle, de son côté, elle écrit à son frère favori.

Je t'ai dit qu'elle est anglaise. Elle a beaucoup de sœurs mariées ou non, et des frères (un avocat à Folkestone, un autre pasteur dans la Nouvelle-Zélande, un autre officier dans le Zouloulouland, etc.). Sa mère est morte, il y a quatre ans. Son père se remaria contre le gré de ses enfants, qui tous le quittèrent.

Elle, elle vint en Suisse dans un pensionnat (elle y a appris très bien le français), puis elle est venue ici à Berlin où elle est depuis deux ans, — vivant moitié de ce qu'elle reçoit de son père, moitié de ce que lui rapportent ses leçons. C'est dans la seconde semaine de janvier que je suis venu chez elle prendre des leçons. — Je suis le seul homme à qui elle en ait donné (je lui étais recommandé par une amie) et le seul par conséquent qui venait chez elle. Dès les premières fois — sans connaître son caractère — j'ai senti que ou bien je lui demanderais de passer sa vie avec moi, ou bien je n'avais qu'à m'en aller et sûr d'être pour longtemps tourmenté et incapable de travailler.

Tu me comprends, nos leçons se bornaient à des lectures anglaises, et bonjour et au revoir. Elle étudiait la peinture et peu à peu je lui ai apporté des gravures et puis des livres, et puis mes billets d'opéra.

Tout cela très simplement, sans même la poignée de main si naturelle pourtant chez les Anglais. Nos premières conversations — en dehors de la leçon — furent la peinture, à propos d'une exposition d'ici sur laquelle je lui apportais un article de moi et restais chez moi, malheureux comme tout et plus malheureux chaque fois. Je sais que beaucoup de femmes ne dédaignent pas les déclarations soudaines. Mais pour rien au monde je n'aurais dit un mot, et ne l'aurais jamais regardée en face avant de me connaître patiemment des mois et des mois comme un garçon bon, délicat, et loyal. Un jour, au mois d'avril, je ne sais comment, en causant peinture, je lui ai proposé de visiter ensemble le Musée. Elle a rougi, baissé la tête, et n'a pas répondu.

Rentré à la maison, comme un fou, je lui écrivis une lettre d'excuses, lui jurant que j'avais cru faire une chose très simple et à la leçon suivante très simplement elle me proposa elle-même cette visite. Ce fut naturellement une occasion de causer, et je la raccompagnai chez elle. Et, tu t'en doutes, après ce musée ce fut un autre musée. Puis souvent, quand je lui donnais mon billet d'opéra, je réservais ma place à côté et nous causions, et je la raccompagnais et je me faisais connaître. Cela alla ainsi sans un mot de plus jusqu'au quinze mai.

Je partis pour Bade, puis Paris, Coblenz, Babelsberg. Je suis à Berlin depuis le premier septembre et nous sommes aujourd'hui le huit. Nos courses aux musées et à l'opéra, et la raccompagner ensuite,

recommencèrent. Je devais partir incessamment. Nous nous étions promis de nous écrire en bons amis. Et chaque fois, sous divers prétextes, je retardais mon départ. Et avant-hier, en la raccompagnant, je lui ai tout dit — je ne lui ai pas dit : « Je vous aime ». Je lui ai balbutié des tas de choses que je ne me rappelle plus. (C'était le long du bois, figure-toi par exemple comme à Passy ou à Neuilly.) Je lui ai demandé si elle me connaissait, elle m'a dit que oui.

Je lui ai demandé, avec des tas de circonlocutions, si elle voudrait passer sa vie avec moi (je me rappelle ma voix étranglée et mes larmes dans les yeux) et ne lui ai pas donné le temps de me répondre, je me suis lancé dans des protestations. Elle a dit oui avec un regard extraordinaire.

Je ne lui ai pas laissé dire qu'elle m'aimait mais qu'elle eût confiance en mon dévouement..., etc., etc... Je ne me rappelle plus. Je la raccompagnai et nous nous donnâmes une solide poignée de main sans trop nous regarder en face.

Je t'ai annoncé que je quittais l'Impératrice.

De toutes façons il le fallait. — Ou bien miss Leah Lee (prononce Lia Li — toujours les initiales de maman, de notre nom et celui de ton mari, comme tu vois) me disait non et je ne pouvais plus rester ici, — ou bien elle me disait oui et alors il fallait de même rentrer à Paris et conquérir vite ma place pour nous marier au plus tôt.

Or, je ne puis la laisser à Berlin. Elle tousse un peu et ne doit pas passer un autre hiver ici.

Et puis je serais trop jaloux, et puis cela est impossible.

Voici ce qui a été arrangé. Je pars demain soir pour la Belgique, je vais chez les Ysaye, comme je te l'ai dit, et, ce que je ne puis plus faire ici, je vais travailler mon livre sur Berlin, dont l'*Illustration* m'a déjà demandé des chapitres (si ce livre est bien lancé, quel rêve ! nous nous marierons tout de suite et nous irons vous voir, serait-ce en plein mois de janvier, pourvu que je ne meure pas de bonheur). Je vais donc en Belgique ; elle, reste ici et met ordre à ses dernières leçons. — Cela jusqu'au premier octobre.

Le premier octobre je reviens à Cologne où je l'attends à la gare ; elle arrivera vers huit heures du matin. Nous passons la journée à Cologne, et le même soir, par l'express de dix heures, nous partons pour Paris. Aussitôt

arrivés (dix heures du matin), je l'accompagne dans une pension tenue par une vieille dame anglaise où elle sera avec d'autres jeunes filles, rue Denfert-Rochereau (pas loin de la rue Berthollet, comme tu vois). Elle demeurera là et y prendra ses repas. Elle donnera peut-être une leçon par jour et dans la maison même, — elle peut occuper un peu ses journées. De mon côté, je me mettrai à l'œuvre. Le soir, j'irai la chercher et nous sortirons un peu ensemble. Dans la journée, quand j'aurai un moment, je lui ferai visiter les musées, etc. (elle a déjà passé, en 1878, deux semaines à Paris avec deux de ses frères qui demeuraient à Asnières pour étudier le français) et alors nous nous marierons au plus tôt.

Que te dire de plus ? J'emporte en Belgique sa photographie. Je ne puis te l'envoyer encore. C'est un petit personnage impossible à décrire. Elle est grande comme toi et comme moi, mais très maigre et très anglaise, très anglaise surtout, avec ses cheveux châtain à reflets roux, d'un roux dont tu ne peux te douter et que je n'aurais jamais soupçonné avant de la voir, un teint mat, un cou délicat, et des yeux... oh ! ses yeux, tu les verras ! J'ai été longtemps sans pouvoir les fixer un peu. Mais tu verras, figure-toi seulement une figure de bébé avec un sourire malicieux et de grands yeux (couleur goudron) toujours étonnés, et une petite voix et un drôle de petit accent en parlant français avec des manières si distinguées et si délicates, mélange de timidité naturelle et de jolie franchise (songe qu'elle vit seule et libre depuis deux ans et qu'elle a voyagé seule — chose naturelle aux Anglaises et qui ne tire pas plus à conséquence). Elle sait sa langue et l'allemand et le français. — Elle est instruite comme toutes les jeunes filles, avec, en plus, ce qu'on peut acquérir en voyage et en apprenant deux langues étrangères, et ce qu'elle a retenu de nos interminables conversations depuis avril.

Je lui ai raconté de notre famille. Je lui ai surtout parlé de toi. Elle adore la carrière que j'ai choisie et en a confiance en moi.

Je t'écris de cette éternelle chambre de Prinzessinen Palais où je ne reviendrai plus. J'ai sa photographie sous mes yeux en t'écrivant. Je la regarde, nous sommes restés ensemble hier au soir jusqu'à onze heures ; je lui ai tenu la main, je regarde son portrait et ne puis me figurer que c'est une *réalité*. J'irai la chercher ce soir, à cinq heures et demie, au sortir d'une de ses leçons. Et demain elle m'accompagnera à la gare.

Et le premier octobre je la retrouverai à Cologne, oh ! si nous pouvions nous marier en janvier, et aller vous surprendre ! J'oublie, par acquit de conscience, de te dire qu'elle n'a aucune espèce de dot, et que tout ce qu'elle aura désormais, elle le tiendra de moi seul. Elle est protestante, mais ne pratique pas. Il lui est indifférent d'aller à l'église ou de ne pas y aller. — Tu sais comment se font beaucoup de mariages anglais : on se prend par la main, on va avec quatre témoins chez le pasteur d'en face, on signe, et cela dispense même du mariage civil. Nous nous marierons simplement, elle en simple toilette ; nous donnerons rendez-vous à quatre témoins un beau matin à la mairie. On signera. Nous remercierons les témoins. Ce sera un samedi, je la raccompagnerai chez elle ; le lendemain dimanche, nous irons nous perdre dans un coin pendant une grande messe avec orgue à la Madeleine ou à Notre-Dame, nous nous figurerons que tout cet orgue sera pour nous. Cette émotion nécessaire adoucira ce qu'a de sec la simple formalité d'union devant le code, et nous nous sentirons bel et bien mariés pour la vie. Et alors nous partirons et elle sera ma petite Leah à moi pour la vie.

Je ne sais au juste l'âge qu'elle a, le même que toi, je pense. Comme il me tarde que tu la voies !

Je ne l'appelle pas par son prénom encore, je l'appelle toujours « petit personnage ». Elle ne s'ennuiera jamais avec moi, je me le promets bien.

Pour parler encore mariage, je vais assister en Belgique à celui d'Eugène Ysaye, ce violoniste dont je t'ai souvent parlé (ne pas confondre avec mon ami très intime son frère cadet, le pianiste Théophile Ysaye).

Ma chère Marie, écris-moi une bonne lettre de sœur, et dis-moi que tu es contente de moi.

Je reste toujours ton bon frère et le parrain de la *demoiselle*.

Écris-moi. Je t'ai donné mon adresse chez Ysaye, à Arlon, Belgique.

Émile, t'ai-je dit, fait ses vingt-huit jours.

Je lui ai envoyé quelque chose.

Au revoir, raconte tout à ton mari.

Au revoir.

JULES.

Écris-moi que tu es contente.

J'enveloppe ma lettre de papier, parce que l'enveloppe est transparente.

Monsieur Jules Laforgue a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Miss Leah Lee.

CXXI

À M. FÉLIX FÉNÉON

Arlon, mardi
[21 septembre 1886].

Mon cher Fénéon,

Est-ce que l'on parle toujours de la crise à Paris ? j'espère bien passer au travers. En attendant, je vais être obligé d'emprunter le logement de Kahn pour ma première semaine, lui étant recueilli par l'armée. Je suis content que ma petite amie « Andromède » vous ait charmé : elle est plus moderne que l'antique, et je me félicite de lui avoir fait un sort.

Le pianiste Ysaye a fait votre connaissance à la même occasion que moi chez Henry. Il vous envoie ses salutations et l'on se reverra sans doute à Paris où il rentre avec moi. C'est l'aîné qui se marie et va habiter Bruxelles.

Je suppose que vous ne connaissez pas Arlon. Nous demeurons hors de la ville, à deux pas de la frontière du Luxembourg. Nous rentrions la semaine dernière par des clairs de lune magnifiques, nous avons vu faucher à 1 h. du matin sur fond de ciel vaguement étoilé.

On voit ici, le dimanche, des pantalons rouges de Longwy qui ont passé la frontière. Je suis monté pour la première fois dans ma triste existence sur les petits chevaux de bois, et j'ai fait des prouesses à un tir.

À part cela, je fais des besognes concernant Berlin, et je songe aux tuiles qui vont bien pouvoir tomber sur ma tête à Paris.

Au revoir, mon cher Fénéon, au masque connu, et poignée de main.

Votre

JULES LAFORGUE.

CXXII

À M. THÉOPHILE YSAYE

Verviers [30 septembre 1886].

Mon cher Théo,

Je t'écris, mais c'est de l'hôtel de Londres, et non pas de celui d'Angleterre.

Ô mon cher, jamais je n'ai vécu une semaine ou n'ai pensé qu'on pût en vivre une comme celle que je viens de passer à Arlon, dans l'atmosphère du mariage d'Eugène. En quittant Arlon et en respirant l'air de l'Europe il me semblait que je m'éveillais comme au sortir d'une maison enchantée, presque d'une maison de fous.

Ah ! Je suis plus que jamais l'esclave du sort. Ce que l'on nomme notre état normal est la grâce d'une totale Ivresse qui se déchaîne, délivrée. C'est effrayant et divin. Je me suis dit : à quoi tient notre sort ! d'émouvants (ou d'effrayants) hasards, un sourire fortuit dans un village et nous devenons shakespeariens, notre destinée se fixe. Je soupirais en pensant à la plainte de nos cerveaux qui aspirent follement à l'Unique, à la plénitude du sort ; ironiquement et à pleins poumons, je respire l'air fier des longs voyages. Puis, vint le crépuscule et une heure d'attente en une petite station ; je déambulais de-ci de-là, contemplant les profondeurs du ciel prodigieusement constellées, je regardais une lampe à la fenêtre d'une lourde maison bourgeoise (c'était une lampe à abat-jour rose), et je me mis à rêver. Les Corinne, les Ophélie, etc., tout cela, dans notre vie, est mensonge : dans le fond, il n'y a pour nous que les petites Adrienne au bon cœur, aux longs cils, au juvénile et éphémère sourire, les petites Adrienne à la peau enchanteresse, que le hasard (et tout n'est-il pas hasard ?) a conduites sur notre chemin. Oui, tout est hasard, car n'y eût-il pas existé d'Adrienne, il y aurait eu une Leah ; n'y eût-il pas eu de Leah, il y aurait eu

une Nini, et ainsi de suite. C'est pourquoi il nous est enjoint de nous attacher à la première que le hasard nous présente, et nous l'aimerons seule, car c'est la première et nous ne rêverons pas à une autre. La vieille maxime du sage est : « Aimes-tu deux femmes en même temps, n'en choisis aucune, car tu regretterais toujours l'autre ». Cependant, c'est l'ivresse de la vie créée, continuée, l'ivresse de l'action et de la joie, l'ivresse d'avoir obéi à l'Inconscient, à la volonté du destin.

Voici que je me suis doucement assoupi.

Je vais confier ces lignes à la poste (elles sont pleines de littérature, mais n'est-ce pas ce que l'humanité a de plus vrai, de moins décevant ?) et aller à la gare.

Je la verrai dans une demi-heure. Cette minute me fait palpiter le cœur, et dans quarante ans je penserai combien longue à venir fut cette minute.

JULES.

CXXIII

À M. CHARLES HENRY

Paris, lundi [4 octobre 1886].

Mon cher ami,

J'ai quitté Arlon le 30, j'ai passé la nuit à Verviers, de Verviers à Bruxelles où passé un jour, puis à Calais et de Calais rentré à Paris dans la nuit de samedi. Passé le dimanche seul (je loge chez Kahn).

Je n'ai vu Kahn que dans la nuit.

Il n'a pu me dire que des choses vagues, autant dire rien, sur cette vacance au Musée de Versailles. C'est toi, paraît-il, qui lui en as parlé, et tu as vu cela dans le *Temps*.

J'allais t'écrire à Colmar, mais j'ai eu le bon esprit d'aller quai d'Anjou, où l'on m'a donné ta véritable adresse — où je t'écis.

Peux-tu m'envoyer un mot, me dire où tu as vu quelque chose sur cette place (si tu peux m'indiquer le numéro du *Temps*), sur quel papier timbré écrire, à qui adresser, que dire, et jusqu'à quand on a pour cette demande.

Je crois pouvoir me faire fort du reste. Mon principal titre, depuis cinq ans à la *Gazette*, ira bien ; j'ai, dans le numéro du 1^{er} octobre, un article [\[1\]](#) pour lequel le Gonse m'a écrit des remerciements.

Mais, tu comprends, au lieu d'aller dire à Ephrussi, etc. : il y a une place vacante à Versailles, proposez-moi, j'aime mieux poser, comme sans doute beaucoup d'autres, simplement ma candidature, et puis mettre en œuvre les influences nécessaires quand on me demandera mes titres et qu'on ira aux renseignements.

J'ai donné ma démission à l'Imp., il y a deux semaines. De ce côté-là, c'est fini.

Paris et l'avenir à Paris (comme toute la vie d'ailleurs) m'ont apparu bien changés. J'ai, depuis le 10 septembre, une énorme et fatale influence dans ma vie. Ça devait arriver, étant donné Moi et mes droits à l'existence selon Moi. Je me sens non seulement fécondé, mais comblé, vraiment, entre nous. Je ne suis plus une ganache pusillanime. Je me sens heureux et pour longtemps (pour ne pas dire à jamais). Mais assez parlé de moi, en attendant, ô homme savant et très distingué, que je t'en parle de vive voix.

Et toi ? ta vie, c'est-à-dire tes travaux ? Nous avons eu si peu l'occasion de causer de vie en juin et juillet derniers.

Ta concierge m'a dit que tu revenais le 8. J'irai te voir au plus tôt.

J'ai des affaires avec l'*Illustration* ^[2]. Mon livre sur Berlin avance et me promet.

Ton vieil ami distingué.

LAFORGUE.

-
1. [↑] *Exposition du centenaire de l'Académie royale des Beaux-Arts de Berlin* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} octobre 1886).
 2. [↑] La mort de l'empereur d'Allemagne était alors tenue pour imminente. L'*Illustration* eût incontinent publié sur la Cour de Berlin un numéro rédigé par Laforgue. Ce sont les éléments de ce numéro qui forment une partie du livre *Berlin, la cour et la ville*, et qui parurent dans le supplément littéraire du *Figaro* (29 janvier, 12 février, 12 mars et 17 septembre 1887).

CXXIV

À M. ÉDOUARD DUJARDIN

Samedi [4 décembre 1886].

Mon cher Dujardin^[1],

Je reçois votre mot.

Pour ce qui est de la visite à J. E. Blanche, que je vous dise seulement que j'ai passé avec lui la journée d'avant-hier et celle d'hier. Je ne saurais donc décevoir et autrement y revenir demain.

Quant à Bullier demain soir, volontiers (!) ; c'est-à-dire que je dois absolument être vers 9 h. chez E. Hennequin^[2] (rue Bara). Nous pourrions donc aller au quartier ou en revenir ensemble. — Où se trouverait-on pour cela ? Si l'on doit se trouver à Bullier, ne pourriez-vous (car autrement ?...) m'envoyer une entrée — je suppose que vous avez des entrées.

(Vous vous faites de jolis dimanches, vous !)

Au revoir.

Votre

JULES LAFORGUE.

-
1. ↑ M. Édouard Dujardin, alors qu'il dirigeait avec Teodor de Wyzewa la *Revue wagnérienne*, avait, au cours d'un voyage en Allemagne, fait la connaissance de Jules Laforgue par l'entremise du correspondant de cette *Revue wagnérienne*, à Berlin, un Hollandais nommé Van Santen Kolf. Lorsque Laforgue vint s'établir à Paris, la *Revue Indépendante* était en gestation par les soins des mêmes Édouard Dujardin et Teodor de Wyzewa qui s'assurèrent sa collaboration et se réunissaient avec lui fréquemment, dans l'hiver 1886-1887.
 2. ↑ Émile Hennequin, le critique littéraire.

CXXV

À SA SŒUR

Londres, 31 décembre 1886.

[Paris] 26 janvier 1887.

Ma chère Marie,

Excuse-moi si j'ai tant tardé à t'écrire.

Il y a eu tant de choses ! Après trois jours passés à l'installation ici (8, rue de Commaille) le 30 au soir, je suis parti pour Londres. J'y suis arrivé le matin à six heures et demie. À dix heures, je me suis trouvé avec Leah, nous avons été à une heure seuls dans une petite église protestante où un pasteur nous a mariés en un quart d'heure, sans messe et pour 25 francs. Sans papiers (c'est en rentrant à Paris que j'ai trouvé l'extrait mortuaire que tu m'envoyais et qui m'était inutile, comme nous étions parvenus à nous en passer). Nous avons passé trois jours à Londres et une heure à Douvres. J'avais toujours mon rhume, vieux de trois mois. En rentrant à Paris, j'ai dû voir un médecin qui m'a embêté et dont je ne suis parvenu à me débarrasser qu'au bout d'une semaine — et je tousse encore tristement. Voilà pour mes doléances (qui sont en même temps l'excuse au retard de cette lettre). Quant à mes non-doléances, elles, elles sont absolues.

Nous avons une installation incomplète mais très amusante, des chambres avec du soleil, etc., de l'argent tout juste. Je porte des articles ça et là. (Il faut bien mille francs par mois pour être heureux modestement en ménage à Paris.) Nous en dépensons quinze par jour. Heureusement, le petit personnage que j'ai épousé est d'une vraie santé de maigre, toujours gaie et fantaisiste. Il est neuf heures. C'est l'heure où les amis qui veulent me voir et ont égard à ma difficulté de me déplacer moi-même en ces commencements viennent sonner. — Il ne viendra probablement personne.

Nous avons un bon feu, une belle lampe, du bon thé dans le service que l'Impératrice m'avait donné.

Et toi, comment vas-tu ? et la petite fille ?

Et les affaires de ton mari ? J'espère que tout va à peu près bien.

Je vois à peine Émile, qui, par une sotte timidité, ne vient pas à la maison. — Les affaires de la tante sont bien mal. Ils ont dû mettre leurs bijoux au Mont-de-Piété.

Je suis encore trop malade et épuisé par la fièvre des trois derniers mois pour pouvoir bien travailler et surtout faire toutes les courses que je devrais faire. Mais bientôt je serai en voie, et en bonne voie.

Donne-moi de tes nouvelles. Tu sais bien que toi, ton ménage et tes affaires sont ceux au monde auxquels je m'intéresse le plus. — Donne-moi de vos nouvelles, je t'en prie. Mes bonnes amitiés dévouées à ton mari. Je t'envoie, tard, un faire-part inutile pour toi. Eût-il fallu en envoyer à Tarbes ?

Ton JULES.
8, rue de Commaille.

CXXVI

À M. ÉDOUARD DUJARDIN

Vendredi [21 janvier 1887].

Mon cher Dujardin,

J'ai voulu vous dire bonjour hier au soir. J'ai vu Wyzewa qui m'a parlé d'une chronique^[1]. Je me suis hâté, elle est sans doute très lourde, sèche et peu 30 jours. Je vous l'envoie. Une autre fois, si une autre fois il y a, ce sera mieux.

Mais que ma chronique vous plaise ou que vous n'en usiez, j'ai un petit service à vous demander. J'ai dans le supplément de SAMEDI PROCHAIN un article de 300 lignes. C'est sans doute LUNDI que je le toucherai, je vous demande en toute simplicité, et je n'ai songé qu'à vous, si vous pouvez me prêter jusqu'à ce lundi un ou deux louis. — Si je vous avais vu hier je ne vous aurais pas parlé de cela, une surprise m'y oblige soudainement aujourd'hui. — Si vous pouvez, le plus tôt envoyé sera le mieux, demain dans la journée si possible, je vous prie.

Ne voyez dans tout cela qu'un accident. Si un soir vous êtes dans ce quartier vers huit ½, neuf h., montez, nous prendrons le thé en famille. Vous comprenez que je me déplace difficilement — en tout cas j'irai à votre prochain lundi, qui est encore loin.

Votre dévoué, je vous prie,

J. LAFORGUE.
8, rue de Commaille.

1. [↑] Teodor de Wyzewa avait demandé à Jules Laforgue de collaborer régulièrement à la *Revue Indépendante* en y publiant chaque mois une chronique. Ces *chroniques parisiennes* parurent

dans les numéros de février à août 1887 de la Revue. La mort de l'écrivain en interdit la suite.

CXXVII

À M. ÉDOUARD DUJARDIN

[23 janvier 1887] [\[1\]](#).

Mon cher Dujardin,

Reçu hier au soir et merci bien.

Votre

JULES LAFORGUE.

M'avertirez-vous d'un mot quand vous viendrez ?

1. [↑](#) Carte postale.

CXXXVIII

À M. ÉDOUARD DUJARDIN

[24 janvier 1887] [\[1\]](#).

Mon cher Dujardin,

Voilà tout ce dont j'ai pu le débarbouiller dans la nervosité où me tenait votre groom (sans livrée) attendant dans l'autre pièce.

Votre

J. L.

1. [↑](#) Carte de visite.

CXXIX

À M. ÉDOUARD DUJARDIN

Mercredi [9 février 1887].

Mon cher Dujardin,

Excusez mon importunité : une déception de ce matin me pousse à l'expédient suivant : vous demander si ma première chronique doit m'être payée ^[1]...

Sinon, entre amis, pouvez-vous m'avancer la prochaine (dans laquelle je dois me surpasser) ?

J'espère que vous ne me ferez jamais rougir de tout ceci et continuerez à voir en moi un honnête artiste.

Votre

LAFORGUE.
(8, rue de Commaille.)

1. [↑] La *Revue Indépendante*, malgré son extrême pauvreté, s'efforça de payer et le plus généralement payait ses collaborateurs, mais leur demandait toujours le sacrifice de leur premier article. [Note de M. Édouard Dujardin.]

CXXX

À M. ÉDOUARD DUJARDIN

Samedi [5 mars 1887].

Mon cher Dujardin,

Je vous ai envoyé LES DEUX PIGEONS hier^[1].

E. Ysaye repart demain pour Bruxelles (34, rue de la Prévoyance) ; quand il vient à Paris, il descend chez son frère Théophile Y., 142, boulevard d'Enfer.

Au revoir. Vous aurez la chronique le 20.

J. LAFORGUE.

P.-S. — Pouvez-vous m'envoyer mon salaire demain, après-demain ?

1. [↑] Un conte que l'on trouve aux Œuvres Posthumes de Jules Laforgue.

CXXXI

À M. ÉDOUARD DUJARDIN

Vendredi [25 mars 1887] [\[1\]](#).

À tout hasard, pouvez-vous me rendre le service pressant, PRESSANT, de m'avancer ma chronique ?

Votre

J. L.
8, rue de Commaille.

1. [↑](#) Carte postale.

CXXVII

À M. ÉDOUARD DUJARDIN

[27 mars 1887.]

Mon cher Directeur,

Merci de la publication du *Pan*^[1]. Vous me parlez de suppressions possibles dans la CHRONIQUE. Pourquoi ne me les avoir pas indiquées en douceur ? Je n'ai su qu'en penser, surtout à ce point de vue de coïncidence avec le « Pan ». — Mais si cela vaut la peine ne pouvez-vous me renvoyer ces épreuves avec quelques indications en même temps que celles de ce « Pan » ?

Quand vous passerez par ce quartier, ne manquez pas de monter, et soyez moins fugitif, on vous fera du thé ou du café.

Dites à Wyzewa que je l'attends tous les soirs avec du lait de la ferme d'Armenont.

Votre

JULES LAFORGUE.

1. ↑ *Pan et la Syrinx*, la dernière des *Moralités Légendaires*, publiée dans la *Revue Indépendante*, t. 3, n° 6, avril 1887.

CXXXIII

À M. ÉDOUARD DUJARDIN

[30 mars 1887] [\[1\]](#).

(Histoires de l'an 87 de la Littérature française !!)

Quand saurai-je si votre évangélique proposition de m'aboucher par le bon Samaritain Wyzewa avec l'éditeur Quantin est réalisable en ce monde ? C'est-à-dire jusqu'à quand ai-je pour ne pas écrire à Stock ?

Votre

J. LAFORGUE.

1. [↑](#) Carte postale.

CXXXIV

À M. ÉDOUARD DUJARDIN

[6 avril 1887] [\[1\]](#).

Mon cher ami,

Contre mon attente, je n'ai reçu mon lot de billets (concert Bach) qu'hier (5 avril) deux heures avant le concert. J'en avais pour M. Mourey, mais à cette heure pressée un envoi par la poste était impossible et je n'ai pu moi-même obliquer jusqu'à la place Pigalle. (Aurais-je même à cette heure trouvé ce Monsieur, qui d'autre part attendait le concert le 4 et non le 5 ?) — Regrets, et votre

JULES LAFORGUE.

1. [↑](#) Carte postale.

CXXXV

À CHARLES EPHRUSSI

8, rue de Commaille
Samedi 9 avril 1887.

Cher Monsieur Ephrussi,

Je viens vous demander un service, et un service d'argent.

N'ayant pu rien faire, paralysé encore par la fièvre avec d'autre part un éditeur qui me traîne en longueur et mon grand article du *Figaro* qui a dû être renvoyé à samedi prochain^[1], je me trouve stupidement pris au dépourvu devant le 15 avril (terme, etc.) et sans issue.

Voulez-vous avoir la bonté de me sauver ? J'aurais besoin de 300 frs. Vous savez que je ne suis pas un vulgaire emprunteur ? Je ne suis pas même un emprunteur du tout. Croyez que si je me suis si aisément décidé à cette démarche d'ailleurs, c'est que je suis sûr de vous rendre et vous rendrai d'une part dans le courant d'avril, de l'autre dans le courant de mai.

Je vous dois déjà trop depuis que je vous connais pour essayer de vous faire des protestations de reconnaissance, vous savez que je n'oublie rien et que je suis votre profondément dévoué

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Cet article, intitulé *L'Impératrice* (chapitre de *Berlin, la cour et la ville*), ne parut en fin de compte au *Figaro* que le 17 septembre 1887, un mois après la mort de Laforgue.

CXXXVI

À CHARLES EPHRUSSI

Paris, 11 avril 1887,
lundi.

Cher Monsieur Ephrussi,

J'ai reçu hier au soir les trois cents francs.

Vraiment vous êtes d'une bonté et d'une simplicité charmantes.

Vous savez, n'est-ce pas, comme je vous remercie.

Je vous avais écrit dans un triste moment, étant au lit, me voyant aux abois, etc...

Vous m'avez délivré d'un gros souci. Je me sens maintenant tous les courages.

Encore merci, je vous prie. Tout ce que j'ai de sincèrement reconnaissant en moi est bien à vous.

Votre

JULES LAFORGUE.

CXXXVII

À CHARLES EPHRUSSI

Lundi 2 mai 1887.

Cher Monsieur Ephrussi,

Il y a longtemps que je voulais aller vous remercier de vive voix. Lundi, quoique dans un état d'extrême faiblesse, je suis allé jusqu'à chez vous, vous n'y étiez pas. Je voulais venir ce matin ; hélas, pas le courage de sortir. J'aurais tenu à m'excuser des conséquences du retard dans la publication de mon article du *Figaro*. Mais ce n'est qu'un retard.

Avant de partir, Bourget m'a donné une lettre pour le docteur Robin, son médecin. Il me soigne très bien. Et, à part mon état de faiblesse, je vais bien mieux.

Au premier jour de force, j'irai vous voir et vous remercier.

Votre dévoué

JULES LAFORGUE.

CXXXVIII

À M. ÉDOUARD DUJARDIN

[26 mai 1887] [\[1\]](#).

Mon cher ami,

Pas de nouvelles de votre mission à l'*Illustration*. N'avez-vous rien pu ?

Pourriez-vous m'envoyer les trente de la Chronique ? Je suis à court dès demain jusqu'au premier.

Votre

JULES LAFORGUE.

1. [↑](#) Carte postale.

CXXXIX

À M. ÉDOUARD DUJARDIN

Jeudi [2 juin 1887].

Mon cher ami,

À la hâte, mon « salaire » au plus tôt, je vous prie ! Pourvu que vous ne soyez pas absent de Paris !

Votre

JULES LAFORGUE.

CXL

À TEODOR DE WYZEWA

Mercredi [juin 1887].

Mon bien cher ami,

J'ai été ce matin chez Quantin. De Malherbe m'a reçu on ne peut plus aimablement (Je vous dois encore cela). Il me donnera une réponse lundi.

Figurez-vous que je n'ai rien reçu de Dujardin. Je n'y comprends rien. Il n'imagine pas les attentes, etc...

Votre ami,

JULES LAFORGUE.

CXLI

À CHARLES EPHRUSSI

8, rue de Commaille.
Lundi juin 1887.

Cher Monsieur Ephrussi,

J'espère que vous n'aurez pas mal interprété le manque absolu de mes visites. D'abord l'heure où l'on peut vous trouver est si vague. Et puis, je ne sais pas si vous le savez, je suis entre les mains du docteur Robin et toute sortie m'est interdite tant que le temps n'aura pas radicalement changé. Depuis le 1^{er} mai je n'ai pas mis les pieds dehors, sauf pour aller chez le médecin. Tout le reste du temps je reste calfeutré dans ma chambre, heureux quand l'opium que contiennent mes pilules ne m'engourdit pas assez pour m'empêcher de travailler.

J'attends toujours (et je vous fais attendre avec mon article du *Figaro*). Marcade^[1], interpellé depuis des semaines, m'a répondu : « Attendez donc. Nous ne pouvons pas publier tous nos articles à sensation coup sur coup. »

Quant à mon livre sur Berlin, j'ai un éditeur. On me l'a trouvé. Je ne l'ai jamais vu. La chose est conclue, seulement mon manuscrit est encore assez loin d'être prêt à être remis.

J'attends chaque jour un lendemain tolérable où je puisse arriver chez vous assez calme et non pas capable uniquement de répondre à votre conversation par des quintes de toux inextinguibles, ce qui est triste et parfois même pas beau.

Inutile de dire que je n'ai été ni au Salon, ni à Millet, ni à l'Exposition Internationale. C'est un peu avant midi, n'est-ce pas et non plus à 11 h., qu'on a chance de vous trouver ?

Souhaitez-moi un jour un peu tiède et même une série indéfinie.

Au revoir.

Votre tant reconnaissant,

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Qui s'occupait du supplément littéraire du *Figaro*.

CXLII

À CHARLES EPHRUSSI

Jeudi 16 juin 1887.

Cher Monsieur Ephrussi,

Voici un petit mot que je voulais vous envoyer aussitôt rentré, le jour où j'étais chez vous.

J'étais ce jour-là venu pour vous remercier et franchement pour m'excuser d'un involontaire manque de promesse, et voilà que je sors de chez vous confus avec un nouveau prêt dans ma poche.

Vous avez fait cela si vite et si franchement que je n'ai su que dire sur le moment. Et j'ai accepté (je dois avouer que j'étais alors aux abois, premièrement, et j'avais l'intention de vous parler de l'éditeur Rothschild). Vous expédiez aimablement les choses. Qu'ajouterai-je ? Je n'ai plus de remerciements. Mais je n'oublierai jamais rien de tout ce que vous avez fait si délicatement pour moi et je resterai toujours votre sincèrement dévoué.

Merci encore, vous m'évitez des courses, des expédients et m'assurez des semaines de repos pour mon travail et ma guérison.

Votre

JULES LAFORGUE.

N. B. — J'ai vu P. Bourget ce matin, son roman n'est pas fini [\[1\]](#).

1. [↑](#) Vraisemblablement *Mensonges*.

CXLIII

À SA SŒUR

Dimanche, juillet 1887.

Ma chère Marie,

Triste dimanche, sans forces, au coin du feu.

Il y a deux semaines j'ai eu un redoublement de maladie. Mes amis se sont émus. Bourget m'a adressé avec les recommandations les plus particulières à une sommité médicale, le D^r Robin. J'ai été ausculté, percuté aussi soigneusement qu'on peut l'être. Ce serait trop long à raconter.

Le résultat de tout cela est qu'il ne m'est permis de rester à Paris que jusqu'au commencement d'octobre. — J'ai un poumon *menacé*. — De toutes façons *je ne puis songer de quatre ou cinq ans à passer l'hiver à Paris*. Donc à tout prix, dès la fin de septembre, je quitterai Paris. Mes amis vont tout faire pour moi. Trouver une place suffisante à Pau est assez improbable — mais à Alger ce sera beaucoup plus facile.

Il est donc assez probable que dès octobre nous serons à Alger.

Ma bonne Marie, je n'ai guère de force dans la main pour t'écrire. J'avais abusé de pilules d'opium qui me coupaient la toux.

Mon estomac en a été très malade, j'ai passé une bonne semaine sans dormir ni manger. De là ma faiblesse. Je commence à me remettre, c'est-à-dire à dormir et manger un peu.

Ces trois mois de fièvre, ces journées au lit, ces quintes de toux, tout cela m'a assommé comme une pauvre bête, il me semble que depuis quatre mois je ne me suis pas réveillé.

Je n'ai pas pour deux sous d'idées, et cependant je publie des articles et c'est pour mon talent que mes amis s'intéressent à moi. Il y a longtemps

que tu ne sais plus rien de mes affaires littéraires. Ce serait trop long à détailler, mais sache d'un mot que j'ai le droit d'être fier ; il n'y a pas un littérateur de ma génération à qui on promette un pareil avenir. Tu dois penser qu'il n'y a pas beaucoup de littérateurs qui s'entendent dire : « Vous avez du génie ». Hélas ! qu'il me tarde d'être guéri et d'être installé dans un endroit où je puisse respirer sans souffrance ! Tu ne m'écris pas. Fait-il doux à Tarbes ? Comment vas-tu et as-tu été cet hiver ? Et ton mari et ton enfant ?

Tu serais bien bonne de m'écrire quelques lignes.

Je t'embrasse.

Bien des choses et une poignée de main à ton mari. Vous recevrez l'argent dès que je pourrai sortir et attraper quelque supplément d'argent.

Ton JULES.

8, rue de Commaille.

CXLIV

À TEODOR DE WYZEWA

Mercredi [13 juillet 1887] ^[1].

Mon cher Ami,

Merci d'avoir pris à cœur ma situation. Elle ne fut heureusement que d'un jour et une nuit.

Fénéon vint et surgit, toujours froid comme la statue du Commandeur (que le nom lui en reste !). Un usurier (un débutant) a fait l'affaire.

Je vous en souhaite autant — toutes les courses hier — (et aujourd'hui veille de départ : mon frère, etc...) m'ont empêché d'aller vous voir au Vintimille ou au Café — mais nous n'en sommes pas là ?

Au revoir — et mes amitiés à Dujardin.

Poignée de main dévouée, je vous prie.

Votre

JULES LAFORGUE.

1. ^[1] Par une erreur d'impression ce billet avait été daté 1886 dans le numéro de mai des *Entretiens Idéalistes* où il fut d'abord publié.

CXLV

À TEODOR DE WYZEWA

Vendredi [15 juillet 1887].

Mon cher ami,

Vraiment, vous m'avez donné le droit de vous adresser de pareilles lettres. C'est sur votre recommandation que de Malherbe m'a dit à la remise de mon manuscrit : « Le livre ne paraîtra qu'en octobre, mais matériellement pour vous ce sera comme s'il paraissait aujourd'hui. Là-dessus il m'a renvoyé à lundi ; le lundi, il était content, mais il fallait voir M. May et il m'a renvoyé à mercredi : mercredi, je reçois une lettre me renvoyant à aujourd'hui (une lettre) et aujourd'hui je n'ai rien reçu. Et aujourd'hui me tombe sur la tête tout ce qui vous tombe sur la tête un quinze de trimestre.

Voici ce que je voulais vous dire. Il est impossible de désespérer de mon livre chez Quantin après les promesses de Malherbe, j'aurai de l'argent de ce côté-là. Or vous avez en Rzewuski une relation facile à la détente ; eh bien ! ce n'est pas un emprunt falot que je voudrais faire auprès de lui, mais un emprunt qui serait effacé dès que j'aurais touché chez de Malherbe, ou, en cas de malheur, j'essaierai chez Lemerre. Ce serait 350 à peu près dont j'aurais besoin.

J'ai attendu jusqu'à aujourd'hui pour vous remercier (répondre à) votre longue lettre de l'autre soir, longue, et comme toutes nos rencontres serviable.

Comment est-il possible que vous donniez huit heures de leçons par jour ? Je me rappelle encore ce soir d'automne où nous vous avons accompagné jusqu'à Passy, avec Kahn. J'espère que si une de vos leçons vous amenait par ici vous monteriez chaque fois vous reposer (nous n'avons plus de lait l'après-midi, mais toujours du fruit).

Avouez un peu que l'article pour Rzewuski est une petite comédie arrangée ; si vraiment c'est vrai je m'en acquitterai, comme de toute autre besogne, consciencieusement.

Quant à la campagne... Perreau est venu et nous a ébloui ; mais, hélas, il faut compter sur si peu. Moi qui espérais toucher aujourd'hui chez de Malherbe deux éditions.

Vous viendrez naturellement avant de partir pour la Hongrie. Bourget aussi part pour la campagne dans quelques jours.

Avez-vous vu que le tout jeune homme de la *République française* que je connais^[1] a été décoré ? Il a de la santé, il a guéri son estomac avec six cures de Vichy.

Au revoir, mon véritable et rare ami. Il y a des mois que songeant, impotent, ce que je pouvais faire pour vous et je n'ai encore trouvé que cette chose falote que je n'ai jamais depuis le temps pensé à vous dire : vous dédier mes « nouvelles » que Dujardin éditerait.

Votre

JULES LAFORGUE.

1. [↑] Théophile Delcassé.

CXLVI

À CHARLES EPHRUSSI

22 juillet 87, Paris.

Cher Monsieur Ephrussi,

Vous pensez que si je n'ai pas été vous voir, c'est que les visites me sont difficiles.

Je voudrais bien vous demander si l'article Gaillard a paru et dans ce cas si on ne pourrait pas presser ces messieurs pour l'autre côté de la question ?

C'est une de ces choses sur lesquelles j'ai compté un peu tous les jours, surtout cette semaine où la somme que vous m'avez dit parferait justement mon terme dont chaque jour de retard m'humilie devant un propriétaire fâché que j'aie donné congé.

D'autre part, j'attends toujours un mot de mon éditeur. Mon livre sur Berlin est au complet depuis trois semaines chez lui.

Il m'est arrivé une bonne affaire, des articles dans une revue russe : 100 frs par article (c'est du moins le prix de mon premier), un jour ce sera peut-être 200 francs. Besogne facile.

J'irai sans doute bientôt vous voir : homme plein de santé, que je vous félicite.

Votre bien dévoué,

JULES LAFORGUE.
8, rue de Commaille.

CXLVII

À TEODOR DE WYZEWA^[1]

22 juillet 1887.

Je ne vous envoie cette carte que maintenant, les 100 anonymes étant arrivés hier au soir. Et je viens de recevoir par simple mandat 100 (cent) de Jevousky d'Aix-les-Bains, avec longue lettre sur l'article à faire.

Je vous attends samedi. Rien de Malherbe.

Votre

JULES LAFORGUE.

Le propriétaire ne s'est pas encore montré.

1. [↑] Cette carte postale est adressée à :

M. de Wyzewa

11, avenue de Clichy

E. V.

Le timbre de la poste, très net, est « 22 JUILLET 87 ».

CXLVIII

À SA SŒUR

Juillet 2, août, 87
Paris, Mardi.

Ma chère Marie,

Une lettre de toi, et une bonne lettre, tu ne saurais croire le plaisir que tu m'as fait.

Mais, en vérité, et tout d'abord, tu es effrayante avec ces maternités successives ! Il me semble que si Leah était dans cet état, je vivrais dans des angoisses continues.

Et que de soucis ! une semaine a passé depuis ta lettre, j'espère qu'elle aura été décisive en bien pour Juliette.

Ma chère Marie, t'ai-je bien expliqué comme je suis malade ? Te souviens-tu des quintes de toux et des oppressions de papa ? Eh bien, j'en suis là, avec ces quintes, une moitié invariablement de la nuit. Mais, comme je te l'ai dit, je suis, soins et remèdes gratuits, entre les mains d'un des grands médecins de Paris ; et depuis un mois qu'il me soigne, je guéris rapidement, j'ai encore jusqu'à septembre. Pendant tout ce mois je n'ai mis les pieds dehors que pour ma consultation.

Ah ! si papa, deux mois avant d'aller à Tarbes, s'était mis entre les mains d'un pareil médecin, au lieu de se soigner d'après des livres de hasard, cela lui aurait coûté deux cents francs et il vivrait encore, j'en suis sûr.

Tu me dis que tu attendais notre visite : tu es bien bonne. Mais ne t'ai-je pas dit que je devais rester en traitement jusqu'en fin septembre chez le D^r et puis quitter Paris ? Ne t'ai-je pas dit que je quittais absolument Paris en septembre et que de trois, quatre ans je n'y pouvais passer l'hiver ? Ce

déplacement, comme tu penses, est une grosse question, il faut qu'en arrivant à l'endroit dit, une place m'y attende.

Je ne puis sortir, faire les démarches, naturellement. Mais tu n'as pas idée des amitiés, des dévouements que m'amènent les petites choses que je publie. La moindre page a du succès, et je n'ai pas un ennemi, chose rare si tu savais ? Donc, un ami, journaliste, qui a pour moi une admiration exagérée, colporte cela, s'occupe de me trouver quelque chose à Alger. Mais le plus probable est que nous irons en Égypte, au Caire, par Bourget qui pourrait me placer au consulat comme traducteur. Tu ne sais pas tout ce que Bourget a fait pour moi, c'est par lui que le D^r Robin me soigne et si particulièrement et gratis et me fournit de la pharmacie de son hôpital. C'est aussi par lui — mais il est si simple — que j'ai vécu à moitié tout ce mois, le reste me venant d'articles arriérés.

J'ai un livre qui, si je puis le publier assez tôt, nous permettra, en quittant Paris, d'aller vous voir. Leah aimerait bien te voir. Elle te plaira, moi elle m'étonne toujours. C'est un si drôle de personnage ! Inutile de te dire que j'ai tous les caprices — on me soigne toujours avec un bon sourire et de grands yeux.

Je ne t'ai parlé que de moi, et pourtant ta vie, ton ménage doit être seul un monde de préoccupations.

Remercie ton mari de sa bonne confiance. Pouvais-je prévoir les choses ? Ah ! si je pouvais travailler comme tout le monde ! mais l'opium de mes pilules me tient engourdi deux après-midi sur trois. Je voudrais bien savoir ce qu'est devenu Charles. — Ma chère Marie, je t'embrasse et te souhaite une douce délivrance et un garçon.

JULES.

CXLIX

À TEODOR DE WYZEWA

Mardi [fin juillet 1887].

Je reviens de chez Robin, mon cher ami. Et je vous écris avec une demi-respiration, qui ne se trouve pas dans le Dante.

D'abord les grosses choses.

J'ai reçu 100 d'Aix-les-Bains, et ce matin 100 autres. J'ai payé un demi-terme. J'ai reçu 100 de Vienne et payé les fournisseurs alimentaires qui s'intéressent singulièrement à ma santé.

Reçu une lettre de Malherbe au nom de M. May, lequel ne veut le livre que sous certaines conditions grotesques.

La seconde partie lui paraît avoir été dite par de précédents ouvrages, — ce qui est une erreur (il s'agit des mœurs berlinoises). Je n'ai au contraire donné que du nouveau, ayant séjourné placidement 5 ans à Berlin et non passé une quinzaine dans un hôtel. J'ai même évité ce qui est trop connu, comme les mœurs des étudiants si ressassées. (Mais il n'a pas lu cette partie.) D'autre part, il voudrait que, cela supprimé, j'allonge le chapitre *cour*. Ce qui est impossible. Je sais tout et il n'y a pas davantage. (Il fallait voir la joie de Marcade devant mon Emp. et mon Imp. qui m'avait demandé de l'inédit.) Enfin, tout cela confectionné, il faudrait que je mette sur la couverture mon nom avec : *Ancien lecteur de l'Imp. Augusta*. — J'irai reprendre mon manuscrit, comme vous pensez (Dujardin veut en parler à Lévy).

Je transpire de ces 4 pages, dites-moi votre vie, je puis vous écrire tous les deux jours.

Votre

JULES LAFORGUE.

CL

À M. ÉDOUARD DUJARDIN

Imprimerie Louis Boyer et C^{ie}
Asnières, le 29 juillet 1887.

(Édouard Dujardin à Jules Laforgue, qui lui
renvoya sa lettre avec ses réponses.)

Mon cher Laforgue,

J'ai donné à la composition vos *Moralités légendaires*, elles paraîtront donc, si cela vous va, cet automne.

(De la main de Laforgue) : *Oui*.

Or :

1^o N'aimeriez-vous pas mieux le titre : « Moralités légendaires » au lieu de « petites moralités légendaires » ; comme éditeur, je le préfère beaucoup ; aussi, d'ailleurs, comme confraternel ami.

(De la main de Laforgue) : *Oui*.

2^o Je vous envoie le « Pan » ; y avez-vous des corrections à faire ; alors, tout de suite, n'est-ce pas ?

(De la main de Laforgue) : *Bon*.

2^o *bis*. Le titre est-il « Moralités légendaires », ou « Les moralités légendaires » ?

(Laforgue a de deux traits de plume barré « les », et répondu) : *supprimer les*.

3^o Vous renoncez aux « Deux Pigeons » ? ils ne sont pas dans le manuscrit. Tant mieux !

(De la main de Laforgue) : *oui, renonce.*

4° Aurez-vous des corrections importantes à faire, dans le volume ? Parce que, voici : — si le texte que vous m’avez donné est définitif, alors vous ne recevrez des épreuves qu’après la mise en pages, — et moi j’y aurai une très grande économie ; mais si vous voulez faire de nouveaux changements dites-le-moi d’avance.

(De la main de Laforgue) : *texte tel quel définitif.*

À tout cela répondez-moi vite. À ma prochaine visite, je vous expliquerai mes plans pour cette édition, fort simples d’ailleurs ; le point spécial est ceci : petit tirage (200 ou 300 exemplaires). Mon commis ira chercher le Pan chez vous dès que vous me direz de le faire ; en même temps il vous portera le découpage de tous vos vers de la *Vogue*.

Saluez de ma part respectueusement madame Laforgue, et bien vôtre sachez-moi.

ÉDOUARD DUJARDIN.

Répondez-moi vite, n’est-ce pas.

(De la main de Laforgue) : *Au revoir.*

Votre

J. L

CLI

À TEODOR DE WYZEWA

[Début d'août 1887.]

Mon cher Ami,

Quel effort de prendre la plume quand on passe ses journées à sommeiller dans un fauteuil !

Et il fait si chaud.

Mais quelque éveil me vient. Je passe de bonnes nuits ayant imaginé de ne plus dormir dans un lit, mais dans mon fauteuil arrangé ; la position un peu assise me supprimant la toux. Et puis nous recevons de la glace chaque jour.

À quoi pouvez-vous bien passer vos journées à Cracovie ? Avez-vous emporté de la besogne ? Entreprenez-vous quelque chose ? Ceci serait intéressant. Quand le feriez-vous en effet ? Mais, d'autre part, le rêve et rien que le rêve, n'est-ce pas ?

Racontez-moi donc une journée de Cracovie ; je regarderai sur la carte.

Je suppose que vous n'avez pas un besoin immédiat de la petite somme que je vous dois ? cent francs me sont tombés du ciel il y a une semaine, dette à laquelle je n'eusse jamais plus pensé, et d'un homme de lettres.

À part cela, je ne fais rien. Vous ne me parlez pas de la solution de M. May. Cela ne vous a-t-il pas semblé risible ?

Je ne coupe si brusquement ma lettre — je souffre un peu — qu'avec la résolution de vous écrire un de ces jours vraiment et autrement. En vérité, vous êtes le seul pour qui je pouvais prendre la plume par cette torpeur.

Votre dévoué pour toujours,

JULES LAFORGUE.

Ma femme vous serre cordialement la main.

CLII

À M. ÉDOUARD DUJARDIN

[7 août 1887.]

Quelle est l'adresse immédiate de Perreau ?

Avez-vous dit un mot à Lévy de mon livre ainsi que promis ? « Pan » est prêt et correct. À la hâte.

Votre

JULES LAFORGUE.

CLIII

À XAVIER PERREAU^[1]

[10 août 1887.].

Cher monsieur Perreau,

Sans aller à Versailles et en écrivant au besoin un petit mot, pourriez-vous savoir si dans la maison en question (Versailles) on nous prendrait pour 15 jours — à quel prix — si l'on pourrait avoir la pension et à quel prix (deux personnes) ? Je vous serais bien obligé.

Votre, je vous prie,

JULES LAFORGUE.
8, rue de Commaille.

1. [↑] Carte postale. Édouard Dujardin avait demandé au musicien Xavier Perreau, avec qui il était très lié et qui venait de faire un séjour à Versailles et y retournait fréquemment, s'il pourrait y trouver pour Laforgue un appartement où celui-ci respirerait un air pur. (Note de M. Édouard Dujardin.)

Le samedi 20 août 1887, Jules Laforgue s'éteignait à Paris, 8, rue de Commaille, quatre jours après le vingt-septième anniversaire de sa naissance.

NOTES

Les cent cinquante-trois lettres de Jules Laforgue qui figurent dans ce recueil ont été soit empruntées à des recueils précédents ou à des revues disparues, soit copiées sur les manuscrits qui nous ont été remis.

On trouvera ici le détail de ces diverses sources.

34 lettres à Charles Ephrussi (1881-1887). — Vingt-deux d'entre elles ont paru dans la *Revue Blanche* (1^{er}, 15 septembre et 1^{er} octobre 1896) :

9 lettres, numérotées I à IX, sous le titre *Lettres de Jules Laforgue à M**** (1881-1882) (*Revue Blanche*, t. XI, n^o 78, p. 219 à 228).

5 lettres, numérotées X à XIV, sous le titre *Lettres de Jules Laforgue à M*** (Allemagne 1882)* (*Revue Blanche*, t. XI, n^o 79, p. 271 à 276).

8 lettres, numérotées XV à XXII, sous le même titre (*Revue Blanche*, t. XI, n^o 80, p. 313 à 320).

Ces lettres furent publiées ensuite dans le volume *Mélanges Posthumes* (*Mercure de France*, 1903) sous le titre *Lettres à M. Ephrussi* (1881-1882) (à l'exception des lettres I, II et XIV de la *Revue Blanche*, sans qu'on puisse s'en expliquer la raison). Ces trois lettres figurent ici sous les numéros III, V, et XXVII, avec, en outre :

12 lettres *inédites* (du 26 février 1883 au 22 juillet 1887) dont les copies nous ont été remises par M. Félix Fénéon.

58 lettres à M. Charles Henry (1881-1886).

51 lettres (du 30 novembre 1881 au 4 octobre 1886) parurent sous le titre « Lettres inédites de Jules Laforgue à un de ses amis (1881-1886) » dans l'*Art Moderne* de Bruxelles, hebdomadairement à partir du 4 décembre 1887, par les soins de M. Félix Fénéon, qui y ajouta quelques notes et projetait d'en faire un tirage à part, dont il nous a transmis les épreuves : elles se composaient de 48 pages mises en page (lettres I à XXV de l'*Art Moderne*), de 2 placards (lettres XXVI à XXX incluses), le reste en copie. La page de titre se lisait ainsi :

Lettres inédites — de — *Jules Laforgue* — à — un de ses amis — (1881-1886) — *L'Art Moderne* — Bruxelles — 1889. Une réimpression de ces 51 lettres fut faite dans un volume intitulé *Exil, Poésie, Spleen* (p. 55 à 160) édité par la *Connaissance*, Paris, 1921. Le texte de cette impression fourmille d'erreurs : dates erronées (14 janvier 1882 au lieu de 4 janvier, par exemple), mots estropiés : *L'Art en question* pour *L'Art de la Mode* (p. 86) ; *Hermeling* pour *Memling* (p. 86) ; *Thiergaten* pour *Thiergarten*, (p. 91) ; *J'avais* au lieu de *J'apaise* (p. 95) ; *Babelsperg* et *Hambourg* au lieu de *Babelsberg* et *Hombourg* (passim) ; le *sans-gêne de ses ruines* au lieu de le *sans-gêne de ses rimes* (p. 104) : *Arnaud Jean* pour *Aman-Jean* (p. 117) : *style familial* au lieu de *style filial* (p. 131) ; *sous un monde* au lieu de *dans un monde* (p. 155) : notes démarquées (à quelques exceptions près, les notes sont celles de M. Fénéon dans *l'Art Moderne*, auxquelles on a ajouté des incorrections et des bévues) ; rectifications fâcheuses (p. 86, on attribue à Lacaussade, en les estropiant, des vers qui sont de Louis Bouilhet, comme le dit avec raison Laforgue lui-même) ; aucune date douteuse n'a été précisée ou corrigée ; des citations tronquées de lettres à Vanier et à Max Klinger, aucune indication de références, etc...

7 lettres *inédites* dont les copies nous ont été communiquées par M. Félix Fénéon (lettres des 8 août 1883, 6 novembre 1883, 17 décembre 1883, novembre 1884, avril 1885, juillet 1885, janvier 1886).

12 lettres à *Marie Laforgue* [*Madame Labat*] (1881-1887). — Ces 12 lettres furent publiées par les soins de M. Francis Viellé-Griffin dans *l'Occident* (janvier-février et mars 1901), puis rééditées dans *Mélanges Posthumes* (Mercure de France, 1903) sous le titre *Lettres à sa sœur* (p. 288 à 332).

11 lettres à *M^{me} Mullezer* (1882).

6 de ces lettres parurent sous le titre *Lettres et Vers* dans la *Revue Blanche*, t. IX, n° 52 : p. 110 à 118, 1^{er} août 1895, numérotées de I à VI suivies de deux poèmes *La Complainte du petit hypertrophique* et *Spleen des nuits de juillet*. Les lettres III, IV, V, VI figurent sous le titre

Lettres à M^{me} *** dans *Mélanges Posthumes* (Mercure de France, p. 273 à 285) : mais les lettres I et II de la *Revue Blanche* n'y figurent pas. Ces deux lettres ont été reproduites dans *Exil, Poésie, Spleen*, p. 23 et 25, (La Connaissance, 1921) avec

5 lettres inédites (du 23 janvier, du 6 avril, de Coblenz, lundi, juin, du 18 juillet et du 19 août 1882), sous le titre *Lettres à un poète*. Les mêmes remarques s'appliquent à cette édition des lettres à M^{me} Mullezer aussi bien qu'à celles du même volume adressées à M. Charles Henry (*Rentzon* et *Ainda*, pour *Bentzon* et *Ouida*, p. 22 ; *Hambourg* pour *Hombourg*, p. 26. — « La vie m'a appris à être *très peu fort*, au lieu de *très peu fat* (p. 21) (*Augustin* au lieu d'*Augustus* (p. 30), etc.).

- 1 *lettre à une dame* (1883). — Inédite : copie communiquée par M. F. Fénéon.
- 2 *lettres à Émile Laforgue* (1885-1886). — Ces deux lettres, inédites, nous ont été communiquées en manuscrit par M^{me} G. Labat, née Marie Laforgue.
- 4 *lettres à Max Klinger* (1883-1884). — Ces quatre lettres furent d'abord publiées dans la *Cravache parisienne*, du samedi 8 septembre 1882.
- 3 *lettres à Théophile Ysaye* (1885-1886). — Les manuscrits de ces trois lettres ne nous sont pas parvenus : nous en avons trouvé le texte *traduit en allemand* en tête de *Sagenhafte Sinnsprüche*, traduction allemande des *Moralités Légendaires* par M. Paul Wiegler, Axel Junker Verlag, Stuttgart, 1905. Force a été de les retraduire en français. La traduction en est due à M. François Ruchon de Genève. Les deux dernières de ces lettres figuraient déjà p. LXXXIII et LXXXVI de l'Introduction à *Berlin, la Cour et la Ville*.
- 5 *lettres à Léon Vanier* (1885). — De ces cinq lettres, trois ont été publiées fragmentairement dans l'*Art Moderne* de Bruxelles, les deux dernières nous furent communiquées en copie par M. Félix Fénéon.

1 *lettre à Léo Trézenik [Mostrailles]* (1885). — Elle parut dans le numéro du 4 octobre 1885 de la revue *Lutèce*.

1 *lettre à M. Félix Fénéon* (1886). — Communiquée par le destinataire.

5 *lettres à Teodor de Wyzewa* (1887). — Ces cinq lettres ou cartes postales inédites nous ont été remises en manuscrit par le destinataire lui-même, peu avant sa mort.

Avec les lettres de Jules Laforgue Teodor de Wyzewa nous remit ce billet de M^{me} Jules Laforgue, par télégramme daté du 5 décembre 1887 (trois mois et demi après la mort de son mari) et adressé à : M. de Wyzewa, aux soins de M. Dujardin, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

Dear Sir,

Should I be troubling you much if I were to ask you to call on me sometime *to-morrow*. I am leaving for Mentone, on the evening of Tuesday and have before I go a kindness to beg you relative to my husband's papers. If you send a line to my hôtel I will be in at any time you mention.

Believe me
truly yours
Leah LAFORGUE.

Hôtel de Londres et Milan
8, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Honoré.

Monday.

Quelques mois après ce rendez-vous qu'elle demandait à Teodor de Wyzewa pour l'entretenir du sort des œuvres posthumes de son mari, M^{me} Jules Laforgue mourait elle-même à Menton, au cours de l'année 1888.

15 *lettres à M. Édouard Dujardin* (1886-1887). — Les quinze lettres et cartes postales adressées par Jules Laforgue à M. Édouard Dujardin ont été publiées par celui-ci dans le numéro de mai 1923 des *Cahiers Idéalistes*, p. 67-72.

1 *lettre à M. Xavier Perreau* (1887). — Ce dernier billet de Jules Laforgue a été publié dans le même numéro des *Cahiers Idéalistes*, p. 76.

G. J. A.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
 - Maltaper
 - Guillaumelandry
 - Toto256
 - Phe-bot
 - Ernest-Mtl
 - TptBot
 - Aristoi
 - Cantons-de-l'Est
-

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)